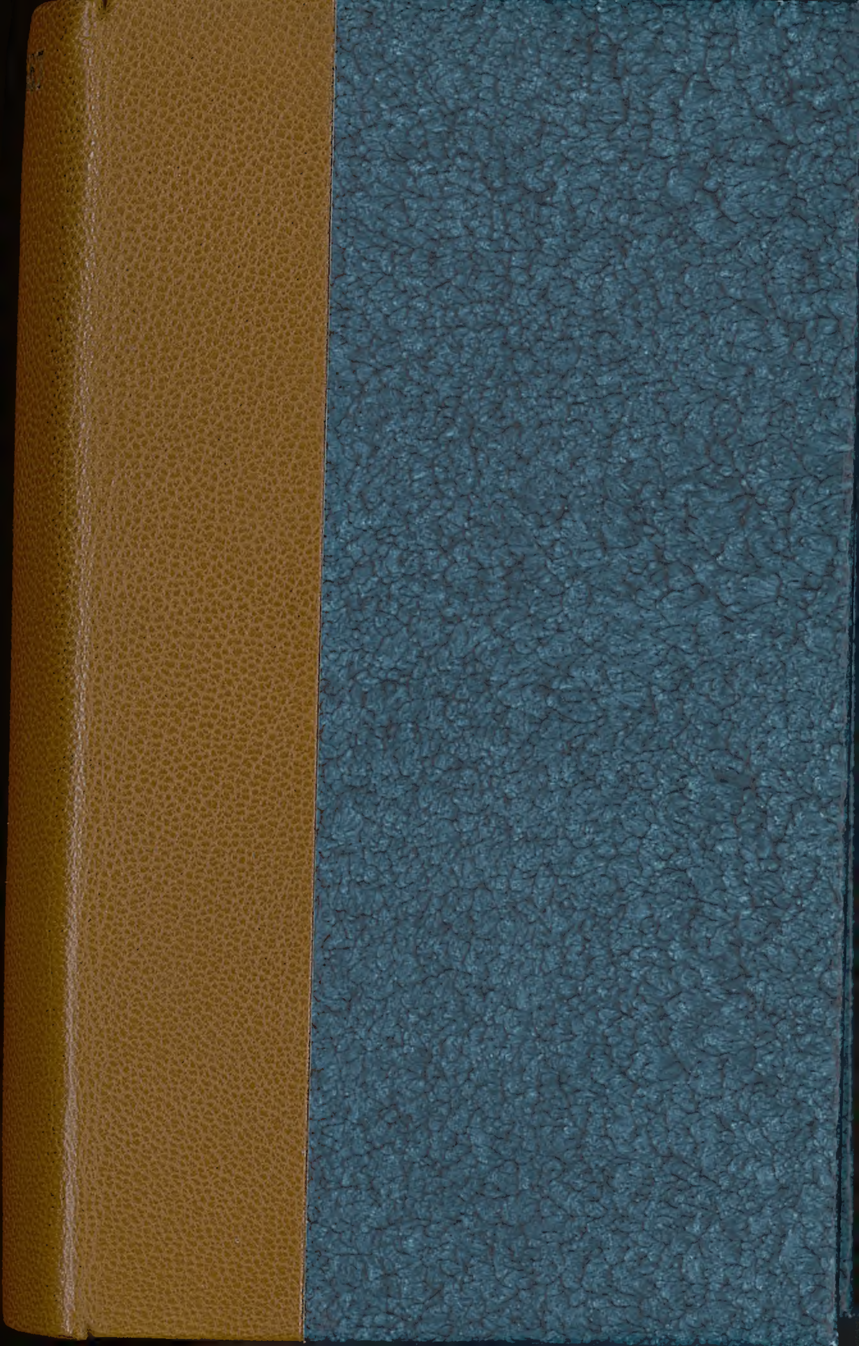
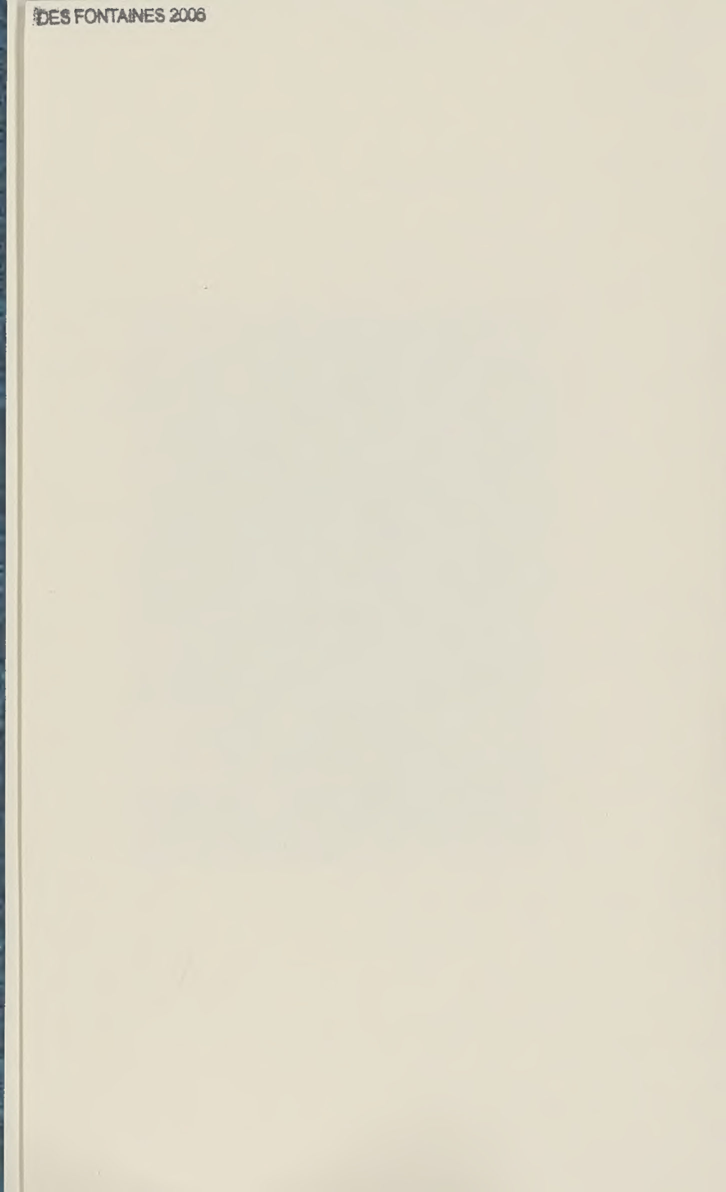
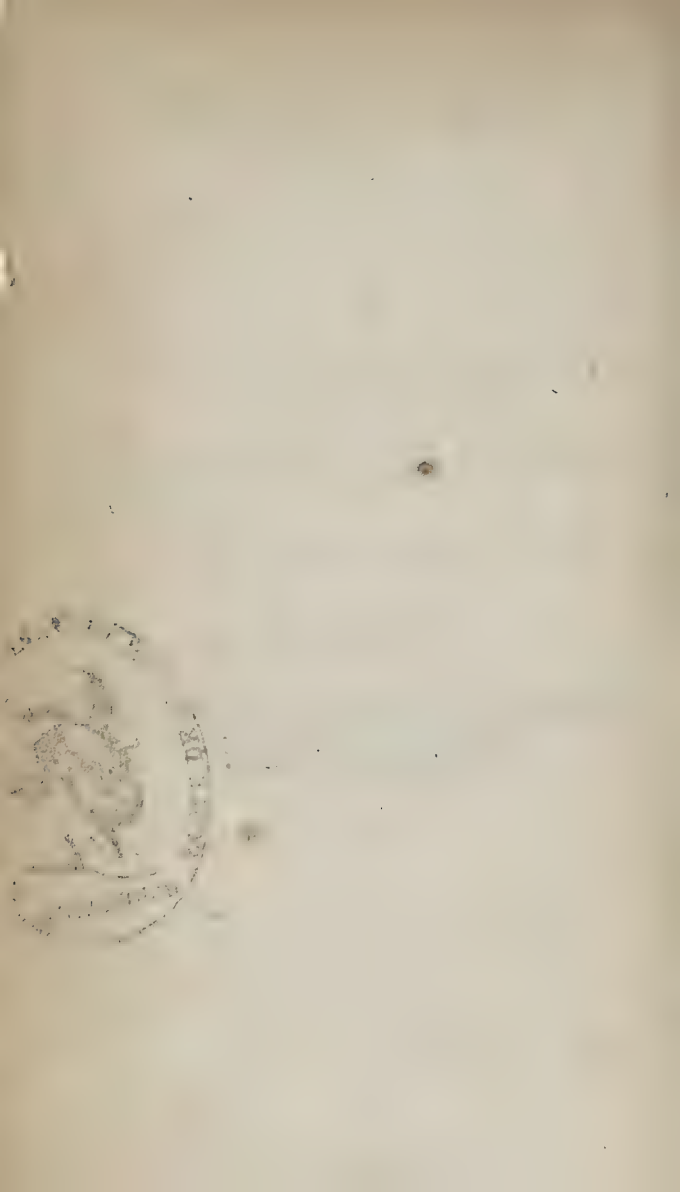



EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.



ÉDUCATION
MÉDICINALE
DES ENFANS.

TOME PREMIER.



ESSAI
SUR
L'E'DUCATION
ME'DICINALE,
DES ENFANS,
ET
SUR LEURS MALADIES.

Par M. Brouzet, *Médecin Ordinaire du* Roi, *de l'Infirmerie Royale & des Hôpitaux de Fontainebleau; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Beziers, &c.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve Cavelier & Fils, rue Saint Jacques, au Lys d'Or.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'Eſprit, le Génie, le Goût, ſont de tous les tems; ils ont pû former, il y a trois mille ans, des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, qui ne trouvent pas des rivaux parmi nous. Mais les Sciences ne ſont pas l'ouvrage d'un ſiècle : des travaux ſucceſſifs doivent néceſſairement les enrichir & multiplier les ſecours, en multipliant les lumières. SENAC, *Structure du Cœur*, p. xxxvj. de la Préface.

Deſideratur itaque hiſtoria diagnoſtica, prognoſtica & curativa ſingulorum morborum, prout ſunt in variæ ætatis ægrotantibus, variâ fortunâ ſeu vitæ ſtatu præditis, vario ſexu diſtinctis, vario victûs genere utentibus, &c. BAGLIVI Opera Medica, p. 115.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE *DE NOAILLES*, GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE,

Duc de Mouchy, Prince de Poix, Marquis d'Arpajon, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Baillif, Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, Gouverneur, & Capitaine des Chasses des Villes, Châteaux & Parcs de Versailles, Marly & dépendances, &c.

MONSEIGNEUR,

LES *justes larmes que vous avez répandues sur des Succes-*

ſeurs qu'une mort prématurée vous a enlevés, & les ſentimens les plus vifs de votre tendreſſe paternelle qui ſe trouvent aujourd'hui réunis en faveur de l'unique héritier qui vous reſte, m'autoriſent à conſacrer à VOTRE EXCELLENCE, *ce premier fruit de mes travaux. Pouvois-je choiſir un ſujet plus digne de ſon ſuffrage & de ſon attention? Quelle ſatisfaction n'aurois-je pas,* MONSEIGNEUR, *ſi les recherches auxquelles cet Ouvrage m'a engagé, & les obſervations que j'y ai inſérées, devenoient utiles*

à la conservation d'une tête qui vous est si précieuse, & servoient à perpétuer une Maison des plus illustres du Royaume par les services importans qu'elle a rendus à la Couronne *& à* l'Etat*, & par la protection réfléchie qu'elle a toujours accordée aux* Gens *de* Lettres *? Cet éloge me doit être permis. Il est dû à vos Ancêtres & à leurs* Descendans *: la modestie la plus sévère ne peut vous défendre d'en reconnoître la vérité. Elle auroit dû même, j'ose le dire, me permettre de célèbrer les vertus & les qualités éminentes qui vous*

distinguent. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE *V*OTRE *E*XCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
BROUZET.



PREFACE.

L'EDUCATION des Enfans considérée sous le point de vûe le plus étendu, embrasse un plus grand nombre d'objets qu'on n'a coutume d'en exprimer par le mot d'*Education* qui ne s'entend communément que d'une de ses branches, sçavoir, de l'*éducation morale*.

Cependant élever un enfant dans le sens général qui se trouve compris dans le mot d'*éducation*, signifie non-seulement éclairer son esprit

& former ſon cœur pour Dieu, pour la ſociété & pour lui-même (ce qui fait le véritable & l'unique objet de l'*éducation morale*) mais encore pourvoir à ſa génération, veiller à ſa naiſſance, à l'accroiſſement de ſon corps, prévenir les vices de ſes organes & de ſes humeurs, établir l'ordre ou la ſucceſſion conſtante de ſes fonctions; en un mot, faire d'un enfant un adulte ou un homme; voilà l'objet de l'*Education* que nous appellerons *Médicinale*.

Il ne faut faire qu'une médiocre attention à l'indifférence profonde, où la plu-

part des hommes paroiſſent être ſur l'*Education Médicinale* des Enfans, pour s'appercevoir que les Médecins ſont en droit de leur reprocher la même négligence dont les Moraliſtes ne ceſſent de les blâmer ſur leur *éducation morale*.

La première qui eſt la ſeule qui nous regarde, eſt confiée à des gouvernantes, à des nourrices, à des meres dépoſitaires fidèles de mille petites pratiques ſouvent inutiles ou pernicieuſes, toujours employées ſans regle, perpétuées par une tradition conſtante d'une génération à l'autre; ſans réforme & ſans découvertes.

Les maladies mêmes de cet âge foible, où elles ſont les plus fréquentes, les plus dangereuſes & des plus difficiles à guérir *, de cet âge qui doit être regardé lui-même comme une maladie qui a ſon commencement,

* *Et ſanè perquam difficile eſt puerorum morbos, cauſas & ſymptomata dignoſcere, & ſæpe divinatione opus eſſet, quia defectus ſuos vel ob denegatam loquelam, vel ob intellectûs imbecillitatem explicare non poſſunt. Unde res apud plurimos eò devenit ut credant vel nullam infantum morbis deberi curam, vel Medicorum ſaltem non eſſe circa hanc occupari. Propterea major habetur fides idiotæ alicui mulieri, quàm exercitato Medico, quaſi res per ſe cognitu difficilior à muliere medicaſtrâ faciliùs dignoſceretur.* Whofferi Hercules Medicus, *de Morb. Infant. p.* 353.

ſa marche, ſes accès, ſes périodes & ſa fin, ne ſont preſque plus du reſſort de la Médecine. Les gardes d'Accouchées, ou quelques Empyriques, traitent partout les maladies de cet âge. Il n'eſt point de ville un peu conſidérable où le traitement des enfans, n'ait un miniſtre diſtinct, miniſtre toujours *intrus*.

Les Médecins que ce ſoin devroit regarder uniquement, ſont taxés hautement d'inexpérience ſur les maladies des enfans, dont quelques-unes affectent, il eſt vrai, un caractère différent de celles des adultes. Mais

ſi quelques Médecins, la plupart même manquoient ſur ce point d'une expérience ſuffiſante, c'eſt à l'uſurpation de leurs Miniſtres qui leur ont ôté les occaſions d'obſerver, qu'il faudroit s'en prendre; de même que dans les autres cas, où les entrepriſes de ces mêmes Miniſtres leur ont enlevé une partie des objets de leur miniſtère qui doivent leur être devenus moins familiers par la durée de cet abus; abus qui a rendu non-ſeulement la branche ainſi détachée moins parfaite; mais qui a tari encore par cette ſéparation une des ſources de l'obſervation,

qui doivent toutes concourir à l'établiſſement de la doctrine générale & fondamentale de l'art. Faiſons ſentir en peu de mots les inconvéniens de cette uſurpation. N'eſt-il pas évident, ſans nous écarter de notre objet principal, que le Médecin une fois rentré dans ſes droits ſur la direction de l'enfance & ſur le traitement des maladies propres à cet âge, feroit des progrès avantageux au Public, tandis que la même occaſion d'obſerver ſera toujours en pure perte pour l'Empyrique?

L'*Education Médicinale* des Enfans à laquelle on pour-

voit communément avec tant de négligence, eſt cependant très-importante & les fautes qu'on peut y commettre ſont de la plus dangereuſe conſéquence. Ces vérités ſont connues : *Les enfans*, dit-on, *ſont comme une pâte, une argile, ou une cire molle, ſuſceptible de toutes les formes, de toutes les impreſſions.* Ces façons de parler communes expriment bien ce qu'on peut appeller chez eux, l'indifférence de la nature ou cette eſpèce d'équilibre ou d'indétermination, qui dépend de ce que leur tempérament n'eſt pas encore formé, que leurs appé-

tits corporels ne ſont pas décidés, ni leur goût ou leurs déſirs déterminés, & de cette délicateſſe ou fléxibilité de leurs organes qui les rend ſi propres à obéir à l'action de toutes les cauſes externes, tant phyſiques que morales.

Qu'un enfant bien conſtitué à ſa naiſſance puiſſe devenir foible & valétudinaire par la négligence des perſonnes auxquelles il eſt confié ; que ſon corps puiſſe contracter pluſieurs vices extérieurs par la même inattention ; & qu'au contraire un enfant de la ſanté la plus délicate puiſſe échapper aux

dangers de l'enfance & devenir fort & robuſte par des ſoins bien entendus, perſonne ne ſçauroit raiſonnablement en douter ; les exemples en ſont trop communs & trop ſenſibles.

Que l'ame puiſſe éprouver ces changemens ſoit en bien, ſoit en mal par les cauſes de la même claſſe, c'eſt encore une vérité d'expérience dont on ne ſçauroit diſconvenir. C'eſt preſqu'un proverbe reçu, que le cerveau tendre de *Newton* ou d'*Alexandre* altéré dans leur enfance par une foible compreſſion ou une commotion legère, auroit pû faire du premier un *ſtupide*

& du second un *Roi ſage*. En effet l'eſſence de l'ame eſt invariable en ſoi, ce n'eſt que de la différente conſtitution des organes auxquels elle eſt liée dans les différens *individus*, que dépend la variété infinie que nous obſervons dans la tournure d'eſprit, dans le caractère & dans les inclinations des hommes. Les dérangemens de ſes opérations ſoit paſſagers, ſoit conſtans, qu'elle éprouve en conſéquence des maladies & des affections purement corporelles, ſont trop connus, pour que nous ſoyons obligés d'inſiſter plus longtems ſur cette matière. Nous

nous contenterons d'obſerver que comme une cauſe purement phyſique, peut diſpoſer ſans retour nos organes à la fauſſeté habituelle du jugement & au vice qui n'en eſt qu'une ſuite ; de même des cauſes phyſiques peuvent corriger les erreurs de l'eſprit & les défauts du cœur, lorſqu'ils dépendent d'un vice curable des organes. Les guériſons de ce genre opérées par des médicamens & par une diéte convenable, ne ſont pas rares en Médecine. On traite tous les jours avec ſuccès le délire dans les maladies aiguës. La démence ou le délire

chronique, a été auſſi combattue efficacement plus d'une fois par les armes de la Médecine. Et ſi l'oubli parfait des connoiſſances les plus ſimples, les différens genres de folie, &c, ont été plus d'une fois les ſuites de certaines maladies ; il eſt arrivé auſſi quelquefois des changemens favorables par une révolution du même genre. On a vu des enfans ou même des jeunes adultes, devenir après une grande maladie ou une paſſion violente, de ſtupides ou vicieux qu'ils étoient auparavant, pleins d'eſprit & portés au bien.

D'un autre côté, les effets des paſſions ſur l'œconomie animale, ne ſont ni moins frappans, ni moins connus. L'obſervation journalière n'a que trop appris combien de maux pouvoit occaſionner une paſſion ſoudaine, ou une ſuite d'affections déſagréables. On a vu des gens mourir de peur ou dans un accès de colère ; on compte les troubles de l'ame, les afflictions, la triſteſſe, &c, parmi les cauſes les plus ordinaires des maladies chroniques, & même des fièvres malignes : une nouvelle inattendue, une joye ſoudaine ont quelquefois tiré des ma-

lades des portes du tombeau.

Mais ſi les diſpoſitions de nos corps & l'action des cauſes externes ont tant de pouvoir ſur les affections de l'ame, & que les paſſions de l'ame ayent tant d'empire ſur nos fonctions purement corporelles, & cela dans tout le tems de la vie; à combien plus forte raiſon cette réciprocité d'influence doit-elle être marquée par des effets ſenſibles dans cet âge, où l'ame parfaitement *neuve* & indifférente en ſoi, ne ſçauroit oppoſer aux impreſſions du dehors le rempart de l'expérience & de l'habitude, &

où les organes ſont encore incapables d'une réſiſtance qu'ils n'acquièrent qu'à la longue par le progrès de l'âge.

Les affections de l'ame des enfans & leurs cauſes morales, comme les préceptes, les récompenſes, les châtimens, les études, ont un *côté* par lequel elles appartiennent à l'*Education Médicinale* : les premières lui ſont propres comme effets des fonctions animales, & les ſecondes comme diète ou comme remèdes.

Mais l'adminiſtration de tous ces ſecours demande une prudence infinie. Car comme nous pouvons nous promettre

tre les plus heureux ſuccès de la commodité de former le corps & l'ame des enfans preſque à notre choix, lorſque cette commodité ſera habilement ménagée; nous avons également à craindre de cette même facilité, ſi on néglige de la mettre à profit, ou qu'on en abuſe par une direction mal entendue. L'objet de l'*Education Médicinale* des Enfans eſt donc également important, par les avantages infinis de la bonne méthode & par le contraſte des inconvéniens qui réſultent de la négligence ou d'une direction peu éclairée.

Il ne faut prouver à personne qu'il eſt utile pour chaque particulier & pour la ſociété de former des hommes ſains du corps & de l'ame, bons & robuſtes. Nous n'avons parlé juſqu'à préſent que d'une enfance ſaine, & des maux ou des vices à prévenir dans cet âge. La ſage adminiſtration des ſecours de la Médecine ſera bien plus néceſſaire à des enfans foibles, valétudinaires ou actuellement malades. Or les incommodités & les maladies qui ſont preſque toujours le partage de l'enfance, n'augmentent que trop la difficulté de l'*Education Médicinale*.

Cette difficulté, outre le nombre & le danger de la plupart de ces maladies, se prend encore principalement, 1°. De ce que les maladies des Enfans sont plus difficiles à connoître, parce qu'on manque d'un secours qu'on trouve ordinairement chez les adultes, je veux dire, le rapport du malade. Il faut convenir cependant qu'on peut suppléer au défaut de ce rapport dans la plupart des cas, par des signes sensibles. 2°. De ce que la nature, *novice*, pour ainsi dire, chez les enfans, ne favorise que très-rarement la solution de leurs maladies

par des crises salutaires, & que la prudente *expectation* dont les Médecins peuvent quelquefois se promettre des heureux succès dans les adultes, n'est point une ressource à laquelle on puisse avoir recours, ou du moins sur laquelle on puisse compter avec la même sécurité dans les maladies des enfans. 3°. De la peine qu'on a pour leur faire prendre les médicamens nécessaires, & des inconvéniens qui naissent de la violence dont on est obligé de se servir pour vaincre leur répugnance.

Le meilleur moyen de remplir toutes les vues qui

naiſſent des conſidérations que nous venons d'expoſer, ſeroit, ce me ſemble, que les Médecins ſe livraſſent à l'*Education Médicinale* des Enfans *, & que l'autorité des loix réprimât en leur faveur ou pour mieux dire, en faveur de la ſociété, les abus qui

* *Siquidem multi infantuli obſtetricum & vetularum inſcitiâ, temeritate, injuriaque miſeram oppetunt mortem. Quid ergo utilius quàm pueris medicâ ope ſuccurrere, cùm ſint loquelæ expertes, nec aliter affectus ſuos niſi per vagitus exprimere queant. Videmus etenim bruta, pullos, catullos ſuos inſtinctu naturæ lingendo, expoliendo, fovendo, alendoque ſuſtentare : quantò magis homini eadem natura hoc ingeneravit ut ſaluti liberorum ſuorum, pignorum chariſſimorum, nutricatu, Educatione & Medicatione conſultent.* Leonill. Faventin. de Victoriis de morbis infant. p. 2.

naiſſent à cet égard de l'uſurpation nuiſible & cependant accréditée des Miniſtres, des Médecins, ou des Empyriques. Car il ne s'agit pas dans le traitement des maladies d'imiter ce qu'on voit faire aux Maîtres de l'Art, de ſuivre une méthode générale, de puiſer ſans aucun principe des préceptes épars dans des livres de Médecine, de voir même un grand nombre de malades, ſans l'eſprit d'obſervation ſi utile aux progrès de l'Art. Cet objet exige de la part des Médecins, ſurtout pour les maladies des enfans:

1°. Des connoiſſances Anatomiques qui les mettent en état d'évaluer exactement les effets des poſitions des membres de l'enfant emmailloté, de ſes différens habillemens, de ſes exercices, de ſes jeux, &c.

2°. Des connoiſſances Chymiques ſuffiſantes pour leur faire diſtinguer par des moyens plus sûrs que la vaine routine du peuple, la nature des alimens qu'on a coutume de donner aux enfans, & de décider s'il ſeroit néceſſaire ou avantageux de leur en ſubſtituer de plus ſalutaires, quoique négligés, ou moins uſités.

3°. Aſſez d'expérience ſur lès *phénomènes* que j'appellerai *Médicinaux* & de la faculté de penſer, pour regler avec ſageſſe l'*uſage Médicinal* des paſſions, des études, des amuſemens des enfans; en un mot, pour leur preſcrire cette partie importante de leur diète qui regarde les affections de l'ame, *animi pathemata.*

4°. L'expérience *Clinique* ſur le traitement de leurs maladies.

5°. L'habitude d'enviſager les objets en général, capable de leur faire découvrir une foule de préjugés qui ſe ſont gliſſés dans cette

branche

branche de l'art, plus que dans toute autre, & la fermeté suffisante pour les leur faire secouer avec la sage précaution pourtant de ne la pousser jamais jusqu'à aucune témérité dans la réforme des abus, qui pourroit devenir encore plus dangereuse. Le moyen de trouver ce juste milieu, c'est, ce me semble, d'entrer dans la discussion des avantages & des inconvéniens de chaque pratique, de s'appuyer des usages établis dans les différens païs, & d'un certain nombre d'épreuves faites avec prudence, surtout lorsqu'on est suffisamment assuré qu'elles ne sçauroient être

nuiſibles. Bien entendu qu'on eſtimera chaque choſe ſon véritable prix, qu'on ne fera pas aſſez de cas de la grace du corps, par exemple, pour vouloir diſloquer celui des enfans, ou les mettre à la torture pour la leur procurer ; ou du latin, pour les rendre malades, ou les abrutir en s'obſtinant à le leur faire apprendre dès leur tendre enfance, contre leur gré & leurs diſpoſitions, &c.

Un Ouvrage qui préſenteroit ſous un ſeul point de vûe les plus eſſentielles de ces connoiſſances, & qui les raſſembleroit en corps de

doctrine, feroit d'autant plus utile qu'il manque abfolument à la Médecine & à la Société. Les différentes branches mêmes de cette partie de l'Art ne font qu'affez fuperficiellement traitées ; je ne connois que celle des accouchemens qui l'ait été avec affez d'étendue & par un nombre fuffifant d'*Artiftes* habiles. Nous n'avons prefque pas pour les enfans un feul précepte *diététique* bien établi fur la difcuffion des avantages & des inconvéniens des ufages reçus. Tout ce qu'on a écrit fur le choix des nourrices & fur la nourriture des enfans, n'eft

presque qu'une suite des préjugés. Il n'existe aucun traité vraiment *Médicinal* sur cette matière. Le Poëme de *Scévole de Sainte Marthe*, & le premier Chapitre de l'Education des Enfans de *Loke*, ne sçauroient être regardés comme des autorités dans l'art.

Quant aux maladies des enfans, nous n'avons que le traité de *Harris*, pour quelques maladies aiguës, (Ouvrage très-court & fait avec peu de soin) les traités de *Leonillus Faventinus*, de *Kufnerus*, d'*Austrius*, d'*Omnibonus Ferrarius*, d'*Hucherus Belloacus*, de *Ranchin*, de *Zu-*

carus, de *Primerosius*, d'*Hoferus*, de *Cekius*, de *Strobelgerus*, de *Wedelius*, &c, dont les uns donnent une idée très-legère des maladies des enfans, & dont la plupart sont seulement chargés d'un tas de formules inutiles; enfin la *Pædoiatreia practica* de *Zuinger*, & l'*Orthopédie* d'*Andry*, pour les maladies extérieures & chroniques. Ce qui est contenu dans les corps de Médecine-pratique, comme dans celui d'Hippocrate & de ses Commentateurs *Galien*, *Hollier*, &c, de *Sennert*, de *Mercurialis*, de *Mercatus*, de *Riviere*, d'*Ettmuller*, de *Claudinus*, de *Dolæus*, &c,

ne paroît pas le fruit d'un travail aſſez particulier & entrepris aſſez à deſſein. La Diſſertation d'*Hoffman* n'eſt qu'un aſſemblage incomplet de généralités peu intéreſſantes & peu inſtructives. Ce qu'on trouve ſur les maladies des enfans dans les Aphoriſmes de *Boerhaave*, eſt ſi vague & ſi court, qu'il eſt impoſſible d'en faire le moindre uſage-pratique.

J'ai donc entrepris de lier ou de ramaſſer dans cet Ouvrage, les préceptes utiles déja connus, d'ajoûter les règles qui m'ont paru manquer, de proſcrire les uſages évidemment fondés ſur des

préjugés frivoles ou dangereux, & d'exciter au moins des doutes ſur les pratiques dont l'utilité ou le danger ne ſont pas aſſez décidés. Je ne me flate point d'avoir rempli cet objet dans un Eſſai auſſi peu étendu que celui-ci *. J'aurai aſſez fait ſi j'ai réveillé l'attention des Médecins ſur cette partie

* *Conditum enim illud opuſculum, ut, auditis doctorum ſententiis, idipſum accuratiùs recoquamus, elaboremus, perpoliamus. Sic Appelles poſt tabulam latitans, exceptis ſpectatorum judiciis, mirabilem illam Veneris ſpeciem perfecit. Sic ſcientiarum & artium documenta, doctorum & artificum diſſidiis ſemper creverunt.* Hucherus Bellovacus Univerſitatis Medicinæ Monſpel. Cancellarius : De Morbis Infant. in Præfat.

essentielle de leur ministère; si j'ai donné quelque atteinte à la dangereuse sécurité des parens sur l'*Education Médicinale* de leurs enfans ; si j'en ai désabusé quelques-uns de l'idée qu'ils s'étoient faite de leur *suffisance* à cet égard, ou de celle des Directeurs ordinaires de la santé des enfans ; en un mot, si j'ai porté à penser que l'autorité de l'usage doit être comptée pour rien, & qu'il est par-conséquent très-raisonnable de mettre en problême tous les points importans qui ne sont décidés que par cette autorité. Le plus difficile sera fait dès-qu'on sera parvenu

à douter dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre; le choix du *mieux* eſt preſqu'une ſuite néceſſaire de l'examen contradictoire qui en fait de Phyſique eſt l'unique chemin de la vérité. Il eſt vrai que les objets de recherche peuvent reſter long-tems oubliés, ſurtout lorſqu'ils ne ſont qu'importans, qu'ils ſont peu curieux & placés comme celui-ci hors des limites des ſciences exactes & poſitives, qu'il ne s'agit ni de Calcul, ni d'Analyſe Chymique, ni d'Anatomie *tranſcendante*, ni de dénombrement & de diviſion de corps, &c. Mais quoique

cet ouvrage ne ſoit pas ſuſceptible de tous ces avantages, nous n'avons pas laiſſé que de l'entreprendre comme utile à la ſociété. L'étude de la Médecine-pratique ſera toujours l'objet le plus intéreſſant de la nature, & le plus digne de l'application des grands hommes. Envain avance-t-on, ſans aucun fondement, que la Médecine eſt une ſcience purement conjecturale? On n'a qu'à lire les ouvrages des Maîtres de l'Art, & l'on ſe convaincra aiſément que la Médecine a ſes principes & ſes loix. Envain pour nous borner à la partie que nous traitons

dans cet Ouvrage, ſe perſuade-t-on communément que l'*Education Médicinale* des Enfans & leurs maladies n'exigent preſque jamais le ſecours des Médecins, & que la nature, les uſages reçus, ou des formules générales ſuffiſent à cet égard? Le détail dans lequel nous allons entrer, prouvera la fauſſeté de cette opinion du Public. Il verra combien l'*Education Médicinale* des Enfans, tire des avantages de la Médecine, & combien les maladies de l'enfance demandent de lumières & d'expérience.

1°. Le tems de la groſſeſſe d'une femme mérite

une attention particulière. Les pertes d'appétit, les bouffiſſures, les rougeurs à la peau qu'elle éprouve les premiers mois, ne doivent pas être combattues par le ſecours des médicamens, que des perſonnes peu inſtruites ne preſcrivent que trop ſouvent. Ces ſymptômes qui dépendent de la compreſſion que le fœtus produit ſur la matrice, ſe diſſipent ordinairement d'eux-mêmes, ou par la diète convenable. Il ſeroit dangereux pour la mere & pour l'enfant qu'elle ſuivît l'opinion généralement reçue qui lui permet de manger toute ſorte d'ali-

mens à des heures irrégulières. C'eſt au Médecin ſeul à qui il appartient de déterminer l'eſpèce de nourriture qui convient à une femme-groſſe, l'ordre de ſes repas, le juſte milieu qu'elle doit tenir entre le trop grand exercice & la trop grande inaction, ſon ſéjour à la ville ou à la campagne ; enfin la modération qui doit régner dans l'uſage de ſes paſſions, &c.

2°. Le terme de l'accouchement que la ſobriété du corps & de l'eſprit, & l'exercice modéré des femmes-groſſes rendent preſque toujours heureux, n'eſt pas ſi aiſé

à déterminer qu'on le croit communément. Il arrive au ſeptième, au huitième, & au neuvième mois. Les ſignes ſur leſquels on ſe fonde ordinairement pour l'annoncer & qu'on croit les plus ſûrs, ſont ſouvent équivoques. Il ſaut avoir une certaine connoiſſance de la poſition des parties, de leur rapport, de leurs fonctions, pour diſtinguer les douleurs légitimes d'avec les douleurs fauſſes, pour remédier aux ſuites fâcheuſes que peuvent avoir les chûtes, les accidens, les maladies qui ſurviennent aux femmes-groſſes. Il eſt vrai que l'accouchement eſt

plus ſouvent l'ouvrage de la nature que de l'Art, & qu'on doit le regarder comme une *excrétion* à laquelle la matrice ſe diſpoſe inſenſiblement, & dont elle ſe débarraſſe avec ſuccès quand on n'employe aucune manœuvre qui puiſſe l'irriter. Mais lorſque la délicateſſe du tempérament de certaines femmes-groſſes, la diſpoſition de l'orifice de leur matrice, la ſituation, la groſſeur de l'Enfant, &c, rendent l'accouchement difficile, peut-on aſſez blâmer l'imprudence des Sages-femmes & des Accoucheurs qui n'appellent preſque jamais des Mé-

decins, leſquels étant dirigés par la connoiſſance de l'Anatomie, de l'état du pouls & des autres ſymptomes qui leur ſont plus familiers, ſont les ſeuls capables d'indiquer les directions, les manœuvres & les remèdes les plus favorables à l'accouchement, de donner les règles les plus ſûres pour l'extraction du Placenta, pour la ligature du cordon ombibilical, pour les ſuites de l'accouchement, &c.

3°. On ſçait que les enfans nouveaux nés ſont ſujets à une eſpèce d'éryſipèle, à des douleurs, à des foibleſſes, à des étouffemens : mais ſoupçonne-

ſoupçonne-t-on aſſez raiſonnablement la cauſe de tous ces accidens? Doit-on en être allarmé, les diſſiper, laiſſer agir la nature, ou lui aider en facilitant l'évacuation du *meconium*? Dans cette vûe quel eſt le purgatif le plus convenable? Dans quel tems doit-on le placer? On eſt dans l'uſage d'emmailloter un enfant peu de tems après ſa naiſſance; les Sages-femmes & les Remueuſes ont des notions générales ſur la pratique & les dangers de cette opération. Mais ſçavent-elles que la tête doit porter directement ſur le col ſans pancher d'aucun côté;

que les oreilles ne doivent jamais être trop ſerrées ; que l'application des bandes qui ſervent à l'emmaillotement doit ſe faire d'une façon propre à favoriſer l'extenſion de l'épine du dos qui a été courbée en avant tout le tems de la groſſeſſe ; qu'une *têtière* mal placée peut faire prendre un mauvais pli aux vertèbres du col ; que l'articulation du *fémur* eſt quelquefois dérangée par la mauvaiſe pratique où l'on eſt d'appliquer trop fortement les extrémités inférieures l'une contre l'autre ; que la plupart des fièvres, des toux des ſuffocations des enfans

ſont ſouvent un effet de l'étranglement de la poitrine, cauſé par une trop grande compreſſion des bandes, &c; qu'il faut ménager les premières ſenſations des enfans, ne les expoſer qu'avec une extrême précaution au grand jour, au bruit, &c?

4°. Les enfans ſont plus portés au ſommeil que les adultes. Il eſt à préſumer que leur conſtitution lâche & humide les diſpoſe à cette fonction qui les délaſſe des fatigues de leur naiſſance, qui facilite la nouvelle circulation de leurs humeurs, & le développement de leurs idées. Les cris, les frayeurs & les

trémouſſemens des enfans pendant leur ſommeil n'aïant preſque jamais des ſuites fâcheuſes, on ne ſçauroit aſſez crier contre l'inutilité & le danger des narcotiques qu'on met en uſage pour faire diſparoître tous ces ſymptomes. A peine l'enfant eſt-il ſorti de ſon premier aſſoupiſſement, qu'il ſucce ſes doigts, qu'il demande le mammelon par des ſignes & par ſes cris. Mais il ne ſuffit pas de l'exercer peu à peu à le ſaiſir, il faut encore prendre garde au filet de ſa langue, voir s'il n'y a aucun vice de conformation, & ne couper ce filet (malgré la

pratique des Sages-femmes qui font indifféremment cette opération sur tous les enfans) que lorsqu'il s'étend jusqu'au bout de la langue, & qu'il empêche de tetter. Enfin, de tous les secours propres à appaiser les cris des enfans, dont il est essentiel de ne pas confondre la cause qui peut venir d'une impression trop vive des objets extérieurs, de la gêne de l'emmaillotement, d'un besoin de nourriture, de l'irritation du *meconium*, &c; le mouvement du berceau est le secours le plus efficace pourvû qu'il soit uniforme, & accompagné d'un certain chant capable de hâter le sommeil.

Quant à la propreté des enfans, nous ne ſçaurions aſſez la recommander, elle eſt très-utile & néceſſaire à leur ſanté. On devroit les laver plus ſouvent qu'on le fait, avec du vin & de l'eau tiède, ſur-tout lorſqu'ils ont la peau légèrement enflammée & couverte d'écailles. On ne doit s'oppoſer (du moins après l'âge d'un ou deux ans) à la pente qu' ils ont de ſe coucher ſur le côté. Cette poſition eſt plus avantageuſe & plus commode que celle d'être étendu ſur le dos, la face tournée en haut; les viſcères du bas-ventre & de la poitrine jouiſſent pour lors d'une plus

grande liberté, & la peau de la plus grande partie du corps se trouve moins tendue, &c.

5°. Que l'accroissement des enfans se fasse par le développement de leurs vaisseaux, par l'union des *molécules organiques*, ou par l'application d'une lymphe nourricière sur leurs solides, il n'est pas moins constant que les enfans ont besoin de prendre tous les jours une certaine quantité d'alimens convenables; & que le lait paroît avoir toutes les qualités qu'on peut désirer dans leur nourriture. Il est d'abord séreux, léger, propre à l'évacuation du *meconium*, il acquiert plus

de conſiſtance à meſure que l'enfant ſe fortifie ; c'eſt un chyle tout formé. L'exemple de tous les hommes & des animaux prouve aſſez le beſoin & l'utilité de cet uſage. Nous ne ſçaurions conteſter ces indications ; mais eſt-il impoſſible de trouver une nourriture plus parfaite que le lait, & plus convenable à l'état de l'enfance ? Devons-nous aſſez reſpecter les prétendues loix de la Nature pour priver les enfans des alimens qui leur ſeroient évidemment plus ſalutaires ? N'eſt-il pas de la dernière importance d'examiner ſi les enfans doivent

être nourris de lait; si le lait de femme leur convient mieux que celui des animaux; & si celui de leur propre mere est préférable à tout autre?

Les inconvéniens qui suivent l'usage du lait sont assez connus; outre la nécessité dans laquelle on se trouve de le mêler avec d'autres alimens par rapport à son insuffisance qui n'est que trop ordinaire; il produit des maladies dangereuses lorsqu'il s'aigrit dans l'estomac; il est très-souvent altéré par les excès & les passions des nourrices, qui communi-

quent aux enfans qu'elles allaitent leurs maux & leurs inclinations vicieuſes. Enfin les prétendus avantages du lait ne compenſent pas les inconvéniens réels qu'on obſerve dans ſon uſage. Ces mêmes conſidérations doivent nous engager à donner la préférence au lait des animaux, qui ſont ordinairement plus ſains que les nourrices, & qui ne ſont pas ſujets comme elles à des excès & à des paſſions contraires à la bonté du lait. On ne doit enfin préférer une mere à une nourrice étrangère, qu'après avoir mûrement réfléchi ſur la bonne

ou mauvaiſe ſanté de l'une & de l'autre, ſur leur âge, leur caractère, le nombre de leurs couches, & de leurs nourritures; ſur l'âge & la qualité de leur lait, ſur leur ſéjour à la ville ou à la campagne, &c. Mais comme les trois méthodes généralement reçues d'allaiter les enfans, leur ſont le plus ſouvent nuiſibles, une bouillie faite avec du pain légèrement bouilli dans du vin ou dans de la bière, avec du miel ou du ſucre, réduit à une conſiſtance mucilagineuſe & délayée dans une ſuffiſante quantité d'eau, lorſqu'on voudroit la donner en boiſſon, ne ſeroit-elle pas

préférable au lait, & à tout autre aliment dans la préparation duquel on le feroit entrer?

Cependant malgré l'évidence des raiſons qui combattent l'uſage du lait pour les enfans, & qui conſtatent l'avantage de la bouillie que nous avons propoſée, nous croyons le ſecours de l'expérience encore néceſſaire. Nous déſirerions donc qu'on donnât, ou qu'on permît l'uſage de cette dernière méthode aux nourrices de la campagne auxquelles on confie les Enfans-*Trouvés*, par exemple, & dans les Communautés, où l'on ſe charge

de faire nourrir un certain nombre d'enfans, & qu'on se décidât en faveur de cette nourriture, si des épreuves faites avec soin, & répétées plusieurs fois, donnoient une entière certitude de son efficacité absolue & de son avantage sur le lait. Mais comme les changemens utiles à la société n'arrivent d'ordinaire que long-tems après leur indication, en attendant quelque heureuse circonstance qui puisse hâter le succès de celui que nous venons d'énoncer, nous prescrivons un régime de vie convenable aux nourrices & aux enfans.

Ce droit n'appartient qu'aux Médecins.

6°. Le tems de la dentition des enfans eſt ordinairement accompagné de ſymptômes ſi fâcheux, tels que la fièvre, le dévoyement, la toux, les mouvemens convulſifs, &c, qu'il y auroit de la témérité à confier cet ouvrage à la ſeule Nature ou à des pratiques générales répandues dans le public. Indépendamment des ſecours locaux qui ſont quelquefois néceſſaires, & qu'on ne devroit jamais appliquer que par le conſeil des Dentiſtes & des Chirurgiens éclairés ; la direction des humeurs des enfans à la

tete, obſervée par *Stahl*, & qui augmente la ſenſibilité du périoſte que les dents veulent percer, demande toute l'attention du Médecin. Une diverſion de ces mêmes humeurs, occaſionnée par des médicamens peu actifs, faite dans un tems contraire ou dans quelque viſcère, en un mot, dirigée ſans aucune connoiſſance, deviendra mortelle, ou cauſera des incommodités qui perſiſteront dans un âge plus avancé. Une diète convenable aux nourrices & aux enfans, des remèdes internes ou des topiques appropriés, & placés avec pruden-

ce, diſſiperont les dangers qui accompagnent la dentition, faciliteront même la ſortie des dents, leur emplacement, leur ſolidité, le bon état des gencives, &c.

7°. Le tems du *ſévrage* ne demande pas une moindre attention que le tems de la *dentition* qui les y prépare. Ce n'eſt que pour ce changement, que les os maxillaires ſe renforcent. On ne ſçauroit trop craindre les révolutions qui naiſſent ordinairement de la privation du lait & des alimens qu'on lui ſubſtitue. L'eſtomac n'eſt jamais expoſé ſans danger à la prépa-

ration d'une nouvelle nourriture. Ce n'eſt qu'en lui donnant des alimens proportionnés à ſon degré de force & d'activité, & à la nature & à la conſiſtance de ceux qu'il eſt dans l'habitude de recevoir, qu'on peut prévenir les maladies qui pourroient provenir du *ſévrage*. On ne ſçauroit nier que l'homme n'ait ſes forces digeſtives capables de broyer toutes ſortes d'alimens, mais il n'eſt pas moins vrai qu'un aliment trop péſant & difficile à digérer, jetté dans un eſtomac accoutumé depuis long-tems à ne travailler que du lait, c'eſt-

à-dire, un chyle presqu'entierèment formé, doit exciter un dérangement considérable dans les organes de la digestion, & dans toutes les fonctions de l'œconomie animale qui en dépendent.

Au reste, on ne doit pas être allarmé de l'état de maigreur qu'on observe dans les enfans nouvellement sévrés, quand on a l'attention de ne leur donner que du potage, du ris, du gruau, des purées, des farineux, du beurre frais, des fruits sains, en un mot des alimens de bon suc, & dans une quantité médiocre; & lorsqu'on n'apperçoit au-

cun ſigne de fièvre lente. Cette maigreur qui eſt l'effet du dégorgement des ſucs laiteux contenus dans les derniers vaiſſeaux, eſt plutôt ſalutaire que nuiſible. Mais elle diſparoît bientôt lorſqu'elle n'eſt entrenue par aucun vice particulier des viſcères. Les enfans reprennent même en peu de tems un état d'embonpoint plus parfait. Cet état ſe ſoutient ordinairement juſqu'à la puberté, pourvû qu'on ait grand ſoin de ne leur donner qu'une quantité ſuffiſante d'une nourriture ſaine, à des heures reglées, & dans des intervalles

aſſez éloignés l'un de l'autre ; pourvû que l'ordre naturel de leurs excrétions ne ſoit pas troublé ; qu'ils reſpirent un air libre & ſouvent renouvellé ; que leur ſommeil ne ſoit pas dérangé ; que leurs exercices ſoient proportionnés à leur degré de force, & toujours pris avec modération ; enfin pourvû que les affections de leur ame ſoient habilement dirigées.

8°. A peine les enfans ſont-ils parvenus à l'âge de puberté qu'ils éprouvent des révolutions bien ſurprenantes dans les parties de la génération. Cette *criſe* de l'en-

ſance eſt ſouvent accompagnée de ſaignemens de nez, de douleurs aux aînes, de toux, de crachement de ſang. Les regles commencent à ſe manifeſter dans les filles, & les garçons voyent ſortir avec ſurpriſe des parties de la génération une matière laiteuſe qui caractériſe les premiers tems de la *virilité*. La voix de l'un & de l'autre groſſit; les mammelles des filles enflent, quelquefois même celles des garçons croiſſent, & leur cauſent de la douleur; ces derniers, outre l'apparition de la barbe qui leur eſt particulière, ſont plus ſujets que les

filles à un état de mélancholie & de tristesse, la solitude fait leurs délices ; c'est-là que la Nature leur inspire des désirs qui les menent souvent à des découvertes aussi contraires à leur santé qu'aux bonnes mœurs, &c.

Voilà les dangers & les regles de l'*Education Médicinale* des enfans. Les maladies de cet âge demandent encore plus de connoissances & de circonspection. Rarement les enfans parviennent-ils à l'âge de puberté sans ressentir quelque indisposition qui demande le secours de la Médecine. Les enfans nouveaux

nés, ainſi que l'a remarqué *Hippocrate** ſont ſujets à des

* *Per æſtates talia accidunt; parvis quidem & recens natis puerulis, oris ulcera, vomitiones, tuſſes, vigiliæ, umbilici inflammationes, aurium humiditates.* Lib. 3. Aphoriſm. 24.

Ad dentitionem verò progreſſis, mordaces gingivarum prurigines, febres, convulſiones, alvi profluvia, maximè cum dentes caninos edunt, præſertim in pueris qui craſſiſſimi ſunt & alvos duras habent. Lib. 3. Aphor. 25.

Ipſis verò grandiuſculis tonſillarum inflammationes, vertebræ quæ eſt in occipite ad interiora truſiones, aſthmata, calculi, lumbrici teretes, verrucæ penſiles, ſatyriaſmi, ſtranguriæ, ſtrumæ & alia tubercula, præcipuè verò ante dicta. Lib. 3. Aph. 26.

Grandioribus adhuc & jam ad pubertatem accedentibus, ſuperiorum morborum multi & febres diuturnæ magìs ſanguinis è naribus profluvia. Lib. 3. Aph. 27.

vomissemens fréquens, à des petits ulcères dans la bouche, à des toux opiniâtres; à des insomnies, à des inflammations au nombril, &c; la fièvre, le dévoyement, les mouvemens convulsifs, les douleurs vives dans les gencives ne manquent guère d'accompagner le tems de la *dentition.* A peine ont-ils atteint l'âge de trois ou quatre ans qu'ils sont attaqués des bouffissures, des vers, des maux de gorge; d'épilepsie, de la rougeole & de la petite vérole, du rachitis; des écrouelles, &c: ils sont enfin exposés dans l'âge de puber-

té

té à des crachemens de ſang, à des maux de tête, à des ſaignemens de nez, à des fièvres intermittentes, au maraſme, &c. Ne devons-nous pas conclure de toutes les obſervations que nous venons de faire, qu'il y auroit de l'inhumanité à livrer les enfans malades aux ſeuls ſoins de la nature, ou au traitement vague & incertain des femmes ou des Empiriques? Mais il faut convenir que la plupart des préceptes ou des conſeils qui ſont répandus dans cet Ouvrage, ne conviennent qu'aux enfans dont les parens ſont riches ou aiſés, & qu'il

eſt difficile de les mettre en uſage pour les enfans du peuple. Il ne me reſte plus qu'à avertir le Public que cet *Eſſai* eſt le fruit d'une étude particulière de *l'Education Médicinale* des enfans, & d'une application conſtante, au traitement des maladies de cet âge *.

Les différentes diviſions

* L'Année 1746, j'ai vû régner à Agde, ville maritime du Languedoc, une maladie épidémique qui fut preſque particulière aux enfans.

Il en régna une autre à Fontainebleau en 1749, dont preſque tous les enfans furent attaqués. Voyez la deſcription que j'en ai donnée dans le Mercure de France du mois d'Octobre de la même année.

qui partagent le tems & les maladies de l'enfance, dans la plupart des Auteurs qui ont écrit ſur cette matière, m'ont paru trop peu réelles. Voici celles que j'établis dans cet Ouvrage que je diviſe en trois Livres.

Le premier Livre traite de tout ce qui regarde *l'Education Médicinale* de l'enfant, depuis ſa formation ou ſa conception ; mais principalement depuis ſa naiſſance juſqu'au tems du *ſévrage.*

Le ſecond eſt deſtiné à l'autre partie de l'enfance, qui s'étend depuis le *ſévrage* juſqu'à la *puberté.*

Le troisième enfin traite des maladies propres aux enfans, & du caractère particulier que prennent chez eux certaines maladies qu'on peut regarder pour le fond comme communes à tous les âges.





TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce Volume.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAI
SUR
L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES ENFANS,
ET SUR LEURS MALADIES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Enfant dans le ventre de la mere.



NOus ne ſçaurions nous rappeller, ſans une crainte mêlée d'admiration, les dangers que nous courons avant que de naître. Ils ſont auſſi mul-

tipliés que les états dans lesquels nous passons.

Notre corps est un assemblage d'un nombre infini de parties qui ont été long-tems dispersées dans plusieurs êtres ; ces parties après avoir passé d'un végétal & d'un animal à l'autre, ont ensuite floté dans les airs jusqu'à ce qu'elles se soient réunies dans le corps de nos parens. Elles prennent alors une nouvelle tournure & reçoivent une impression particulière de chaque partie du corps du pere & de la mere. Leurs yeux, leurs dents, leurs poumons, leur cœur, leurs autres viscères, &c, les changent singulièrement. Elles acquièrent par leur séjour dans chacune de ces parties des modifications qui les rendent véritablement *séminales*, & capables de devenir les premiers rudimens du nouvel animal. Elles éprouvent enfin une nouvelle élaboration dans le réservoir

que la nature leur a ménagé, où elles reſtent en dépôt juſqu'à ce qu'elles ſoient portées dans la matrice, où d'éparſes qu'elles étoient, elles ſe rapprochent, s'uniſſent & occupent chacune la place qui leur eſt deſtinée. En un mot, la ſemence du pere & de la mere peuvent être conſidérés comme un *amas* des reſtes de la nutrition de leur corps ; ces deux *amas* ſe joignent l'un à l'autre par un méchaniſme admirable, & compoſent un tout ſemblable à une ſemence particulière qu'un ſemeur jette dans une terre bien préparée.

La matrice qui eſt le champ dans lequel notre corps eſt ſemé, ſe trouve commodément ouverte pour recevoir les liqueurs ſéminales du pere & de la mere. Celle du pere traverſe des eſpaces immenſes, & riſque de ſe perdre au moment le plus néceſſaire. Celle de la mere eſt encore plus expoſée ;

elle est confiée aux trompes de Fallope qui vont la chercher dans l'ovaire, qui la saisissent, qui l'apportent dans la matrice. Tel est le méchanisme de la génération qui nous paroît le plus probable & le plus conforme aux expériences faites par des grands Physiciens modernes, qui ont détruit le sentiment de ceux du siècle dernier, dont les uns faisoient voler les petits œufs en l'air, tandis que d'autres en chargeoient l'ovaire de la première femme; dont plusieurs enfin faisoient nager les petits hommes dans la semence du pere, en forme de petites anguilles qui se présentoient en foule pour entrer dans l'œuf de la mere, qui se battoient même avec fureur jusqu'à ce que le vainqueur occupât la place qui étoit préparée. La vie étoit pour le plus fort, le prix de la victoire; tous les autres trouvoient la mort dans ce combat.

De toutes ces opinions qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de différens Auteurs, nous adoptons la première. Elle nous paroît plus vrai-ſemblable ; elle n'eſt, à proprement parler, que celle d'*Hippocrate* ou des anciens Philoſophes qui ont été auſſi féconds & auſſi heureux en hypothèſes, que les Modernes.

Paſſons aux changemens qui arrivent aux matériaux qui ſont renfermés dans la matrice, leſquels ne forment déja qu'un même corps à la faveur du *véhicule* aqueux qui commence par les unir, ainſi que deux liqueurs qu'on diſpoſe à la fermentation. Les parties de la ſemence ont chacune une empreinte qui les rend capables d'une certaine union avec d'autres, d'une ſéparation d'avec celles qui ne leur conviennent point, d'une certaine quantité de mouvement, &c; dans ces deux ſemen-

ces unies, chaque molécule se dispose à prendre sa place comme dans une liqueur qui fermente. Les matériaux des sels se cherchent & se rencontrent dans une effervescence; pourquoi les matériaux du corps d'un animal n'auroient-ils pas la même propriété?

C'est par cette vertu d'affinité que les différentes parties de la semence du pere & de la mere se joignent ensemble pour composer un tout qui tient des deux, & qui ne ressemble à aucun. Un sel composé d'acide & d'alkali, ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ces corps, à moins que l'un des deux ne prédomine. Peut-être est-ce par une surabondance à peu près égale que les enfans ressemblent au pere ou à la mere? Peut-être le fœtus qui se forme dans la matrice par le mélange des deux semences, n'est-il que le résultat de

deux corps entiers, dont l'un appartient au pere & l'autre à la mere ? Cette idée feroit préſumer que notre corps eſt double, & que nous ſommes composés de deux corps finis, artiſtement adoſſés l'un à l'autre La ſymmétrie intérieure de nos organes, l'arrangement des parties extérieures & les phénomènes de pluſieurs maladies ſemblent confirmer cette opinion *.

Le mélange des deux liqueurs ſéminales eſt auſſi néceſſaire pour former un enfant, que le mélange d'un acide & d'un alkali l'eſt pour faire un ſel neutre. Voilà peut-être

* Il ne ſe forme ſans doute des monſtroſités que lorſque les loix de l'affinité ne ſont pas exactement obſervées dans l'application des molécules organiques, ou ſeulement lorſqu'il y a une ſurabondance de ces mêmes molécules. Cette affinité même a lieu dans les cas extraordinaires. Les monſtres, dit M. de Buffon, ſe font avec quelque ſymmétrie. Les enfans qui ont, par exemple, ſix doigts à la main droite, en ont ordinairement ſix à la main gauche, &c.

d'où vient que chaque individu mâle ou fémelle ne produit pas tout seul son semblable. M. de Buffon croit que cela vient de ce que l'établissement des molécules organiques qui doivent former un *fœtus* ne peut pas se faire de soi-même dans l'individu qui les fournit, à cause de la circulation de la semence & du repompement continuel de cette liqueur dans le corps de l'animal, & par rapport à l'action continuelle des nouvelles *molécules organiques* qui arrivent dans les testicules & dans les ovaires. Lorsque les liqueurs séminales sont une fois mêlées, elles se fixent dans la matrice, parce qu'elles ont plus d'analogie entre elles, qu'elles n'en avoient avec les parties du corps qui les avoient produites. Mais outre que le mâle ne produit pas tout seul aucun fœtus, faute d'organes propres à le contenir & à le nourrir, la femme

qui a cet avantage ſur lui, ne conçoit pas pour cela toute ſeule. Tant que les molécules organiques ſont ſeules de leur eſpèce, étant également actives, également animées, leur action n'eſt ſuivie d'aucun effet, parce qu'elle eſt ſans réaction; la réunion de ces *molécules organiques* & leur fixité, abſolument néceſſaires pour la formation du fœtus, ne peuvent avoir lieu que lorſque les liqueurs ſéminales contiennent dans une matrice convenable, des parties actives diſſemblables qui proviennent des *parties ſexuelles* de l'homme & de la femme, qui ſont les ſeules qui puiſſent avoir un effet différent; réagir contre les autres; arréter leur mouvement, & ſervir de baſe ou d'appui à leur action.

Mais, continue cet ingénieux Auteur, ſi les *molécules organiques ſexuelles* de l'homme & de la femme déterminent le ſexe de l'enfant; on pourroit conclure que le

mâle, par exemple, qui tire son sexe de son pere seul, prend de sa mere seule de quoi former le reste de son corps.

Cette conséquence ne me paroît pas tout-à-fait juste. La semence du pere ne peut-elle pas se trouver en plus grande abondance & contenir un plus grand nombre de *molécules organiques* que celle de la mere, & après avoir décidé le sexe de l'enfant, concourir encore à la formation du reste de son corps? Dès que les *molécules organiques des parties sexuelles* qui servent de base & de point d'appui aux autres, ont déterminé le sexe de l'enfant, j'imagine que les parties actives *sexuelles* de l'homme ou de la femme qui se sont trouvées en moindre quantité & qui ont servi à la réaction nécessaire pour fixer toutes les autres, perdent ensuite leur vertu, & qu'elles sont confondues avec celles qui vont former chacune de

ſon côté l'organe qui lui eſt propre.

Mais ne pouſſons pas plus loin de ſimples probabilités ; tenons nous-en aux faits. Ils prouvent que les parties de notre corps ſe moulent dans la ſubſtance aqueuſe ou muqueuſe qui conſtitue le fond de la ſemence ; qu'elles y végètent comme les plantes dans le ſein de la terre, qu'elles s'y contournent ſuivant le plus ou moins de réſiſtance que cette ſubſtance leur oppoſe. Delà vient ſans doute l'aſſemblage convenable des matériaux qui forment un tout ſymmétrique qui devient dans peu de tems un corps organiſé *.

Trois ou quatre jours après la

* Le poulet ſe voit dans l'œuf avant qu'il ait été couvé, il exiſte en entier dans le milieu de la cicatricule au moment qu'il ſort du corps de la poule. La chaleur que lui communique l'*incubation* ne fait que le dévélopper, dit M. de *Buffon*, en mettant les liqueurs en mouvement. Voyez les figures de Langly, citées par M. de Buffon.

conception (si l'on veut s'en rapporter aux observations des Anatomistes) on voit dans la matrice une bulle ovale de six lignes sur son grand diametre & de quatre sur le petit ; on voit ramper sur la surface de la bulle un lacis de petites fibres, qui occupe la moitié de la superficie de cet ovoïde ; on distingue ensuite dans l'espace de trois ou quatre jours les premiers linéamens du *fœtus*, la moëlle allongée, la tête, le tronc, l'aigrette qui sort du milieu du *fœtus* & qui doit former le cordon ombilical, le nez ou un petit filet proéminent, les deux petits points noirs qui indiquent la place des yeux, les petites protubérances ou les premières ébauches des bras & des jambes, &c. La longueur du corps entier est pour lors d'environ cinq ou six lignes.

A six semaines on apperçoit le mouvement du cœur qui ne laisse

pas que d'être formé dans le premier moment de la conception, mais qu'on ne distingue pas auparavant, ou parce qu'il se trouve enfoncé dans la poitrine & recouvert par les poumons, la plèvre, &c; ou parce que son battement est encore insensible. C'est de lui, je pense, que partent toutes les autres parties du corps. Il est comme le bulbe d'une plante qui végète dans la matrice, que nous avons comparée avec quelque fondement, à une terre bien préparée. Sa végétation sert peut-être à développer toutes les *molécules organiques* qui ont servi à la formation du corps, & qui se sont arrangées suivant les loix de la plus exacte affinité. Ce développement ne finit qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans; le corps ou la plante se soutient dans sa vigueur jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; il reçoit alors des altérations bien

sensibles, & se flétrit peu à peu jusqu'au moment de la décrépitude & de la mort.

Au bout de quarante jours toutes les parties du *fœtus* mâle sont apparentes. Celles du *fœtus* femelle le sont un peu plus tard. A deux mois, l'*ossification* du fœtus commence ; un mois après ses mouvemens deviennent sensibles pour la mere ; il a pour lors près de trois pouces & pèse environ trois onces. Quatre mois & demi après la conception, sa longueur est de six ou sept pouces ; toutes les parties de son corps sont si fort augmentées à cet âge, qu'on les distingue parfaitement les unes des autres. Les enveloppes qui le contiennent, croissent d'abord plus que le *fœtus*, mais après un certain tems, vers le quatrième mois par exemple, le *fœtus* croît à proportion plus que ses enveloppes. Avant la fin du troisième mois,

on a remarqué que la tête étoit courbée en avant * : le menton poſe ſur la poitrine, les genoux ſont relevés, les jambes repliées en arrière, ſouvent elles ſont croiſées ; la pointe du pied eſt tournée en haut & appliquée contre la cuiſſe, de ſorte que les

* L'Auteur de l'Hiſtoire naturelle penſe avec *Harvey*, que le fœtus ne prend cette poſition que parce qu'elle eſt la plus favorable au ſommeil. Mais le fœtus dort avant le troiſième mois dans lequel on ſuppoſe qu'il commence à plier ſes membres. Il eſt donc à préſumer que ſon corps ſe courbe inſenſiblement dès le moment de ſa formation juſqu'à celui l'accouchement. En effet, à l'âge de trois mois pourroit-il s'accoutumer ſans danger à une attitude auſſi gênante ? Sa circulation n'en ſeroit-elle pas tout-à-coup dérangée ? &c. La groſſeur de la tête du fœtus & ſon poids plus conſidérable à proportion dans ces premiers tems que dans un age plus avancé, ſont ſuivant toute apparence la cauſe de cette attitude courbée. Cette poſition devient encore néceſſaire par une autre raiſon. L'Enfant ne ſçauroit ſe tenir de bout dans la matrice lorſqu'il eſt parvenu au quatrième, au cinquième mois, &c. Il eſt obligé de céder à la compreſſion de ce viſcère ovoïde, &c.

deux talons sont fort près l'un de l'autre ; les bras sont abaissés & repliés sur la poitrine ; l'une des mains, souvent toutes les deux touchent le visage, elles sont quelquefois fermées, quelquefois aussi les bras sont pendans à côté du corps, &c. *Voyez l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.*

Le développement ou l'accroissement du *placenta*, de l'*amnios* & du *chorion* est aussi difficile à concevoir que celui du *fœtus*. Ils flottent tous ensemble dans la matrice pendant les premiers tems de leur accroissement, qui ne peut se faire, selon M. de *Buffon*, que par une *intussusception* de la matière laiteuse qui est contenue dans la matrice. Le placenta paroît tirer le premier cette nourriture, convertir ce lait en sang, & le porter au fœtus par des veines : la liqueur de l'*amnios* ne paroit être que cette même liqueur

queur laiteuſe dépurée. Pour moi, je penſe que cette liqueur dans laquelle nagent le *fœtus* & ſes enveloppes, les pénètre immédiatement & leur fournit ainſi la matière néceſſaire à leur nutrition & à leur augmentation. On croit peut-être mal-à-propos qu'il n'en eſt pas de même dans les derniers tems de la groſſeſſe, & que le *fœtus* prend alors de la nourriture par la bouche. Cependant quoiqu'on trouve dans ſon eſtomac une liqueur ſemblable à celle que contient l'amnios; de l'urine dans la veſſie; & du *meconium* dans les inteſtins; on pourroit former des doutes raiſonnables ſur cette prétention.

On a beaucoup diſputé juſqu'ici pour ſçavoir le moment précis de l'union de l'ame avec le corps. Des conjectures vagues & incertaines ne ſçauroient décider une queſtion auſſi difficile. Il eſt

cependant naturel de présumer que l'ame n'abandonnant le corps qu'au moment qu'il a perdu toute l'*aptitude* qu'il avoit au mouvement ; elle ne doit s'y unir que lorsque les parties de la semence sont entièrement disposées à former un tout organique capable des fonctions qui constituent proprement la vie.

Il y a des Philosophes qui ont soutenu que l'ame pouvoit concourir à la forme & à la disposition que le corps acquiert dans la matrice. Je ne crois pas qu'elle opère l'arrangement de ses parties; mais je suis très-convaincu que sa présence influe beaucoup sur les modifications que prend le corps déja ébauché, & que les organes se moulent sur les idées de l'ame. Pourquoi ce que nous observons dans les adultes, n'arriveroit-il pas dans le fœtus ? Si des passions trop fortes suffisent pour défigurer le

corps le mieux conſtitué, quelle doit être l'impreſſion de l'ame ſur des corps tendres & délicats ? Or combien de genres de ſenſations n'éprouvons-nous pas dans le ventre de notre mere, dont nous perdons le ſouvenir ? Ce n'eſt ſans doute que par ces différentes ſenſations que l'ame agit ſur le corps & qu'elle le diſpoſe à remplir les fonctions auxquelles il eſt deſtiné.

Quoi qu'il en ſoit, nous commençons par être un animal aquatique, un vrai poiſſon ; nous nageons dans une liqueur qui nous ſert d'aliment, qui nous ſoutient, qui nous préſerve de tous les accidens qui pourroient troubler notre accroiſſement. C'eſt ainſi que les petits embryons des grenouilles ſont ſoutenus par une ſubſtance glaireuſe qui les garantit des impreſſions de l'eau dans laquelle nagent l'*embryon* & la glu qui l'environne. La liqueur qui ſoutient

le *fœtus* venant à s'épaissir dans sa surface extérieure, forme une espèce de membrane, une poche, un œuf qui le renferme, qui le met à l'abri de tous les dérangemens qu'il pourroit éprouver, qui se change pour lui en une espèce de réservoir où il est suspendu, & nourri, selon toute apparence, de la façon que nous avons indiqué ci-dessus.

Cette enveloppe capable d'une certaine résistance flote elle-même irrégulièrement dans la cavité de la matrice pendant quelque tems. Plusieurs observations prouvent les risques auxquels le *fœtus* est pour lors exposé. La trompe de *Fallope* trop dilatée peut le jetter dans le ventre. On en a vû qui s'étoient collés à des intestins sur lesquels ils avoient pris un certain degré d'accroissement. La trompe de *Fallope* en a gardé elle-même dans sa cavité, &c.

Sans vouloir expliquer la cauſe de tous ces accidens, nous nous contenterons de dire qu'ils ſont heureuſement très-rares ; l'orifice de la trompe de *Fallope* dans la matrice, eſt ſi petit, qu'il y a bien peu de danger de ce côté-là. Le *fœtus* peut trouver une voye plus libre vers l'orifice inférieur de la matrice, malgré le ſoin que la nature a pris de le munir de petites glandes qui ſéparent une eſpèce de *glu* ou de *maſtic* qui le bouche plus ou moins exactement. C'eſt par cet orifice que ſortent aſſez ſouvent des *fœtus* entraînés par le torrent des regles, ou délogés par l'action même qui les eut produites ; ou par toute autre ſecouſſe extraordinaire, comme il arriva à cette danſeuſe à laquelle *Hippocrate* vit rendre une eſpèce d'œuf qui dut lui cauſer quelque étonnement, malgré le ſilence

qu'il observe à cet égard, & qui l'obligea de défendre plus sévèrement la danse & les exercices violens à toutes les femmes grosses.

Un Médecin est obligé de suivre l'exemple de ce grand homme, & de représenter à des meres imprudentes le danger qu'elles courent en s'exposant à des fausses-couches, par un défaut de régime, par des secousses & des mouvemens peu mésurés, par leur incontinence & par leurs fantaisies. On n'a qu'à considérer la régularité avec laquelle les fémelles des animaux observent sur ce point là les loix de la nature, pour concevoir combien la tranquillité, le repos & la modération à tous égards, sont nécessaires aux meres qui sont décidées grosses. Il n'en est point, parmi les premieres, dont les mouvemens ne soient moins impétueux qu'aupara-

vant. Leur retenue prouve le cas qu'elles font du dépôt que la nature leur a confié. Qu'on examine la mere des abeilles, ses soins, son attention, son air posé, sa démarche grave & mesurée, que l'Historien de l'Académie des Sciences a rendu avec tant d'agrément ; on sera plus frappé de cet exemple que de toutes les raisons qu'on pourroit alléguer. Il ne faut pourtant pas donner dans l'excès de ces meres trop attentives qui se livrent pendant tout le tems de leur grossesse à un genre de vie trop sédentaire, qui tient plutôt de la paresse que de la précaution. On doit encore plus blâmer la conduite des femmes grosses qui passent la nuit au jeu, qui ne font aucun exercice dans la journée, qui sont agitées des passions les plus vives, qui usent de liqueurs, qui mangent indifféremment & avec excès toute sorte d'alimens. L'inaction dont

elles accompagnent un pareil régime, devient presque toujours pour elles-mêmes & pour leurs enfans une source de mille maux. C'est au Médecin à proportionner la façon de vivre de la mere, à l'état de sa grossesse & de son tempérament. Il doit avoir égard aux besoins du *fœtus* qui forme un même corps, pour ainsi dire, avec sa mere; en sorte que dans leurs mouvemens & leurs fonctions respectives, ils sont dépendans l'un de l'autre.

Tout le monde convient que les femmes de la campagne qui sont ordinairement sobres, qui se procurent un exercice modéré, qui sont privées de toutes les commodités qu'inspire la volupté, qui négligent tous les soins inutiles que les habitans des Villes ont si fort multiplié, sont plus rarement incommodées : toutes les meres devroient suivre un exem-

ple ſi naturel & ſi avantageux. Les *fœtus* qu'elles portent dans leur ſein doivent être regardés comme un fruit de tous les climats & de toutes les ſaiſons. Nous tenons ſenſiblement de ces plantes champêtres qui ſe plaiſent peu dans des terres bien cultivées ; nous conſervons toujours l'empreinte de notre première origine. Les *fœtus* des payſannes qui vivent à la campagne en ſont bien moins éloignés que ceux des femmes des villes. On devroit donc faire naître tous les enfans dans leur ſol naturel, je veux dire à la campagne, ou du moins réparer, autant qu'il eſt poſſible, la perte qu'ils font des avantages qui leur en reviendroient. A cet égard, le goût qui règne parmi tous les hommes de vivre à la campagne, la force de ſes habitans, la ſanté que ce ſéjour procure aux convaleſcens, & à la plupart des malades, prou-

vent assez l'avantage du conseil que nous indiquons. Il seroit à souhaiter que toutes les femmes grosses pussent habiter la campagne jusqu'après leurs couches; bien des meres, & un nombre prodigieux d'enfans, seroient sauvés par ce moyen. Enfin la sobriété & l'exercice modéré conviennent partout, à la campagne & à la ville. L'observation de ces préceptes est aussi nécessaire à la santé & à l'accouchement heureux, que la molesse, les veilles, les alimens composés avec trop d'art, le repos poussé trop loin, &c, sont ordinairement contraires & pernicieux.

Revenons au *fœtus* que nous avons laissé dans la matrice. La main qui détermine une abeille à pondre son œuf d'une manière constante & régulière au fond de sa petite cellule, & à le fixer dans un angle propre à cet usage, place le *fœtus* au fond de la matrice où il

s'attache peu à peu & où il adhère de plus en plus jusqu'au terme de l'accouchement.

L'œuf ainsi colé à la matrice est une espèce de plante parasite qui cherche à se nourrir aux dépens du tronc qu'elle saisit. Jusqu'ici le petit *fœtus* étoit un poisson qui flottoit dans la liqueur contenue dans la cavité de la matrice. Il est maintenant changé en plante ; semblable à ces coquillages qui adhèrent à des rochers par des productions charnues ; il va pousser ses racines dans le corps de la matrice. Le point de réunion est sensible. Il grossit & se durcit un peu plus que toutes les autres parties de l'enveloppe. C'est le bulbe de la plante, l'endroit d'où partent toutes les racines & d'où elles s'étendent plus ou moins profondément dans le tissu de la matrice. Tantôt ces racines s'attachent aux cellules, pleines de sang ; tantôt

elles s'arrêtent à celles qui ne contiennent que des sucs lymphatiques. C'est-là du moins ce qui paroît résulter des expériences de plusieurs Anatomistes. Peut-être même est-ce une des causes de la différence des tempéramens qui doivent un jour caractériser l'homme adulte.

Le *fœtus* croît & grandit au moyen des sucs de la matrice qu'il commence à gêner. C'est même de cette gêne plus ou moins considérable que dépendent les changemens qui arrivent à la mere, les premiers mois de sa grossesse. C'est un dérangement dans l'ordre des mouvemens des viscères, & dans celui des oscillations de la matrice. La suppression des regles & même des vuidanges d'un accouchement qui a précédé, doit être aussi regardée comme une suite de l'irritation de ce viscère. Car non-seulement les parties ac-

tives de la ſemence de l'homme & de la femme s'inſinuent dans la matrice par ſon orifice ; elles paſſent encore par ſes pores, pénètrent ſa ſubſtance, & y occaſionnent un gonflement intérieur ſemblable à celui que la piquûre d'une abeille cauſe ſur les lèvres d'un enfant *. Il ne faut donc pas être ſurpris de voir tant de phénomènes particuliers de ce bouleverſement, comme des pertes d'appétit, des bouffiſſures, des rougeurs, des convulſions, des douleurs des articulations, des vomiſſemens, &c. Ils n'allarment guère un Médecin habile & connoiſſeur ; ce ſont des ſuites néceſſaires de l'irritation & de la compreſſion de la matrice, du travail de la nutrition & de l'*incubation* du fœtus. Au lieu d'approuver mille remèdes prétendus ſpécifiques pour ces légères incom-

* Voy. l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon.

modités, il faut attendre qu'elles se détruisent d'elles-mêmes; une diète convenable & quelques saignées du bras (si le resserrement de la peau l'exige) suffiront pour dissiper ces accidens.

Quoique le fœtus ne tienne à la matrice (suivant les observations des nouveaux Physiciens, & suivant les propres termes de M. de *Buffon*) que par des petits mammelons extérieurs à ses enveloppes; qu'il n'y ait aucune communication du sang de la mere avec le sien; qu'il soit à plusieurs égards aussi indépendant de la mere qui le porte que l'œuf l'est de la poule qui le couve, on a cru que tout ce qui affectoit la mere, affectoit aussi le fœtus, & que les impressions de l'une agissoient sur le cerveau de l'autre; & on a attribué à cette influence imaginaire les ressemblances, les monstrosités & surtout les taches qu'on voit sur

la peau. Les passions vives des meres, sont, dit-on, subitement communiquées aux enfans. Voilà l'origine de toutes les marques extraordinaires qu'on trouve sur leur corps au moment de leur naissance.

Il faut avouer qu'on a trop étendu l'empire de ces impressions, & que ceux qui ont travaillé à détruire les erreurs populaires qui s'étoient glissées à cet égard ont rendu d'importans services à la société. Mais convenons aussi qu'il est difficile de se refuser entièrement aux preuves qu'on peut tirer de certains cas frappans en faveur de l'action des différentes passions de la mere sur le *fœtus*. Si la matrice mal disposée, irritée ou troublée dans ses fonctions, dérange évidemment la couleur des yeux, le goût, les sensations & les idées d'une fille qui a les pâles couleurs; pourquoi les sensations & les idées

vives d'une mere ne formeroient-elles pas des empreintes plus ou moins sensibles sur sa matrice & sur l'enfant qui fait un même corps avec elle ? L'action de ce viscère a été si peu étudiée, elle est si peu connue, & ses mouvemens quadrent si peu avec les loix que quelques Auteurs lui ont imposées pour ce qui concerne les évacuations périodiques & toutes ses autres fonctions, qu'il est nécessaire d'attendre de nouveaux éclaircissemens sur cette matière, avant que de rejetter ou d'admettre les impressions d'une mere sur son enfant.

Nous nous contenterons d'observer qu'on ne fait pas assez d'attention que dans la plupart des cas où l'on croit qu'une sensation vive de la mere s'imprime sur le fœtus, la sensation de la mere est occasionnée par les mouvemens du fœtus. Je parle ici d'un desir violent

d'un aliment quelconque, d'une ſenſation incommode & déſagréable, d'une demangeaiſon à la peau. D'où vient cette affection, ce deſir? N'eſt-il pas vraiſemblable que toutes ces paſſions naiſſent dans une femme groſſe comme dans une fille qui a les pâles couleurs, qui mange du charbon, de la craye, &c ; qu'elles n'exiſtent que parce que tout ſon corps dépend de la matrice à certains égards ; que celle-ci ſingulièrement modifiée met en jeu les différentes parties du corps qui ſont de ſon département ? En un mot, la matrice d'une femme groſſe n'eſt-elle pas auſſi malade que celle d'une fille qui a des pâles couleurs, des ſuppreſſions, &c ?

Il n'eſt donc pas ſurprenant que le fœtus qui a, par exemple, une maladie à la peau, faſſe quelques mouvemens qui portent ſur la matrice ; & que ce viſcère cauſe une

certaine impression sur la mere, qui ne peut s'expliquer que par les loix de la sympathie des nerfs ou de la circulation ; d'où il arrive que la mere éprouve alors dans la partie correspondante à celle qui est affectée dans l'enfant, une espece de chatouillement occasionné par celui que le fœtus ressent dans le même tems *. Je ne prétends point que cette explication ait lieu pour tous les cas dont nous parlons. Mais nous observerons d'abord, comme une vérité constante, que la plupart des faits qu'on débite sur cette matière, sont faux ou exagérés. Il ne s'agit donc que d'examiner avec plus d'attention, le petit nombre

* Ces taches sur la peau dont il est ici question, ces envies sont assez rares parmi les enfans de la campagne, parce que leurs meres jouissent aussi bien qu'eux d'une meilleure santé dans le tems de la grossesse ; que leur matrice & son département sont dans un état plus parfait, qu'elles font plus d'exercice, &c.

de ceux qu'on peut regarder comme inconteſtables. Or, ſi cet examen ſe fait ſans perdre de vûe l'action de la matrice, & les changemens qu'elle opère ſur toutes les parties du corps, on verra que l'explication que nous venons de donner, eſt pour le moins auſſi vraiſemblable que l'opinion généralement reçue.

Quoi qu'il en ſoit, le Médecin doit prévenir tous ces accidens par des ſecours tirés de la diète, de l'exercice modéré, du régime plutôt que des médicamens. Il ne doit pas ſe contenter de dire à une femme groſſe: N'ayez pas des idées bizarres, un goût dépravé, des fantaiſies contraires à votre ſanté, des paſſions trop vives, &c; il doit porter ſes vûes plus loin, détruire la cauſe phyſique de ces incommodités, remédier en un mot, au dérangement de la matrice ou de tout

autre viſcère qui a pu le cauſer. La bonne nourriture, un exercice bien dirigé, des diſtractions agréables, des ſenſations douces & égales, ſur-tout les bons alimens & l'air de la campagne, ne manqueront guère de produire un pareil changement. On eſt du moins en droit de le préſumer, quand on n'y ſeroit pas autoriſé par l'expérience, lorſqu'on vient à comparer la force, l'état d'embonpoint & de ſanté des femmes groſſes de la campagne, avec la délicateſſe & la maigreur de la plupart de celles qui habitent les villes.



CHAPITRE II.

De la naissance de l'Enfant.

LE tems de la séparation de la mere & de l'enfant s'annonce aux yeux d'un Médecin par des signes plus-sûrs que le nombre des jours & des mois, auquel bien des gens s'attachent trop scrupuleusement. C'est ordinairement au neuvième mois que cette séparation arrive. Cependant des observations incontestables ont appris qu'elle se fait au huitième, qu'Hippocrate craignoit beaucoup par l'attachement qu'il avoit à la doctrine des nombres. Sans parler des cas rares où l'on a vû naître des *fœtus* au sixième *, au

* En 1743, à Marseillan, Bourg maritime du Languedoc, une femme accoucha d'un en-

treizième & même au quatorzième mois, s'il faut s'en rapporter au témoignage de plusieurs Médecins, sur lequel on a fondé la légitimité de certains enfans; on sçait que cette séparation arrive assez souvent dans le septième mois. Le Médecin étant donc instruit que la nature varie autant à cet égard que pour la maturation des fruits & le développement des

fant mâle, six mois précis après un autre accouchement. Le tems des vuidanges peu propres à la génération, étant déduit de ce tems, & fixé seulement à un mois, il est clair que le terme de cet accouchement est exactement au cinquième mois. L'Enfant étoit vivant, mais il étoit aussi petit & aussi foible, qu'un *avorton* du même terme, & il ne pouvoit réellement être regardé que comme un avorton. Il ne poussoit pas le moindre cri, ne paroissoit pas même respirer. Il avoit les yeux fermés, les membres absolument flasques & pendans; en un mot, ce ne fut qu'à quelques legers mouvemens & à sa chaleur qui se soutint, qu'il fut heureusement déclaré vivant. On l'enveloppa dans des linges très-fins, on le tint chaudement, on essaya de lui faire avaler quelques goutes de lait tiède & l'on y réussit. En un mot, contre toute apparence de succès, sa mere eut

feuilles des arbres de la même eſpèce, conſultera principalement les autres ſymptômes qui ſe préſentent dans les femmes groſſes, s'il veut [illegible]écider avec certitude le tems de [illegible]r accouchement.

[illegible]On doit craindre l'avortement [illegible]utes les fois que la groſſeſſe n'eſt pas parvenue au ſeptième mois, &

aſſez de tendreſſe & de patience pour le faire ſubſiſter préciſément dans le même état où nous l'avons repréſenté, l'eſpace de quatre mois entiers, pendant leſquels il ne rendit aucun excrément, ne fit que des mouvemens preſqu'inſenſibles, ne pouſſa pas la moindre plainte. Enfin, au bout de ces quatre mois exactement révolus, il commença à crier, à rendre des excrémens, à ſe remuer, à tetter & à croître à la façon ordinaire des enfans nés à terme, enſorte qu'à l'âge de quinze ou ſeize mois, il devint plus fort que les autres enfans de ſon âge. Le laitage dont il avoit été nourri quatre mois de plus que les autres enfans, à la place de la liqueur dont il auroit été nourri dans le ventre de ſa mere, l'avoit peut-être rendu plus robuſte. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette obſervation, c'eſt que l'enfant ait vécu à la façon des *fœtus*, *ad vitam fœtus*, pendant le tems qui lui manquoit pour parvenir à l'état d'une maturité parfaite.

que la fièvre, le dévoyement, les douleurs d'entrailles, les *quintes* de toux, les pertes, blanche ou rouge, paroissent. Mais aucun de ces symptomes, aucune maladie, lors qu'elle est traitée selon les règl de l'Art, ne le procure d'une faço inévitable. On voit guérir des fen mes grosses, même dans le huitiè me & le neuvième mois, de toutes sortes de maladies, sans aucune perte, & par conséquent sans aucune disposition prochaine à l'accouchement. Il est pourtant quelquefois nécessaire de le procurer. Le Médecin est obligé d'y recourir pour sauver la mere. C'est une ressource que l'Art guidé par la Nature, sçait employer pour exciter une crise heureuse dans plus d'une maladie des femmes grosses.

L'expérience que nous rapportons de plusieurs pertes survenues & guéries dans tous les tems de la la grossesse, sans aucun accident, doit

doit faire rejetter l'opinion de ceux qui regardent toute perte des femmes grosses, comme un avant-coureur certain de l'avortement, & qui se disposent sur un signe aussi équivoque, à les accoucher avant que le véritable terme soit arrivé. Leurs attouchemens, leurs remèdes, leurs examens, deviennent non-seulement inutiles, ils sont quelquefois pernicieux. Des soins même mal entendus, une simple privation d'un air libre & d'un exercice modéré, une diète trop sévère leur sont alors plutôt nuisibles que favorables. Mais nous ne traitons pas ici des maladies des femmes grosses, qui sont ordinairement des plus sérieuses, des plus difficiles, des plus compliquées, & qui demandent parconséquent toute l'attention des plus grands Médecins. Nous ne parlons que des signes qui annoncent l'accouchement.

Une fois que la grossesse est parvenue au septième mois, on ne doit jamais perdre de vûe l'accouchement. Toutes les douleurs d'entrailles & les autres signes qui trompent les Sages-Femmes peu expérimentées, ne décident rien pour un Médecin connoisseur. Il y a des douleurs fausses & des douleurs vraies qu'il est important de ne pas confondre. Les douleurs fausses sont causées par des coliques ordinaires, par des *borborygmes* qui sont ordinairement les avant-coureurs de quelque évacuation ou de la fièvre. Elles n'ont rien de fixe & de régulier. Les douleurs vraies commencent presque toujours vers la région des reins, & sont dirigées du côté de la matrice. Elles augmentent surtout lorsque le terme de l'accouchement est prochain. Elles arrivent par *paroxysmes* ou par *ondées*, elles précèdent l'abbatement du

ventre, ou bien elles en ſont ſuivies ; elles ſuppoſent les efforts, le travail du corps de la mere, de ſa matrice & de l'enfant. Car chacun contribue de ſon côté à cette *excrétion* *. Enfin la viſite d'une Sage-femme oriente ſur la nature de ces douleurs, lorſqu'elles ont un air douteux & équivoque. La rougeur du viſage, l'envie d'uriner, le friſſon qui ſe répand dans tout le corps, & les autres ſignes rapportés par *Rodericus à Caſtro*, m'ont été pluſieurs fois confirmés par l'expérience. *Inſtan-*

* Les douleurs de l'accouchement viennent encore plus de la ſéparation du *placenta* que de la dilatation de l'orifice de la matrice. La liqueur blanchâtre & viſqueuſe qui ſort immédiatement avant l'accouchement & qui approche de la nature & de la conſiſtence de cellesque rendent les mammellons du placenta, ſemble du moins le prouver. Les douleurs ſont auſſi occaſionnées par le ſang des règles. Cette révolution périodique des menſtrues qui s'annonce dans les filles & dans les femmes par des maux de cœur, par des migraines, par des coliques, &c ; & que les femmes

tis partûs, dit cet Auteur, *signa sunt dolor acrior sub umbilico ad inguina, indeque ad lumborum vertebras reflectens, ipsius uteri ad inferiores partes descensus; genitalia cum dolore tument, febrilis quidam veluti horror corpus invadit ex naturæ ad excretionem accinctæ conatu, facies rubet, superiores partes gracilescunt, loca supra pectinem extenduntur, immissoque digito ad magnitudinem ovi in orificio uteri invenitur, &c.*

La Médecine & les loix de tous les tems & de tous les lieux n'ont point hésité de confier l'examen des femmes-grosses aux personnes du sexe dont l'adresse & la patience

ressentent, je crois, tous les mois de leur grossesse avec plus ou moins de violence dans le tems qu'il répond à celui de leurs regles, doit être regardée comme la cause de la variation des termes de leur accouchement. Cette variation n'a pas lieu à l'égard du fœtus des animaux. Le tems de leur séjour dans le ventre de la mere est toujours le même, & leur sortie se fait sans hémorrhagie.

conviennent parfaitement à la délicateſſe & à la pudeur des femmes en couche. Le Médecin n'a beſoin que d'un rapport fidèle de l'état préſent des parties ; la matrice doit ſe dilater par dégrés, l'enfant doit avoir fait la culbute, & préſenter la tête ; les eaux dans leſquelles il nage, doivent s'accumuler dans le côté des membranes qui répond à l'orifice de l'*uterus*. Il eſt à préſumer pour lors que l'accouchement eſt prochain & qu'il ſera heureux. En un mot, un accouchement eſt une *excrétion* naturelle qui ſe fait de même que toutes les autres, par dégrés & avec proportion. Les parties ont beſoin d'un certain tems pour s'y préparer. Il eſt très-important de connoître la marche & les loix de la nature, pour ſçavoir s'il faut lui aider ou lui confier toute l'opération qu'elle conduit le plus ſouvent avec ſuccès. C'eſt l'affaire de quel-

ques heures, lorsque l'accouchement est naturel & aisé, comme le sont heureusement de cent les quatre-vingt-dix, dans lesquels il ne s'agit que de tenir une femme dans une des attitudes dont nous allons parler, & de recevoir son fruit; ce qui ne demande qu'un peu de patience & pas plus d'adresse qu'il en faut pour la moindre opération.

Les accouchemens ordinaires se font chez les femmes de la ville, comme chez les femmes de la campagne: ils se feroient même chez elles, comme chez les animaux, sans secours, sans appareil & sans danger. Mais leur défaut d'exercice ou leur peu de régime rendent quelquefois l'accouchement forcé, long & laborieux. Le Médecin doit pour lors s'informer de l'état de la matrice & de la façon dont l'enfant se présente. Les Sages-femmes d'aujourd'hui sont

plus inſtruites que celles d'autrefois. On en trouveroit peu qui oſaſſent encore compter ſur ces pratiques puériles que *Joubert*, fameux Médecin de Montpellier, reprocha à celles de ſon tems *. Les avis réitérés des Médecins, & le ſoin ſcrupuleux avec lequel ils examinent tout ce qui a rapport à l'accouchement, ſervent à guider les Sages-femmes & les Accoucheurs. On ſçait par une tradition

* Que l'os *Bertrand* ne s'ouvre point pour donner paſſage a l'enfant ; qu'il eſt bon de faire aſſeoir la femme en travail ſur le cul d'un chaudron chaud, ou de lui mettre ſur le ventre le bonnet de ſon mari pour avoir meilleure délivrance, & quels ſont les meilleurs moyens d'accoucher ; que les Matrones faillent grandement de n'appeller des Médecins à l'enfantement, avortiſſement, & autres maux péculiers des femmes, & que même les Sages-femmes doivent être enſeignées des Médecins ; de faire bonne méſure aux garçons & non aux filles, & comment il faut gouverner la *védille*, & ſi celle des filles ſert à leur faire des amoureux ; s'il eſt vrai qu'on puiſſe connoître aux nœuds des cordes de l'ar-

non suspecte, qu'une Sage-femme de l'Hôtel-Dieu de Paris, visita, il y a quelques années vingt-quatre femmes-grosses dans une soirée, & qu'elle prédit au juste le tems de leur accouchement. Il faut convenir qu'il n'en est guère d'aussi assurées dans leur prognostic; mais en général elles sont en état de faire un rapport assez juste au Médecin de l'état des femmes grosses & prêtes à accoucher. C'est à lui à prescrire en conséquence les remèdes & le manuel qu'il juge nécessaires. On en trouve même à la campagne

rière-faix combien d'enfans aura la femme qui accouche; des enfans qui naissent vétus, s'ils sont plus heureux que les autres, & si leur chemise préserve du danger ceux qui en portent; des *harpies* qu'on dit voler & s'attacher aux courtines du lit; s'il est vrai que la femme accouchante en pleine Lune fera depuis un fils, & si en nouvelle, une fille; qu'on nourrit trop les accouchées disant que la matrice est vuide & qu'il faut la remplir; s'il est vrai qu'une accouchée puisse pisser le lait, &c.

qui

qui ſont aſſez inſtruites. J'ai vu des exemples frappans de leur adreſſe & de leur ſagacité. Ce que nous diſons ici des Sages-femmes habiles, doit auſſi s'entendre dès Accoucheurs formés par l'uſage, qui l'emportent ſouvent ſur les Sages-femmes les plus expérimentées, par leurs ſoins, par leur intelligence, par leur adreſſe & par la connoiſſance de tous les détails qu'exige l'Art des Accouchemens.

Le Médecin informé de la diſpoſition de la matrice, & dirigé par l'état du poulx & des autres ſymptômes qui lui ſont connus, ſe détermine à preſcrire une ſaignée du bras, quelque potion cordiale ou calmante, des lavemens émolliens, &c, ſuivant que le beſoin eſt plus ou moins preſſant. Il inſtruit les femmes groſſes à diriger leurs efforts vers la *matrice*, à ménager leurs forces & leurs cris pour le tems des véritables

douleurs. On a tort d'imaginer que les saignées ou les médicamens soient absolument nécessaires dans tous les cas. Quelques prises de bouillon ou de gelée, un peu de vin avec du sucre, &c, suffisent le plus souvent; quelquefois une sage inaction est préférable à tous les secours qu'on pourroit tenter.

La situation qu'on indique à une femme en couche, influe aussi sur sa *délivrance*. Voici les plus favorables; on se sert d'une chaise, par exemple, ou des genoux d'une femme vigoureuse, ou du mari même, comme je l'ai souvent vû pratiquer en province, sur lesquels on asseoit une femme qui est en travail. On la fait coucher aussi quelquefois sur des lits un peu élevés. On peut aussi les faire courber sur quelque table, & les faire appuyer en avant, pour les accoucher par derrière; ou bien enfin les laisser debout, ayant soin de les

faire soutenir par trois personnes assez fortes, une de chaque côté, & l'autre vers le dos. Ces différentes positions facilitent l'accouchement. Elles sont indiquées par le raisonnement; & le succès en confirme la bonne méthode. On peut donc au lieu de s'attacher un peu trop à l'une de ces positions par préférence à toute autre, laisser aux femmes en couche la liberté de choisir celle qui leur convient le mieux.

Il arrive quelquefois que malgré l'apparence la plus favorable des signes avant-coureurs de l'accouchement, & la plus grande légitimité des douleurs, l'accouchement ne peut se faire sans un travail extraordinaire, & sans le secours des gens de l'Art. C'est pour lors à un Chirurgien-Accoucheur qu'un Médecin doit confier cette opération, après avoir visité lui-même l'orifice de la matrice, afin

de se déterminer avec plus de connoissance sur le parti qu'il est obligé d'indiquer.

L'Enfant doit sortir de la matrice la tête la première, la face tournée du côté du dos de la mere, & les épaules à hauteur à peu près égale. C'est-là l'accouchement le plus naturel. Il en est un autre presqu'aussi favorable, sçavoir, lorsque les pieds se présentent les premiers & tout le corps ensuite. C'est ce dernier qu'on tâche de mettre en usage toutes les fois que l'accouchement est laborieux ou *manqué*. Au surplus il sort de l'ordre naturel, lorsque la tête ou les pieds de l'enfant ne se présentent pas dans le sens que nous venons de dire ; & il y a autant de fausses positions possibles, qu'il y en a dans lesquelles l'enfant peut se trouver. S'il engage, par exemple, sa face ou le côté de la tête dans l'orifice de la matrice, s'il présente le col, un

ou deux bras, le moignon de l'épaule, le ventre, le dos, une main ou un pied, les deux pieds & les deux mains, le côté, une hanche, les genoux, &c, il faut faire rentrer ces différentes parties dans la matrice, retourner l'enfant avec beaucoup de précaution, prenant toujours garde au cordon ombilical, le saisir ensuite & le tirer par les pieds. Il sort aussi sans trop de difficulté toutes les fois qu'il présente les fesses.

La matrice s'oppose quelquefois à l'accouchement, soit par sa chûte, soit par la résistance & la dureté de son orifice, soit enfin parce qu'elle se jette un peu trop en arrière, de l'un ou de l'autre côté. On doit pour lors commencer par la réduction de ce viscère, & ne procéder à l'accouchement que lorsqu'il est remis dans sa situation naturelle.

L'accouchement est quelque-

fois si difficile; par exemple, lorsque les épaules de l'enfant sont accrochées au pubis de la mere, & que la tête est obliquement portée en arrière, &c, qu'on est obligé de sacrifier l'enfant, quoiqu'il soit en vie *, & d'employer les manœuvres comme s'il étoit mort. Mais on ne sçauroit prendre assez de mesures, ni se conduire avec trop de prudence dans des cas aussi délicats; il est à présumer qu'il n'y eut jamais de Chirurgien assez téméraire pour entreprendre de telles opérations sans consulter des Confrères habiles & éclairés, & sans mettre en usage toutes les ressources que son expérience ou les lumières d'un Médecin peuvent lui suggérer.

On ne doit rien négliger aussi pour sçavoir si l'enfant est mort

* Il faut tenter auparavant toutes les manœuvres que Mauriceau, Dionis & Deventer, indiquent dans leurs Traités des Accouchemens.

ou vivant : l'immobilité de l'enfant, l'abbatement du ventre de la mere, la froideur qui se répand dans tout son corps, celles qu'on sent en touchant les membres de l'enfant qui se présentent à l'orifice de la matrice, l'écoulement du *méconium*, ou de toute autre matière fétide, la mauvaise odeur qui sort de la matrice, &c, sont des signes trompeurs & équivoques. L'examen de la fontanelle, des tempes & du cordon de l'enfant, conduit plus surement à la certitude d'un fait aussi essentiel & aussi difficile à connoître. Si l'on peut toucher l'une & l'autre partie & qu'on n'y sente aucune pulsation, l'enfant est mort, selon toute apparence, ou peu s'en faut. Mais comme nous nous sommes proposés de ne parler que de l'accouchement naturel, nous passerons sous silence les manœuvres qu'on employe dans ces occasions

& les différens instrumens dont on se sert dans ces cas dangereux.

Par cette même raison nous ne dirons rien des hernies des femmes grosses, de la conformation vicieuse de leur *matrice*, de l'opération Césarienne, &c; tout cela rentre dans la classe des opérations de Chirurgie, que l'on n'a jamais lieu de pratiquer dans les accouchemens ordinaires dont la nature de cet Ouvrage demande la description. Il en est de celui-ci, comme d'un simple mal de gorge, des hémorrhoïdes, & autres maladies, dont on guérit tous les jours par des remèdes internes, quoiqu'ils exigent quelquefois la main du Chirurgien. En un mot l'accouchement ordinaire est l'ouvrage de la Nature seule, dont les forces doivent être quelquefois ménagées, augmentées ou diminuées suivant les règles de la Médecine, qui doit suivre & diri-

ger cette évacuation comme toutes les autres.

Nous ne sçaurions assez inculquer aux femmes que les opérations dans les accouchemens sont extrêmement rares. Il est dangereux de leur multiplier la possibilité des accidens funestes, en prenant pour exemple quelques cas extraordinaires. Ne diroit-on pas, à entendre parler bien des Accoucheurs inconsidérés, qu'il n'est rien de plus à craindre pour une femme, qu'un accouchement ? Nous osons pourtant assurer que la moindre fièvre est plus dangereuse que cette *excrétion.* On a donc tort de croire que les précautions & les examens ne sçauroient nuire à la perfection de l'accouchement. Ils sont très-nuisibles lorsqu'ils sont poussés trop loin ; ils ne s'accordent que bien difficilement avec la vivacité, la délicatesse, la pudeur & la grande

ſenſibilité dont le ſexe ne ſe défait jamais. Nous pourrions en donner des preuves convaincantes ; nous n'aurions qu'à comparer les accouchemens qui ſe font dans les grandes villes avec ceux qui ſe font à la campagne & dans les provinces, où les Chirurgiens ſont rarement conſultés. Enfin les opérations auxquelles on ne doit avoir recours qu'après une mûre délibération, & qui demandent beaucoup d'uſage, de patience, & de dextérité de la part des Accoucheurs, ne ſont pas toujours auſſi cruelles & auſſi dangereuſes qu'on l'imagine. Les Accoucheurs prudens & expérimentés en banniſſent tous les jours pluſieurs inſtrumens inutiles que la paſſion d'inventer n'avoit que trop multipliés.

A peine l'enfant eſt ſorti de la matrice, que l'arriere-faix le ſuit, & tombe de lui-même par ſon pro-

pre poids. Il eſt quelquefois néceſſaire d'en favoriſer la chute & de le détacher des parois de la matrice, ainſi qu'Hippocrate & Celſe l'ont enſeigné, au moyen des doigts dirigés avec adreſſe entre la matrice & le placenta qui y eſt colé. Mais il ne faut recourir à cette opération qu'après un certain tems, ou lorſque l'hémorrhagie, les douleurs & les autres ſimptômes l'exigent. La femme en couche favoriſe elle-même cette expulſion du *placenta* par ſes efforts, en touſſant, en ſouflant dans ſes mains, en faiſant une forte expiration. Il faut ſurtout prendre garde de ne pas déplacer la matrice en tirant trop rudement le cordon ombilical qui ſe rompt quelquefois, ce qui augmente encore les difficultés de l'extraction du *placenta*. On ne doit laiſſer auſſi dans la cavité de la matrice ni des portions de l'arrière-faix, ni

des caillots de sang. Les remèdes internes qu'on a recommandés pour l'expulsion de l'enfant & de l'arrière-faix ; l'éternûment de la mere qu'Hippocrate conseille, les sels, les gommes-résines que les Médecins ordonnent sous différentes formes, les lavemens, &c, sont des secours dont il faut user avec ménagement, aussi bien que des injections appropriées, que l'on employe cependant quelquefois avec un grand succès.

La ligature du cordon ombilical est la première opération qu'on fait à l'enfant nouveau-né. On la pratique avec un fil ordinaire un peu gros, avec lequel on fait deux ou trois tours à deux pouces ou environ du nombril. C'est le moyen d'éviter l'hémorrhagie, l'exomphale & l'inflammation de cette partie. On applique sur le bout qui reste une petite compresse ou un plumasseau qu'on contient

par un léger bandage. Plusieurs personnes prétendent qu'on doit faire la ligature du cordon avant l'extraction du placenta ; d'autres croyent qu'il est mieux d'attendre que l'extraction soit faite. Chacun peut agir à cet égard comme il le jugera convenable, ou suivant la différence des cas qui se présentent, suivant que le placenta se détache plus ou moins vîte. La Sage-femme ou l'Accoucheur, sont aussi libres à cet égard que sur la façon d'appliquer le bandage dans la saignée. Ce sont là des disputes de peu de conséquence.



CHAPITRE III.

De l'état des Organes & des fonctions de l'Enfant nouveau-né, & de l'évacuation du Méconium.

On ne doit pas être ſurpris qu'il ſe paſſe des révolutions bien ſingulières dans le corps d'un enfant nouveau-né. Il quitte un degré de chaleur plus fort que celui qu'il reçoit. L'air qui l'environne eſt plus ſec, plus vif & plus léger en ſoi que l'eau dans laquelle il nageoit dans la matrice. Toute ſa peau doit ſe reſſentir de ces divers changemens. Elle ſe gonfle en effet, elle eſt irritée, elle rougit ; on peut comparer cet état à celui d'une inflammation plus ou moins conſidérable. Cette eſpèce d'éryſipèle eſt la première maladie que l'enfant eſſuye ordinairement. Les impreſſions de l'air ſe font vivement ſen-

tir dans ses narines qui ont un rapport bien marqué avec toutes les parties internes. Les Viscères du Bas-ventre, la Poitrine & la peau, sont irrités, d'où résulte le jeu de la respiration, & celui de tous les organes qui tiennent à cette fonction; le Diaphragme très-mobile & très-sensible entre aussitôt en contraction, l'air se précipite dans les poûmons, & cause la première inspiration. Cette nouvelle fonction jointe aux changemens que l'air opère sur les vaisseaux du corps & à ceux qu'occasionne la ligature du Cordon, donne aux humeurs de l'enfant un cours nouveau.

Le Cordon ombilical attaché au nombril du Fœtus & du *Placenta* est composé de deux Artères, d'une veine, & de l'*Ouraque*. L'examen de l'*Ouraque* de certains animaux a déterminé quelques Anatomistes à penser que nous étions pourvus du même canal, & qu'il

étoit deſtiné, comme dans les animaux, à vuider l'urine du Fœtus dans une troiſième membrane connuë ſous le nom d'*Allantoïde.* (a) On a vu des jeunes ſujets, & même des Adultes, qui rendoient l'urine par le nombril. Malgré toutes ces préſomptions qui paroiſſent aſſez ſolides, & qui mériteroient l'attention des plus grands Anatomiſtes, on croit aujourd'hui plus généralement que l'*Ouraque* du *Fœtus* humain n'eſt autre choſe qu'un ligament qui part de la Veſſie, & qui ſe perd dans le corps du Cordon ombilical. En effet on ne découvre aucune ouverture dans la Veſſie qui communique avec l'Ouraque; on a beau preſſer la

* *Adeſt igitur urachus in homine evidentiſſimus è veſicæ fundo exortus, qui tamen poſteà non unicus & amplus per totum ut in cornigeris, ſed in pluries minutiſſimas fibras diſciſſus, urinam in* chorion *tunicam quaſi percolando tranſmittit.* Hieronymi Fabric. ab Aquapendente *de Format. Fœtûs.* p. 16.

Veſſie d'un avorton, après l'avoir remplie d'eau, il n'en paſſe aucune goutte dans le Cordon. Il paroît donc plus naturel de penſer que ce ligament n'a d'autre uſage que celui de ſoutenir la Veſſie, afin qu'elle ne touche pas vers ſon col, ou qu'elle ne ſoit pas trop applatie par la preſſion des Viſcères du Bas-ventre. Il y a quelque apparence que le *fœtus* ne fait aucune *excrétion* d'urine tout le tems qu'il eſt renfermé dans la matrice. L'inertie de l'Eſtomac, du Foie, &c, fait ſoupçonner celle des Reins & de la Veſſie. L'action de tous ces organes n'eſt déterminée qu'au premier moment de la reſpiration.

A peine la ligature des vaiſſeaux ombilicaux eſt faite, qu'ils deviennent de véritables ligamens. Les artères ſervoient à nourrir le *Placenta*, à y filtrer la liqueur qui entre dans l'*Amnios*, à décharger *Fœtus* de la trop grande quantité

du sang qui pourroit l'incommoder, à faire croître les petits tuyaux qui s'insinuent dans la matrice, &c: (*) la Veine étoit destinée à porter au *fœtus* le suc laiteux qui doit l'entretenir & lui donner l'accroissement. Ces Vaisseaux servent encore dans le tems de l'Accouchement à l'extraction du *Placenta*. Quelques Auteurs ont avancé que le Cordon ombilical n'étoit pas absolument nécessaire à la vie du Fœtus; on en a vu, dit-on, naître à terme & en bonne santé qui n'avoient point de nombril. Cette observation mérite d'être confirmée.

Le Fœtus est contenu dans une enveloppe, qu'on doit regarder comme une production du Placenta. Cette enveloppe est composée de deux membranes connuës, l'externe sous le nom de *Chorion*, & l'interne sous celui de l'*Amnios*. Le

* Voyez les Essais de Physique sur l'Anatomie d'Heister.

Placenta eſt une ſubſtance vaſculeuſe formée par les ramifications du Cordon ombilical. Il ſert à préparer la liqueur laiteuſe qui lui vient des tuyaux de la matrice, & à le rendre plus propre à la nutrition du Fœtus, &c.

Le volume du Foie n'augmente chez le Fœtus, que parce que le diaphragme reſte immobile juſqu'au moment de la reſpiration. Dans la vue de prévenir les engorgemens qui ſe ſeroient formés dans ce Viſcère, privé de l'action du diaphragme, & du mouvement qui lui eſt imprimé par le jeu de la reſpiration, ſuppoſé que le ſang eût été obligé d'y entrer & d'en ſortir comme dans les Adultes; & pour que le Fœtus reçût plus promptement le ſuc nourricier qui lui eſt deſtiné, la Nature a ménagé un canal dans le ſinus de la veine-porte qui abrège la circulation, en tranſportant le ſang im-

médiatement dans la Veine-cave. Peut-être cette circulation du sang dans le Foie n'est-elle ainsi abrégée que pour empêcher la sécrétion de la bile qu'on doit regarder comme une liqueur inutile dans le Fœtus, dont l'Estomac & les intestins ne sont chargés d'aucune fonction? Mais lorsque l'enfant est né & que le Cordon ombilical est lié, le canal veineux dont nous venons de parler, se ferme, & le sang de la Veine-porte passe dans le Foie, la sécrétion de la bile commence, elle est jettée dans le Duodenum, & sert à la digestion des premiers alimens de l'enfant.

Les Anatomistes ont observé que les Fœtus avoient les capsules atrabilaires plus grosses que les Adultes. Cette différence a donné lieu à plusieurs hypothèses. Les uns ont imaginé que les capsules servoient de réservoir au sang qui auroit été porté dans les Reins,

& s'oppofoient à la fécrétion de l'urine qui n'eft pas néceffaire dans le Fœtus, puifque le fang fe dépure auparavant dans les Vaiffeaux de la Mere. D'autres ont cru que ces corps glanduleux contenoient une liqueur qui redonnoit au fang qui revenoit des Reins, la lymphe qu'il avoit perdue dans le peu d'urine qui s'y étoit féparée. L'Auteur des Effais de Phyfique fur l'Anatomie d'*Heifter*, a avancé avec plus de fondement que les Reins *fuccenturiaux* féparoient le *Méconium*, & qu'il foupçonnoit dans ces capfules, des canaux qui portoient cette matière dans les inteftins.

Les *Fœtus* ont enfin les Reins beaucoup plus grands que les Adultes & d'une furface inégale, les os du crâne plus éloignés, & leur future imparfaite, le conduit auditif bouché par une membrane continue à l'épiderme, les os de tout le corps mous & prefque cartilagi-

neux, la glande du *Thymus* extrêmement grosse, l'appendice vermiculaire du cœcum plus longue & plus ample, les dents cachées sous les gencives, &c. Il seroit à souhaiter que les Anatomistes qui ont observé toutes ces particularités fissent tous leurs efforts pour en découvrir l'usage. Ces découvertes serviroient à l'explication de la plûpart des fonctions du Fœtus, & de plusieurs phénomènes essentiels de l'Œconomie animale.

Il n'entroit dans les poumons de l'enfant lorsqu'il étoit dans le ventre de sa mere, qu'autant de sang qu'il en falloit pour le nourrir. Le sang qui étoit dans l'oreillete droite du cœur, au lieu de passer dans l'artère pulmonaire, & de revenir après avoir parcouru le poumon, dans l'oreillete gauche par la veine pulmonaire, passoit immédiatement de l'oreillete droite du cœur dans la gau-

che par une ouverture qui ſe trouve dans la cloiſon du cœur, entre les deux oreilletes, & qu'on nomme le *trou oval*. Il eſt vrai, du moins pluſieurs Anatomiſtes l'ont aſſuré, que le ſang que contient l'oreillete droite du cœur, ne paſſè pas en entier par le *trou oval* du fœtus, mais s'échappe en partie dans l'Artère pulmonaire. Il n'entre pas pour cela dans le corps des poumons, parce qu'il y a une communication entre l'Artère pulmonaire & l'Aorte, au moyen d'un canal artériel qui va de l'une à l'autre, dont l'ouverture oblique qui s'inſinue dans l'Aorte ſe ferme peu à peu, à meſure que cette Artère groſſit. Cette circulation eſt dérangée dès le premier moment de la reſpiration. Elle commence à ſe faire chez les enfans preſque de la même façon qu'elle ſe fait chez les Adultes; mais il eſt à préſumer que le *Trou oval* ne ſe ferme pas tout à coup au

moment de la naissance du Fœtus, & qu'une partie du sang doit continuer à passer par cette ouverture. Tout le sang n'entre pas d'abord dans les poumons. Peut-être pourroit-on priver de l'air l'enfant nouveau-né, sans que cette privation lui causât la mort? Les Expériences que M. de Buffon a faites sur des petits chiens, sont favorables à cette prétention. Je ne les ai pas poussées plus loin, dit cet Auteur, mais j'en ai assez vû pour être persuadé que la respiration n'est pas aussi absolument nécessaire à l'animal nouveau né qu'à l'Adulte, & qu'il seroit peut-être possible, en s'y prenant avec précaution, d'empêcher, de cette façon, le *Trou oval* de se fermer, & de faire, par ce moyen, d'excellens plongeurs, & des espèces d'animaux amphibies, qui vivroient dans l'air & dans l'eau.

Les poumons des enfans nou-

veaux-nés ſont chargés de deux nouvelles fonctions, de la *reſpiration*, qui ne ſe faiſoit pas auparavant, & de la *ſanguification*, qui ſe faiſoit, ſelon toute apparence, dans le *Placenta*. « La plûpart des Phy-
» ſiologiſtes ont cru juſqu'ici que
» le ſang de la mere paſſoit dans le
» corps du Fœtus par le moyen du
» Placenta & du Cordon ombili-
» cal. Ils ſuppoſoient que les vaiſ-
» ſeaux ſanguins de la matrice
» étoient ouverts dans les lacunes,
» & ceux du Placenta, dans le mam-
» melon, & qu'ils s'abouchoient
» les uns avec les autres; mais les
» injections qui ont été faites dans
» les artères du Cordon ombilical,
» ſemblent prouver le contraire.
» La liqueur eſt revenue en entier
» par les veines, & il ne s'en eſt
» échappé aucune partie à l'exté-
» rieur. Il ſort ſeulement de la ma-
» trice & du *Placenta*, lorſqu'on ti-

» re les mammelons des lacunes où
» ils sont logés, quelques gouttes
» d'une liqueur laiteuse qui sert de
» nourriture à l'enfant, & qui en-
» tre sans doute dans les veines du
» Placenta, comme le chyle entre
» dans la veine Souclavière. On
» a du moins observé que le sang
» paroissoit bien plutôt dans le Pla-
» centa que dans le Fœtus. *

Après tout ce détail qu'on trouve plus au long dans les Traités de Physiologie, faut-il être surpris qu'un enfant nouveau-né ressente du mal-aise & de la douleur, qu'il perde si souvent connoissance, & que sa vie paroisse à tout moment sur le point de s'éteindre. La fièvre que lui causent les révolutions dont nous venons de parler, & l'espèce d'*irritation* & d'inflammation que toutes les parties de son corps ressentent dans ces premiers tems, le font tomber dans un état de lan-

* Histoire naturelle de M. Buffon.

gueur bien ſenſible. Les différentes ſecouſſes que ſes organes reçoivent, le bruit confus qui frappe ſes oreilles, les odeurs qui pénètrent ſes narines, la lumière qui heurte pour la première fois ſa rétine; toutes ces impreſſions abſolument nouvelles pour lui, augmentent ſa ſurpriſe, ſon embarras, ſa gêne & l'état d'ivreſſe où il ſe trouve. Quelque prompte, quelque ordinaire que ſoit cette révolution, elle ne laiſſe pas que de rentrer dans la claſſe des accidens que l'Art doit prévénir ou diminuer, lorſqu'ils ont affecté l'enfant à un dégré qu'on peut regarder comme une vraie maladie. Peut-être même les changemens qu'elle excite dans l'œconomie animale influent-ils conſidérablement ſur toutes les fonctions de la vie? Peut-être ces changemens deviennent-ils le principe de tous les dérangemens qui ſurviennent à notre corps dans

les différens âges ? En général cependant, toutes les précautions à prendre contre les inconvéniens de la révolution des premiers tems de l'enfance, se réduisent à ménager l'impression des objets extérieurs, de façon qu'elle soit la moins soudaine & la moins vive.

Il s'amasse quelquefois dans la Trachée-artère du Fœtus, une liqueur visqueuse qui rend les premiers mouvemens de sa respiration difficiles & laborieux. Cette liqueur peut être comparée au *Méconium*; elle sert de base ou d'appui à la formation des cerceaux de la Trachée. Quelques Anatomistes ont cru qu'elle venoit des glandes noirâtres qui se trouvent dans la bifurcation de ce canal; d'autres ont imaginé que les artères & les veines fournissoient cette humeur, laquelle ne pouvant être détachée par aucune secousse, la respiration n'ayant pas encore lieu, séjournoit

dans ce canal, & s'y épaississoit de plus en plus. Nous pensons avec plus de fondement, que cette liqueur se filtre dans la glande Thyroïde, & qu'elle s'insinue ensuite dans la Trachée-artère par les petits points qu'on y a découverts *. Cette matière est quelquefois *résorbée* dans les premières inspirations de l'enfant. D'autrefois elle est expectorée par l'enfant peu de tems après sa naissance. Peut-être adhère-t-elle à la Trachée en manière de vernis glaireux, qui préserve le canal du contact immédiat de l'air, & des toux convulsives que ses premières impressions pourroient occasionner?

Austrius rapporte que les yeux des enfans nouveaux-nés sont d'une couleur verte ou bleuâtre, & qu'ils ne prennent leur couleur na-

* Voyez les Recherches Anatomiques sur la structure & l'usage des Glandes, par M. de *Bordeu.*

turelle qu'au bout de quinze jours*. *Albert* rapporte la même obſervation. Ces Auteurs ont cru appercevoir cette couleur verte dans des yeux qui ſont ſeulement ternes & peu brillans, & cela parce qu'ils n'ont pas encore acquis la force que l'exercice de leurs fonctions leur donne. La Cornée tranſparente n'a pas toute ſa *lucidité*, les muſcles de l'œil ſont ſans action, la pupille eſt peut-être fermée par une membrane particulière, ainſi que des Anatomiſtes prétendent l'avoir démontré ; enfin l'humeur aqueuſe n'eſt ni auſſi abondante alors, ni auſſi attenuée qu'elle l'eſt dans la ſuite. Ce ſont à peu-près les mêmes cauſes qui rendent les

* *Occulos puerorum in primo ortu vireſcere Albertus Germaniæ lumen prodidit. Vidimus quidem; eo tamen etiam ad glaucedinem non nihil vergere, in progreſſu verò temporis commutari ad colorem qui juxta naturam potiſſimè exuperet.* Sebaſt. Auſtrius, p. 116.

yeux des mourans, troubles, tournés & immobiles.

La grandeur de l'enfant nouveau-né à terme eſt ordinairement de vingt-un pouces; il péſe environ douze livres *. La diſproportion qui ſe trouve entre ſa tête & le reſte de ſon corps diminue peu à peu, & ne diſparoît entièrement que vers l'âge de trois ou quatre ans; ſa peau qui eſt extrèmement fine paroît rougeâtre. On aſſure que les enfans dont la peau eſt la plus rouge en naiſſant, ſont ceux qui dans la ſuite auront la peau la plus belle & la plus blanche. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître, n'eſt pas bien exprimée, toutes ſes parties ſont arrondies & paroiſſent même gonflées. Il lui ſurvient ordinairement une jauniſſe au bout de deux ou trois jours, on trouve du lait dans ſes mammelles, qu'on a coutume d'exprimer avec

* Voy. l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon.

les doigts. Il se forme au-dessus du sommet de la tête, à l'endroit de la fontanelle, où l'on voit quelquefois le battement des carotides, une espèce de croûte ou de gale fort épaisse, & qu'on est obligé de frotter avec des brosses pour la faire tomber à mesure qu'elle se sèche. Il semble, continue l'Auteur de l'Histoire Naturelle, que cette production qui se fait au-dessus de l'ouverture du crâne ait quelque analogie avec celle des cornes des animaux, qui tirent aussi leur origine d'une ouverture du crâne & de la substance du cerveau. Toutes les extrémités des nerfs deviennent solides lorsqu'elles sont exposées à l'air, & c'est cette substance nerveuse qui produit les ongles, les ergots, les cornes, &c.

La peau des enfans qui viennent de naître est enduite d'une humeur blanchâtre & visqueuse, qui étoit

contenue dans l'*Amnios* ; on la détache aiſément avec du vin ou de l'eau tiède, ſéparés ou mêlés enſemble. Cette lotion remédie auſſi à l'inflammation de la peau qui eſt aſſez ordinaire dans ces premiers tems, & dont nous avons déterminé la cauſe au commencement de ce Chapitre; augmente le mouvement des humeurs, & diſſipe le mauvais effet de l'air. On remplit à peu-près les mêmes indications en ſecouant, en étendant, en fléchiſſant les différens membres de l'enfant; en lui frottant légèrement le ventre & les différens organes de ſes ſens ; en le réveillant par des légères irritations qui ſervent à détruire les arrêts qui ſe font à la peau ; & à diviſer les ſucs muqueux qui ſe trouvent dans toutes les articulations.

Des Nations entières, celles même qui habitent les climats froids, ſont dans l'uſage de plon-

ger leurs enfans dans l'eau froide aussitôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal *. On dit même que les Lapones laissent leurs enfans dans la neige jusqu'à ce que le froid les ait saisis au point d'arrêter leur respiration, & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude. Ils n'en sont pas même quittes pour être lavés avec si peu de ménagement au moment de leur naissance; on les lave encore de la même façon trois fois chaque jour pendant la première année de leur vie, & dans les suivantes, on les baigne trois fois chaque semaine dans l'eau froide. Les Peuples du Nord sont

* Quelques Auteurs ont prétendu que l'eau froide versée sur la tête des enfans qu'on baptise, étoit préjudiciable à leur santé. *Albert* rapporte l'histoire d'un enfant qui mourut au sortir de cette cérémonie, qu'on avoit faite avec de l'eau froide dans le fort de l'hyver. Il seroit bien aisé de remédier à cet inconvénient, *on n'auroit qu'à faire tiédir l'eau dont on se sert pour le Baptême.*

perſuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robuſtes; & c'eſt par cette raiſon qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que nous ne connoiſſons pas aſſez juſqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps eſt capable de ſouffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude. Par exemple, les Indiens de l'Iſthme de l'Amérique ſe plongent impunément dans l'eau froide, pour s'y rafraîchir lorſqu'ils ſont en ſueur; leurs femmes les y jettent quand ils ſont ivres, pour faire paſſer leur ivreſſe plus promptement; les meres ſe baignent avec leurs enfans dans l'eau froide un inſtant après leur accouchement. Avec cet uſage que nous regarderions comme fort dangereux, dit l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle *, ces femmes périſſent très-rarement

* Page 187. Tome IV.

par les suites des couches, au lieu que malgré tous nos soins, nous en voyons périr un grand nombre parmi nous. Mais ces deux faits sont-ils bien constatés? Est-il bien sûr qu'il périt fort peu de femmes à la suite des couches, dans les païs où elles se baignent dans l'eau froide immédiatement après la naissance de l'enfant? Est-il vrai que malgré tous les soins des gens de l'Art, il en périsse un grand nombre parmi nous? Enfin, en supposant pour un moment que ce calcul fût véritable, doit-on conclure que l'*immersion* des femmes qui sortent des couches, dans l'eau froide, leur soit salutaire, & que la privation de cet usage leur soit nuisible?

Loke conseille de plonger les pieds des enfans dans l'eau froide, lors même qu'il gele ou qu'il neige. Il cite l'exemple des Romains, des Juifs qui vivent en Allemagne & en Pologne, qui se plongent

dans les Rivières de ce païs dans toutes les ſaiſons de l'année : en Irlande non-ſeulement on plonge les pieds des enfans dans l'eau froide, mais même tout le corps. Il y a encore des Dames d'Ecoſſe qui lavent leurs enfans avec de l'eau froide, mêlée de glaçons quelquefois, ſans aucune incommodité *.

Toutes ces autorités doivent nous faire ſuſpendre notre jugement ſur les dangers & les avantages prétendus de l'immerſion des enfans dans l'eau froide. On ne devroit condamner ou recevoir cet uſage qu'après un nombre ſuffiſant d'obſervations bien faites à cet égard. Il faudroit évaluer auparavant la diſpoſition des organes intérieurs, la nature du climat, la force de l'habitude, l'état de la peau, &c.

De toutes les parties de l'enfant, la tête eſt celle qui a le plus

* Pag. 15, 16, Traité ſur l'Education des Enfans.

de besoin de l'attention du Médecin, & de l'adresse des Sages-femmes. Il peut se faire qu'elle ait souffert quelque compression au passage de la matrice. Elle est molle comme de la cire. Il est essentiel de la mouler, de l'arrondir, de la paîtrir doucement, afin qu'elle ne prenne ou qu'elle ne conserve aucune mauvaise impression. Elle doit être un peu applatie sur les côtés, arrondie vers le devant, en haut & en arrière. Il seroit possible de démontrer que c'est là la forme la plus naturelle, en faisant voir le nombre & les rapports des organes qu'elle contient. L'erreur des Sauvages, par exemple, qui applatissent le front des enfans nouveaux-nés, est sensible. Ils gênent les Sinus qui doivent s'y loger dans la suite, &c, mais ces observations seroient d'autant plus inutiles dans cet Ouvrage, qu'il ne s'est heureusement glis-

ſé parmi nous ſur ce point, aucun abus d'une certaine conſéquence.

L'enfant eſt quelquefois extrèmement foible ; on le diroit mort, il paroît ſans ſentiment & ſans mouvement ; des légers cordiaux, du vin, des ſpiritueux, ne manquent guère dans cette occaſion de ranimer les forces abbatues & preſqu'éteintes. On applique auſſi les volatils ou les aromatiques avec ſuccès, ſur la poitrine, ſur le dos, ſur la tête, aux temples, au nez. Cette pratique que les Sages-femmes employent aſſez communément, ſe trouve ordonnée par les anciens Médecins, qui uſoient de ces lotions, même pour les Adultes. Enfin, on échauffe l'enfant avec des linges. Cette légère chaleur le fait ordinairement uriner pour la première fois ; on lui met dans la bouche, s'il eſt néceſſaire, quelque cordial, tel que l'eau de canelle ; on irrite ſes narines avec

une plume, pour le faire éternuer; on souffle dans sa bouche pour faciliter sa respiration, &c. J'ai vû des cas où l'air un peu froid, ou l'aspersion de quelques gouttes d'eau froide servoient de cordial, en resserrant toute la peau. Mais les cris, le mal-aise, les contorsions, les douleurs & la fièvre de l'enfant nouveau-né, ne se terminent guère que par l'évacuation du *Méconium*. Cette évacuation fait la crise de la maladie; elle prouve en quelque façon le cas que les Médecins devroient faire des purgatifs dans presque toutes les maladies; en effet cette première fièvre est de toutes celles qu'on pourroit citer, la moins humorale, la plus convulsive, la plus inflammatoire. La Nature la termine pourtant par une évacuation. En suivant le raisonnement ordinaire, quel nombre prodigieux de saignées ne devroit-on pas prescrire pour remé-

dier aux embarras des vaiſſeaux ſanguins, qui ſont bien plus, que dans tout le tems de la vie, irrités, gênés, engorgés, prêts à ſe rompre, ſoit par l'impétuoſité du ſang plus conſidérable à cet âge, ſoit par la délicateſſe des vaiſſeaux qui le contiennent. On voit néanmoins que la liberté du ventre rétablit l'ordre & l'équilibre ; tant il eſt vrai que toutes les fonctions du corps humain dépendent du bon état des premières voies, de l'harmonie de leurs mouvemens, & ſurtout de l'ordre des évacuations.

La fièvre, le reſſerrement de la peau, le jeu du diaphragme & des poumons ménagent ce relâchement ; mais c'eſt en excitant une abondante ſécrétion, en exerçant ainſi les organes au rôle important qu'ils doivent jouer dans l'œconomie animale, & non pas par des compreſſions imag naires,

qui sont démontrées impossibles par l'examen Anatomique & par la comparaison des autres évacuations.

Le Bas-ventre de l'enfant étant ainsi mis en jeu, sa poitrine excitée par un nouveau cours des humeurs, & par les mouvemens de la respiration, sa tête agitée par les sensations, & par l'impression des objets extérieurs, est-il surprenant qu'il se fasse dans ces trois cavités une révolution salutaire qui est suivie dans l'enfant de l'évacuation du *Méconium*, & qui est l'image de la marche des fonctions & des maladies des Adultes?

La nature a quelquefois besoin pour cette évacuation du secours de la Médecine, qui doit toujours les proportionner au degré des forces de l'enfant, à la vivacité de de son tempérament, à l'ordre de ses fonctions; à la violence & à l'ardeur de la fièvre, enfin à l'in-

tenſité de tous les autres ſymptômes. On ſe ſert ordinairement d'un peu de vin ou de ſuccre qu'on leur met à la bouche, du miel, du ſyrop de cichorée, de la manne dans du bouillon, ou de quelqu'autre purgatif éprouvé, qu'on leur donne quelques heures après leur naiſſance, prenant toujours garde aux circonſtances, & ne précipitant rien; à moins qu'on ne voye que le cas eſt urgent; que l'enfant ſouffre beaucoup; que ſes entrailles ſont diſpoſées à l'excrétion cauſée par le reſſerrement de la peau, par l'action du diaphragme, par la force & le jeu de toute la machine, qui a dirigé vers ſes parties les oſcillations néceſſaires à cette évacuation, & non pas par l'irritation d'une acrimonie imaginaire du *Méconium*, comme le prétend Boherhaave & tous ſes Sectateurs.

A la place des potions purgatives, on propose souvent des lavemens émolliens. Quoiqu'ils paroissent d'abord salutaires & qu'ils soient indiqués, nous croyons qu'ils peuvent nuire, en *brusquant* le colon, en comprimant le diaphragme qui est encore foible & susceptible d'affaissement. Peut-être même cette impression empêcheroit-elle ces organes de reprendre leur parfaite équilibration, qui est peu connue, & de laquelle pourtant dépendent bien des fonctions. Un simple suppositoire avec du savon & du miel, est sans contredit préférable. Le mouvement péristaltique des intestins doit commencer à l'estomac & continuer peu à peu. L'usage des lavemens peut troubler cet ordre dans les enfans, & même dans les adultes.

Les mammelles de la mere se trouvent, précisément dans le

tems où l'enfant a beſoin d'être évacué, pleines d'une eſpèce de ſuc laiteux très-propre à cet uſage, & dont il eſt d'autant plus naturel de ſe ſervir qu'il eſt ſouvent nuiſible à la mere, & qu'il ne ſçauroit l'être à l'enfant qui n'a pas encore beſoin de nourriture. On peut donc uſer de ce lait médicamenteux préparé par la Nature, tant pour ſoulager la mere & abréger les révolutions de la ſécrétion des mammelles, que pour purger l'enfant.

Un Obſervateur curieux & attentif trouve un plaiſir ſecret à appercevoir & à faire ſentir la conformité qui ſe trouve entre la façon dont quelques animaux ſoignent leurs petits, & les loix que la Médecine a conſacrées pour le traitement des enfans nouveaux-nés. On voit les meres des jeunes animaux très-attentives à les lécher, à les remuer, à les échauffer, à les

nettoyer avec leur salive. Elles abrégent ainsi le tems de leur fièvre & accélèrent l'excrétion du *Méconium*. J'ai vû des petits chiens qui ne se vuidoient qu'à mesure qu'ils étoient léchés par leur mere; ce qui prouve en quelque façon le rapport qu'il y a entre les irritations de la peau & celles des entrailles. La Médecine a suppléé chez les hommes à ce que l'instinct enseigne si bien aux animaux; ce n'est qu'à la réfléxion & aux soins de nos premiers Maîtres, que nous devons les plus petits détails, qui sont livrés aujourd'hui à un empirisme général, dont les Médecins doivent empêcher le progrès, en observant tout ce qui concerne ces opérations qui sont plus importantes qu'on ne sçauroit le croire. Dès que l'enfant a rendu le *Méconium*, & qu'on l'a bien nettoyé, on l'enveloppe dans ses langes, on lui met d'abord dans

bien des endroits, une chemiſe fendue par derrière; on lui ceint enſuite la poitrine avec une eſpèce de mouchoir nommé *couche*, qui s'étend juſqu'aux pieds, au-deſſus duquel on applique une bande de toile de trois pouces de large, en circulaires qui s'étendent obliquement en deſcendant vers les extrémités inférieures, d'où l'on remonte quelquefois juſqu'à la ceinture. On ſe contente auſſi quelquefois de faire quelques tours circulaires ſur la poitrine, & de tenir les jambes étendues au moyen des langes ou d'une *braſſière* de laine, qu'on met ſur la première couche. C'eſt ſur ces langes qu'on place l'enfant, dont on contient les bras étendus contre le corps par un pli de la lange qu'on aſſujettit elle-même par une nouvelle bande de toile d'environ deux aunes de long, appliquée en circulaires comme la première. On

met enfin par dessus une couverture de laine en toute saison & jusqu'à un certain tems. Dans bien des païs on place l'enfant ainsi emmailloté, dans une *couette* quarrée, dont un angle soutient la tête, tandis que l'autre répond aux pieds; on replie ce dernier, qu'on joint aux deux latéraux avec des grosses épingles. Quant à la tête, on la couvre avec deux ou trois petits béguins dont le premier est de toile, & l'autre de laine, qu'on noue sous le col. On ajoute dans plusieurs provinces, une *têtière*, c'est-à-dire, une espèce de coëffure dont les deux bouts qui pendent à côté de la tête sont attachés sur la poitrine avec des épingles, afin de faire tenir à l'enfant la tête droite, ce qui peut très-bien suppléer à la couette dont nous avons parlé.

Cette manœuvre dont les femmes s'acquittent avec une adresse

& une legèreté qui n'appartient qu'à leur sexe, qui ne paroît pas plus difficile que l'habillement d'une poupée, demande pourtant plus d'attention qu'on ne pense, mérite même d'être étudiée & analysée avec soin.

Commençons par la tête. Elle doit porter directement sur le col, sans être pourtant gênée, un peu plus en avant qu'en arrière, ne pancher ni d'un côté ni de l'autre lorsqu'on est obligé de la tenir dans une situation fixe. Or on réussit mieux à lui procurer toutes ces positions en la couchant mollement sur un des angles d'une *couette* bien fourrée, comme on le pratique en province, qu'avec les *têtières* seules, qui semblent mieux convenir lorsqu'elles sont accompagnées de la couette, qui soutient comme il faut la nuque du col.

Un des effets des béguins est

d'assujettir les oreilles contre le crâne ; c'est-là sans doute la première cause de leur immobilité ordinaire. Car il est à présumer que la nature les avoit destinées à se porter en différens sens, à se contracter, à se redresser, &c, comme dans tous les animaux, pour saisir plus aisément & diriger diversement tous les rayons sonores. Aussi remarque-t-on que les enfans du peuple qui n'ont point porté de béguins serrés, ont les oreilles plus écartées du crâne, moins applaties, & plus propres à recevoir les impressions du son.

Il faut observer de ne pas gèner les oreilles en appliquant trop rudement les béguins. Les rubans dont on se sert pour les contenir sur le col, ne doivent jamais être mal noués, ni trop serrés. Autrement ils enflammeroient & scieroient la peau.

Ceux qui ſe ſervent de petites chemiſes ne ſçauroient trop prendre garde aux mouvemens que les épaules & les bras des enfans ſont obligés de faire. Les chemiſes fendues ou ouvertes par le derrière, ſont les plus commodes. Les tours qu'on fait ſur la poitrine avec la couche & les bandes, pourvu toutesfois qu'on ait l'attention de ne pas gêner les côtes, favoriſent un peu l'extenſion de l'épine du dos qui avoit été courbée en avant, tout le tems de la groſſeſſe.

On croit communément que les extrémités inférieures ſont plus libres lorſqu'elles ſont un peu étendues, & que la façon dont on applique les genoux, les pieds & les jambes l'une contre l'autre, ſert à les redreſſer & à les tenir dans un bon pli. Nous ne condamnons pas cette pratique, pourvû qu'on ait l'attention de ne pas trop ſerrer

ces parties, & de ne pas trop écarter les bouts des pieds.

Voyons maintenant si les prétendus avantages de l'emmaillotement dont nous venons de parler, ne sont pas compensés, & au-delà, par des inconvéniens plus réels.

La tête, les oreilles, le col, sont toujours plus ou moins gênés & serrés; par exemple, si l'on place une *têtière* un peu de travers, on risque de faire pancher la tête de l'un ou de l'autre côté. Ne vaudroit-il pas mieux livrer les parties à elles-mêmes, que de les exposer à l'inexpérience, à la mal-adresse & à la précipitation des Sages-femmes ou des Remueuses? Ne suffit-il pas que la tête de l'enfant soit appuyée tout le tems qu'il doit rester couché, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour la soutenir? Il seroit du moins dans une entière liberté & à l'abri de tous les accidens.

Les cris des enfans emmaillotés, les rougeurs paſſagères qui ſe manifeſtent à la peau, les étouffemens, la toux violente auxquels ils ſont ſujets, ne ſont que trop ſouvent le funeſte effet de l'étranglement de la poitrine. Quelques meſures qu'on prenne, les côtes qui ſont molles & qui n'ont d'autre force pour être contenues en dedans que le jeu du diaphragme & du poumon, doivent ſe reſſentir, auſſi bien que les hypochondres, de l'impreſſion des ligatures qu'on applique. S'il étoit poſſible d'emmailloter un enfant avant qu'il eût commencé de reſpirer, les côtes qui ſeroient retenues par les bandes circulaires, ne s'éleveroient, au moment de l'introduction de l'air, qu'avec peine & qu'avec danger. Or les premiers mouvemens de la reſpiration ne ſont jamais bien complets. Les côtes ont toujours à s'étendre au-dehors;

la plus legère compression les arrête. Il seroit donc plus simple & plus avantageux de renoncer à l'usage de l'emmaillotement, puisqu'il est accompagné des risques qu'il est aisé d'éviter, & qu'il n'y aucune utilité d'encourir. C'est aussi fort mal-à-propos qu'on applique les extrémités inférieures l'une contre l'autre ; on dérange quelquefois l'articulation foible du fémur en écartant les pointes des pieds. Bien des femmes portent cette dangereuse pratique à l'excès, s'imaginant que les pieds seront d'autant mieux situés que les orteils seront plus en dehors & les talons en dedans, ce qui est une position peu naturelle & peu favorable.

Enfin il n'y a aucun inconvénient à laisser les membres d'un enfant dans une entière liberté. Au contraire, il y en a beaucoup à les gêner, à les serrer, à les

comprimer comme on fait. Les ſeuls mouvemens qu'on eſt obligé de faire faire aux différens membres des enfans, font trembler les connoiſſeurs *. Nous pouvons même avancer hardiment, & ſans crainte d'être démenti par les Maîtres de l'Art, que la plupart des mauvaiſes diſpoſitions du corps, des dérangemens, des diſlocations des membres, & bien des maladies internes, tirent leur origine des ſoins qu'on prend de trop ſerrer le corps & les extrémités des enfans. Envain en appelleroit-on aux uſages établis? Ces

* Il y a des gens qui croyent que les enfans marcheroient à quatre pattes, ſi on n'avoit ſoin de les emmailloter. Ces idées ne peuvent naître que dans l'eſprit de quelques Spéculateurs oiſifs & peu inſtruits; il eſt aiſé de démontrer Anatomiquement, que l'articulation de la tête avec le col, celle de l'os du bras avec l'omoplate, & celle des genoux s'oppoſent à cette eſpèce de mouvement progreſſif; la forme de ſon viſage indique que ſon attitude naturelle eſt d'être debout. L'homme peut tout au plus s'aider des bras & des

sortes de raisons frappent peu les gens qui sont accoutumés d'examiner le fondement des choses. Les Chinois qui écrasent les pieds de leurs filles, les Sauvages qui applatissent la tête de leurs enfans, ceux qui percent leur nez, qui tâchent d'élargir les narines, d'allonger l'ouverture des yeux, qui arrachent les poils des cils, les dents, &c, auroient la même autorité à alléguer, si on vouloit condamner leur pratique. Ce sont de ces excuses générales que la seule prévention fait recevoir & qui mènent à des abus qu'il est essentiel de réformer.

mains & sauter sur les deux pieds à peu près comme le singe, lorsqu'il est courbé ; mais il est construit pour marcher de bout. Cette position est si dépendante de la conformation de ses membres, qu'il la prendroit de lui-même, quand même on ne se donneroit aucun soin pour la lui procurer.

L'Auteur de l'Histoire naturelle assure que les petits Négres embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds, lorsqu'ils veulent tetter & qu'ils la serrent si bien, qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours

La facilité de tranſporter & de manier les enfans ainſi enchaſſés dans une eſpèce d'étui, eſt le ſeul avantage qu'on puiſſe retirer de l'emmaillotement. Il y a même apparence qu'on ne doit cette méthode qu'au déſir que les meres ont d'avoir toujours leurs enfans auprès d'elles. Les anciens Médecins crurent devoir conſentir à cette envie, après avoir pourvu, autant qu'il étoit poſſible, à tous les accidens, par des méthodes qu'on n'a pas exactement ſuivies ; mais ce goût paroît avoir totalement

des bras de la mere ; ils s'attachent à la mammelle avec leurs mains, & ils la ſuccent conſtamment ſans ſe déranger & ſans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere qui pendant ce tems-là travaille à ſon heure ordinaire. Ces enfans commençent à marcher dès le ſecond mois, ou plutôt à ſe traîner ſur les genoux & ſur les mains : cet exercice leur donne pour la ſuite la facilité de courir dans cette ſituation preſqu'auſſi vîte que s'ils étoient ſur leurs pieds. Mais ce fait ne prouve rien contre ce que nous venons d'avancer ; cette ſituation n'en eſt pas moins forcée.

changé. Il seroit donc aisé, vû les nouveaux usages de la société, de prendre un juste milieu également convenable à la tranquillité des meres & avantageux à la formation du corps des enfans. On n'auroit qu'à les placer dans une espèce de *couette* un peu dure, avec un linge ou une couche, replier les angles de la *couette* & couvrir la tête avec quelques béguins sans rubans. On pourroit aussi placer l'enfant dans une espèce de berceau portatif, ou dans une boëte en l'entourant des linges comme il convient pour la propreté. On éviteroit de cette façon les accidens qui ne sont que trop ordinaires dans la pratique reçue, & l'on rempliroit toutes les vûes qui se présentent par rapport à la commodité de transporter les enfans. L'usage généralement reçu chez des nations entières & les effets non équivoques de cette

méthode autorisent notre sentiment ; les Islandois, les Grecs modernes & plusieurs autres peuples n'emmaillotent point leurs enfans * ; les Grecs se contentent de les coucher dans un berceau, après les avoir enveloppés de quelques linges. Les Siamois, les Japonois, les Indiens, les Negres, les Sauvages du Canada, ceux de Virginie, du Brésil, & la plûpart des peuples de la par-

* Voyez ce que dit M. Anderson. *On ne sçait ce que c'est qu'emmailloter, bercer, ou garder un enfant. On le met en culotte & veste à quinze jours, & on le laisse coucher à terre, où il se tourne & roule comme il veut, jusqu'à ce qu'il se dresse lui-même & apprenne à marcher. Tel est le début & la misérable éducation des enfans d'Islande, qu'on accoutume dès leur tendre enfance à toutes les duretés de la vie. On leur voit cependant, malgré le peu de soin qu'on en prend, des corps & des membres assez droits, & il est rare de trouver parmi eux quelqu'un de contrefait ; ce qui prouve évidemment que la nature agit en tout par elle-même, quand on la laisse agir & qu'on évite de la troubler par des soins souvent inutiles.* Histoire naturelle de l'Islande, du Groenland, &c. page 243.

tie méridionale de l'Amérique ; couchent les enfans nuds sur des lits de coton suspendus, ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts & garnis de pelleteries. Les Islandois ne procurent pas même aux enfans ces legères commodités, & cependant on ne connoît guère parmi eux ni boiteux, ni bossus ; leurs enfans marchent à l'âge de quatre ou cinq mois. Enfin le silence, l'obscurité, l'air un peu chaud, le repos, sont aussi nécessaires aux enfans les premières heures après leur naissance, que le grand jour, le bruit, les odeurs fortes, & le froid leur sont pernicieux. Les animaux mettent leurs petits dans un endroit éloigné du grand jour, tranquille, échauffé ; tant il est vrai que la nature est extrèmement attentive à ménager des organes frèles & délicats. Voyez à ce sujet l'excellente Thèse de M. La-

tier, Docteur Régent de la Faculté de Paris : *An ablactandis pulticula potior è medulla panis aut malti farinâ ?* *

** Imbecillioris porrò naturæ ſunt ἐνμετάβλητοι quotquod videlicet fibris ſunt tenerioribus & exquiſitiori ſenſu donatis ; qui proindè rebus externis omnino facilè læduntur, ſcilicet aëris afflatu frigidiuſculi, vel ſolo ſuaveolentium odore, &c. Eorum in cenſum referuntur infantes, pueri, mulierculæ, litterarum cupidi, prægnantes, ſenum maxima pars, &c. Verum inter illos primatum infantes tenent ex omni capite .... Hinc aqueus humor inter naſcendum turbidus, cæcitatem infert temporaneam, quâ pulchrè proteguntur neophytorum oculi contra vim luminis. Ne ſonus vehementior illorum aures divellat teneras, oſſeus auris externæ ductus, apud eoſdem, nullus eſt.*



CHAPITRE IV.

Du sommeil de l'Enfant ; de l'examen du filet de la langue ; de la manière dont il doit être bercé, nettoyé & couché ; du tems auquel il doit prendre les premiers alimens.

ON peut regarder tout le tems que l'Enfant a été dans le ventre de la mere, comme un tems passé dans le sommeil. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait tant de pente les premiers jours après sa naissance. Rien n'est plus propre à le délasser des fatigues qu'il vient d'essuyer. Toutes les sensations qu'il a éprouvées doivent être considérées comme ayant été désagréables & douloureuses. Les nouvelles oscillations de ses

nerfs ont causé au-dedans de lui une espèce de bouleversement dont son ame a été étonnée & allarmée, & qui a peut-être déterminé l'état de crainte & de timidité qui caractèrise ce premier âge. Ce n'est qu'en ménageant ces sensations de la façon que nous l'avons indiqué dans le Chapitre précédent, qu'on pourra parvenir à détruire ou à éviter cette impression fâcheuse. L'Enfant étant donc placé dans un endroit chaud, obscur & tranquille, on ne risquera rien de le livrer à lui-même, & de laisser aux différentes parties dont il est formé, le tems de prendre insensiblement le jeu qui leur convient.

Mille observations démontrent que les impressions faites sur les corps sensibles, ou les mouvemens plus ou moins vifs des fibres du cerveau, se perfectionnent peu à peu & que les organes acquièrent

insensiblement l'aptitude, l'aisance & la liberté qui leur est nécessaire. Les idées se mûrissent, pour ainsi dire, & se développent autant & même plus dans le sommeil que dans la veille ; les secousses, les cris, les rêves & les frayeurs de l'Enfant, le prouvent suffisamment. Ces impressions sont les avant-coureurs des plus grands soins, & des plus fortes douleurs, aussi-bien que de toutes les sensations agréables qu'il doit éprouver dans la suite. Le Médecin connoisseur, qui sçaura distinguer cet état de celui de maladie, n'en sera point allarmé ; il n'approuvera point ceux qui par une sensibilité mal entendue, se mêlent en pareil cas de proposer des médicamens. Il y a surtout dans la Province, des erreurs populaires à ce sujet, qu'il seroit fort important de réformer. On a recours aux narcotiques sans aucune nécessité. On en fait, par

exemple, à Montpellier un uſage exceſſif. Il eſt ſurprenant que la ſageſſe & l'habileté des Médecins que cette Ville forme ou qu'elle conſerve dans ſa fameuſe Univerſité, laiſſe ſubſiſter un ſi grand abus. L'amour du repos joint à la vivacité naturelle des femmes de ce pays l'emportent ſans doute ſur leurs conſeils. Elles s'adreſſent même le plus ſouvent ſans les conſulter, à des Miniſtres officieux, qui ménagent ſi peu le ſyrop de pavot qu'il devient enſuite preſque toujours néceſſaire dans les maladies des adultes. L'Opium ou tout autre narcotique me paroît inutile & même dangereux dans le cas dont nous parlons. Ces médicamens brident le jeu des nerfs, ſuſpendent le développement de leurs oſcillations, émouſſent leur ſenſibilité, troublent ou retardent l'ordre des ſécrétions & des fonctions, cauſent enfin des impreſſions plus ou

moins fortes & permanentes sur tous les organes qui auroient pris d'eux-mêmes leur ton naturel. Il y a du risque aussi à vouloir distraire les enfans par des vives sensations, en les portant au trop grand jour brusquement, en tenant des *lumières* auprès de leur berceau, en les excitant à prendre de la nourriture. Encore une fois le tems & la nature dissipent ces accidens sans le secours d'aucun remède. Ce seroit la distraire mal-à-propos que d'en employer. Dès qu'on a la patience d'attendre, on voit l'Enfant revenir à lui-même, crier, se taire, se réveiller, se rendormir ; il s'accoutume à la rapidité de ces changemens ; son ame apprend à ne pas en être émûe. On n'a qu'à l'épier, on le surprend qui s'exerce, pour ainsi dire, lui-même, il ouvre les yeux & les referme, il clignote, il fixe les lumières ou le feu, il est singu-

ſièrement occupé de leur éclat & de leur vivacité ; il tourne enfin les yeux quelquefois, & leur fait prendre une direction vicieuſe lorſqu'il s'attache avec une attention trop marquée à des objets qui ne ſe trouvent pas exactement placés vis-à-vis de lui.

A peine l'Enfant eſt revenu de ſon étonnement, qu'il annonce par le mouvement de ſes lèvres, le beſoin qu'il a de prendre de la nourriture. Il ſucce ſes propres glandes, il en attire la ſalive, il l'avale, il la rejette en écumant : ſi l'on vient à lui préſenter le doigt, il le ſaiſit avec force, il le roule dans ſa bouche, il demande le mammellon ; mais avant que de le lui donner, il ne convient pas ſeulement de l'exercer peu à peu à le ſaiſir comme il faut, on doit encore examiner s'il n'y a pas dans ſa langue quelque vice de confor-

mation qui l'en empêche. La langue est quelquefois si étroitement liée à la mâchoire inférieure au moyen du filet, qu'on est obligé de le couper avec le doigt ou avec l'ongle, qu'on passe doucement sous la langue. On ne sçauroit approuver la plupart des Sages-femmes, qui font cette opération sur tous les Enfans, parce qu'elles s'imaginent que le filet doit toujours être coupé. Il est pourtant très-nécessaire, il retient la langue. Il y a eu des Enfans qui l'ont avalée, parce qu'on leur avoit ôté ce lien qui l'assujettit sur le devant. On ne coupe pas toujours ce lien dans un âge aussi tendre, quand même il avanceroit un peu trop vers la pointe; on attend que la langue grossisse, elle n'a besoin pour le moment présent que d'un peu de liberté, pour que l'enfant puisse tetter & avaler. En un mot, on ne doit

couper le filet que lorſqu'il s'étend juſqu'au bout de la langue, ce qui eſt aſſez rare.

Les étouffemens, les cris & les mouvemens convulſifs des enfans ſont quelquefois l'effet de ſes douleurs. Mais comme il n'a que les mêmes moyens pour exprimer ſes beſoins naturels & ſes ſouffrances, & que l'état d'ivreſſe où il ſe trouve entraîne avec lui les mêmes ſymptômes, il eſt à propos d'en bien connoître la cauſe. S'ils dépendent des affections de l'ame étonnée, il faut attendre que les ſens s'accoutument à l'impreſſion des objets; s'ils ſuppoſent un beſoin de nourriture, il faut en donner peu à peu *. S'ils viennent de la gêne

* On ne ſçauroit ſuppléer autrement à ce beſoin. Mais nos femmes, dit Joubert, craignent cette ſujétion; ce qu'elles diſent franchement: & quelques-unes ſont ſi ſujettes à leurs plaiſirs, qu'elles ne veulent pas que la garce leur apporte l'enfant qui crie, de quoi

de l'emmaillotement, il faut se hâter de les mettre en liberté; s'ils sont les suites d'une maladie réelle, comme des tranchées ou des vents, qui indiquent que le *méconium* n'est pas encore entièrement évacué, il faut en favo-

que ce soit pour l'appaiser au tétin, si ce n'est son heure, ains qu'elle le pourmeine, ou lui die des belles chansons, ou le berce & l'endorme. Et peut-être que l'Enfant crie de faim, comment le voulez-vous endormir ? Elles sçavent bien dire en commun proverbe : *Qui non à lou ventre dur, non pot pas dourmir ségur* : dont l'Enfant qui a le ventre plat & mol préoccupé de faim avant son heure ordinaire ne pourra pas dormir, & de l'appaiser ou contenter d'une chanson, c'est une pure moquerie. Je voudrois bien sçavoir si la nourrice ayant bon appétit, en lieu d'une soupe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouir une chanson (quand elle seroit d'*orlando de lassus*) ou de danser un bransle de Champagne. Quelle fadaise ? Nous disons en Proverbe latin : *Le ventre affamé n'a point d'oreilles*; & en verset du tems passé : *Le ventre vuide n'oyt volontiers paroles.* Mais je suis en compagnie, dira la Damoiselle, voulez-vous qu'on m'apporte là mon Enfant, & que je montre mon tétin ? Voilà un grand danger vraiment & une fort pertinente excuse ? pag. 548. Tome I. des Erreurs Populaires.

riſer l'excrétion, en lui faiſant avaler un peu de miel, quelques cuillerées de ſucre & de lait, ou bien en lui faiſant ſuccer un peu de manne en larmes, ou du ſyrop de cichorée.

Lorſque le ventre des Enfans nouveaux-nés, qui doit être naturellement mollet & applati, devient tendu, bourſoufflé, douloureux, & que la chaleur, la rougeur au viſage, les convulſions, les cris continuels, & les ſecouſſes irrégulières du diaphragme & du cœur, viennent à paroître, la néceſſité de ces médicamens eſt ſuffiſamment établie. On peut les adminiſtrer ſans crainte.

Mais rien n'appaiſe autant les enfans que le mouvement, ſur-tout lorſqu'ils n'ont pas faim. On les endort aiſément en les remuant, en leur donnant quelques coups légers ſur le ventre ou ſur le dos, en les berçant &c. Tout le monde

connoît les berceaux ; ce sont de petits lits plus ou moins élevés, & si-bien placés sur deux arcs de cercles, que le moindre effort suffit pour les faire pancher de l'un de l'autre côté, & procurer à l'enfant qui y est couché, un mouvement qui le tranquillise. Il y a des enfans qui s'habituent tellement à ces légères secousses qu'ils ne peuvent dans la suite s'endormir sans ce secours, qui se réveillent même avec des cris plaintifs, quand on veut en interrompre l'usage. Le changement méchanique qu'opèrent ces mouvemens, mérite d'être examiné. Il est du ressort de la *Gymnastique*, que les Anciens ont cultivée avec plus de soin que les Modernes. On ne voit pas d'abord le bien qui peut revenir au corps d'être ainsi transporté de côté & d'autre avec plus ou moins de vîtesse. Il n'est pourtant pas douteux que le renouvellement fréquent

de

de l'atmoſphère, les ſecouſſes régulières & modérées données à toutes les parties, & l'action des viſcères les uns ſur les autres, doivent faire des impreſſions utiles. L'air qui réſiſte plus ou moins, & contre lequel appuye tout le corps lorſqu'il eſt balancé, agit en comprimant toutes ſes parties comme autant de frictions légères qui doivent occaſionner le *dégourdiſſement* des moindres vaiſſeaux de la peau, & faciliter le mouvement des liqueurs dans leurs cavités. Ces parties ſont agacées, elles prennent un ton égal qui établit l'équilibration qui produit le ſommeil. Car il eſt bon d'obſerver que l'enfant ne s'endort point lorſqu'on vient à donner des ſecouſſes plus fortes les unes que les autres au berceau; il ſouffre, il ſe plaint au contraire; on ne l'appaiſe que par la douceur & l'uniformité des mouvemens; d'où il réſulte une cer-

taine harmonie entre l'action des organes, & la distribution des humeurs, très-favorable à la santé.

Le soin que prennent les meres ou les gardes des enfans, d'accompagner les mouvemens du berceau de certains airs lents & monotones ne contribue pas peu à hâter le sommeil des enfans. Ils en sentent si bien l'utilité dans un âge plus avancé, qu'ils exigent quelquefois que leurs meres les assoupissent par quelque chanson, qui a le même empire sur eux que le doux murmure des eaux, ou les accords les plus tendres & les plus mélodieux. En effet, si le mouvement de l'air qu'on chante ne répond pas à celui du berceau, les enfans ne s'endorment point; de même que les personnes piquées de la Tarentule, qui ne dansent qu'à la faveur de certains airs, qu'on varie suivant le degré de tension des fibres du cerveau; il en est com-

me des chanſons des artiſans & des laboureurs qui favoriſent leur travail, lorſque leurs tons ſe trouvent d'accord avec les mouvemens qu'il exige. Les ſecouſſes du berceau & les airs dont on les accompagne ne ſont donc pas inutiles. Peut-être même contribuent-ils à former le tempérament fort, vif, gai, tendre, morne ou triſte des enfans ? Cet exercice important eſt heureuſement livré à de jeunes filles, à des nourrices, ou à des meres dont la patience s'accommode mieux de ces détails, que celle des hommes.

Pourroit-on aſſez blâmer la cruauté des nourrices qui ne ſont pas touchées des cris, des beſoins & des gémiſſemens des enfans, qui ſe contentent d'agiter leur berceau avec plus de vîteſſe, & même avec fureur, lorſqu'ils n'ont aucune envie de dormir, ou que leur ſommeil eſt interrompu par quelque incommodité ? Bien des

vomissemens dont on ne reconnoît pas la cause, viennent souvent de cette agitation du berceau peu ménagée. Peut-être même cette agitation trop forte du berceau est-elle capable d'ébranler la tête des enfans, & d'y causer du dérangement? Lorsque leur sommeil est au contraire trop long, & que leur santé peut en être altérée, il faut les tirer doucement du berceau, les éveiller avec précaution, leur faire entendre des sons doux & agréables, leur faire voir quelque chose de brillant. Les plus légères sensations, les moindres mouvemens, un peu plus ou un peu moins de lumière ou de bruit, des odeurs plus ou moins fortes, opèrent des changemens notables dans des corps si tendres & si *impressionables* : leur œconomie & leurs rapports avec la petite vie des enfans (s'il est permis de s'exprimer de la sorte) sont aussi im-

portans, que les paſſions les plus vives, & les efforts les plus violens dans les adultes. Il faut juger de tout par comparaiſon, & ne pas craindre d'entrer dans des détails qui paroiſſent minutieux, & qui ſont pourtant très-intéreſſans.

Il n'eſt point juſqu'à la propreté des enfans qui ne demande des règles. Leurs différentes parties s'enflamment & s'ulcèrent quelquefois par le peu de ſoin qu'on a de les nettoyer. On n'a qu'à examiner avec quelle attention ſcrupuleuſe les animaux, les inſectes & les oiſeaux tiennent leur retraite & leurs nids extrêmement propres, pour ſentir qu'il eſt important de ne pas ménager ſes peines à cet égard. Il faut changer une partie de leurs vêtemens au moins deux ou trois fois par jour & même dans la nuit. Ce ſoin eſt ſi néceſſaire que les Sauvages mêmes y ſont attentifs. Quoique le linge leur man-

que, & qu'il ne leur soit pas possible de changer aussi souvent de pelleterie que nous pouvons changer de linge; ils suppléent à ce défaut en mettant dans les endroits convenables quelque matière assez commune pour qu'ils ne soient pas dans la nécessité de l'épargner. Dans la partie septentrionale de l'Amérique on met au fond des berceaux, une quantité de cette poudre que l'on tire du bois, & que l'on appelle communément *ver-moulu*; les enfans sont couchés sur cette poudre, & recouverts de pelleteries. On prétend que cette sorte de lit est aussi douce & aussi molle que la plume; mais ce n'est pas pour flatter la délicatesse des enfans que cet usage est introduit, c'est seulement pour les tenir propres: en effet, cette poudre pompe l'humidité, & est renouvellée de tems en tems. En Virginie on attache les enfans nuds

ſur une planche garnie de coton, qui eſt percée pour l'écoulement des excrémens; le froid de ce païs devroit bannir cette pratique qui eſt preſque générale en Orient, &c. *Voyez l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon.*

Il faut laver les enfans plus d'une fois dans la journée, empêcher qu'ils ne croupiſſent dans leur urine & dans leurs excrémens, & prendre ſur-tout garde aux parties qui appuyent contre les langes. On ſe ſert ordinairement de l'eau chaude. Il y a des nourrices qui nettoyent leurs enfans avec leur propre lait; mais il eſt mieux de renoncer à cet uſage, parce que le lait laiſſe une craſſe ſur la peau, & augmente l'atmoſphère acide & fermentée dont l'enfant n'eſt déja que trop environné par la nature de ſes alimens & par la tournure que prend ſa tranſpiration. On employe auſſi quelquefois de la ſali-

ve ; mais l'eau tiède, à laquelle on peut joindre un peu de vin, lorsqu'il y a quelque légère inflammation à résoudre, nous paroît préférable : j'ai vu des femmes en province, qui faisoient lécher régulièrement leurs enfans par des chiens fort friands de cette occupation. Il est vrai que les animaux nettoyent si bien leurs petits ; qu'ils ont la langue si propre & si douce, qu'il paroît naturel de procurer aux enfans le même secours. Les observations qu'on a de la guérison des galles, des ulcères & des gersures, par le secours de la salive & de la langue des chiens, indiquent l'usage de ce remède dans ces sortes de maladies de la peau, & autorisent le conseil que nous donnons de s'en servir pour nettoyer ou pour guérir celle des enfans.

Passons à la façon dont les enfans sont ordinairement couchés. On les étend sur le dos, la face tour-

née en haut. Cette ſituation eſt pourtant celle que les enfans prennent le moins ſouvent, lorſqu'ils ſont livrés à eux-mêmes ; ils ſe couchent plutôt ſur l'un ou l'autre côté, les jambes & les bras un peu repliés ; telle eſt auſſi la poſition la plus ordinaire des adultes qui jouiſſent d'une bonne ſanté ; elle eſt la plus naturelle, la plus commode & la plus avantageuſe ; les viſcères ont alors une plus grande liberté : Hippocrate l'a très-judicieuſement obſervé dans le premier livre des Prognoſtics. Il eſt évident que le cours des humeurs eſt gêné dans la tête & dans le ventre, quand la face eſt tournée en haut. Il eſt donc permis de conclure de ces conſidérations, qu'il eſt plus ſain de coucher les enfans ſur les côtés. L'examen anatomique favoriſe cette préſomption. La reſpiration & le mouvement du cœur ſont plus libres, la rate & le foye ſont un peu moins comprimés;

tous les viscères sont retenus par la cloison qui les sépare, la peau est moins tendue, ainsi que l'épine du dos, les muscles ne sont pas dans un état de contraction assez considérable, &c. Mais cette règle ne doit avoir lieu que pour les enfans d'un ou de deux ans. Il y auroit du danger à l'employer dans un âge plus tendre *.

Quant à ce qui concerne le tems auquel les enfans doivent prendre de la nourriture, il est bien difficile de donner à ce sujet des règles fixes & invariables. Cependant comme on voit qu'il n'est pas impossible d'établir un régime & des heures marquées pour les adultes,

* *Cubiculum sit temperatum, ad calidum tendens. Quamdiù lactatur in dorsum infans recumbat. Est enim dorsum tanquam in navi carina, totius corporis basis ac fundamentum. In latera enim si decumbat cùm ossa sint mollia, periculum est gibbositatis. At cum jam dentire incipit simulque solidiori vesci alimento, quo tempore ossium compago soli descit, tunc sensim nunc in hoc, nunc in illud latus decumbere assuescat.* Rodericus à Castro. p. 518.

qu'on voit presque généralement des bons effets de la sobriété, lorsqu'ils ont le courage & la prudence de l'observer; il est naturel de croire qu'une méthode exacte & suivie par rapport au *tetter* des enfans, ou pour toute autre nourriture, ne trouveroit point des obstacles insurmontables; elle seroit très-utile, si on vouloit se donner la peine de la mettre en usage, & ne pas se rebuter dans les commencemens. Nous ne sçaurions assez blâmer ces meres ou ces nourrices qui incitent sans cesse leurs enfans à avaler du lait ou tout autre aliment, sous prétexte qu'ils ont l'estomac chaud, qu'ils font aisément la digestion, qu'ils ont besoin de croître & de grossir, que le lait ne sçauroit faire aucun mal; aussi les appaise-t-on presque toujours par ce moyen, sans faire attention que ces excès sont suivis de vomissemens, de dévoyemens, de

tranchées & de convulsions. Plus l'estomac d'un enfant est foible & délicat, & plus il doit être ménagé : il faut lui donner le tems de digèrer la nourriture qu'il contient, & ne pas perdre de vue qu'il n'est pas disposé à toute heure à s'acquitter de cette fonction. Chaque viscère a de même que la peau, ses tems marqués pour ses fonctions ; c'est détruire la santé, & renverser l'ordre qui résulte du rapport de tous leurs mouvemens, que de les solliciter sans cesse, & sur-tout l'estomac.

Ceux qui ne voudront pas que les enfans soient voraces, sujets à des dévoyemens, à des galles, à des *rejets* de la transpiration qu'on occasionne en tenant toujours les premières voies en jeu par la présence des alimens, doivent prescrire autant qu'il est possible, une règle fixe pour le tems des repas des enfans, & pour la quantité des alimens

qui leur eſt néceſſaire. Ce ſeroit peu que de les faire manger ou tetter deux ou trois fois par jour ; mais leur digeſtion ſera plus parfaite , & leur ſanté bien plus ſolide , lorſqu'on ſe contentera de leur donner de la nourriture cinq ou ſix fois dans les vingt-quatre heures, & toujours à la même heure ou à peu-près.



CHAPITRE V.

De la Nourriture de l'Enfant.

CE n'eſt proprement que de l'inſtant de la naiſſance qu'on doit compter le commencement de la vie l'enfant. Ce n'eſt qu'alors qu'il doit être regardé comme un animal diſtinct, indépendant, ayant une vie à ſoi, *vivens vitam propriam.* Cette vie propre ſuppoſe toutes les fonctions eſſentielles à l'économie animale, celles qu'on déſigne par le nom de vitales, & la plupart de celles qu'on a diſtinguées, par une diviſion plus recherchée qu'utile, ſous le nom de *naturelles* & d'*animales.* Mais l'ouvrage important de la nutrition eſt ſans contredit, de toutes les fonctions naturelles, la plus vitale, s'il eſt permis de

s'exprimer ainſi, ou du moins celle qui eſt la plus néceſſaire à la conſervation de la vie, ſi elle ne l'eſt pas à ſon exiſtence abſolue.

La nutrition eſſentielle donc chez l'adulte & chez l'enfant, pour réparer les pertes que procurent néceſſairement le jeu de leurs organes, & l'altération d'une partie de leurs humeurs produite par le mouvement de la vie; cette nutrition, dis-je, a un uſage de plus chez l'enfant. C'eſt par elle que s'opère l'accroiſſement de ſon corps, plus néceſſaire & plus ſenſible dans les premiers tems de l'enfance, que dans les années qui les ſuivent. En effet, les organes tendres & délicats des enfans, la ſoupleſſe de leurs vaiſſeaux, la molleſſe de leurs os, de leurs cartilages; en un mot, cet état de leurs ſolides, qui peut les faire regarder plutôt comme une humeur im-

parfaitement coagulée (humeur dont les traces se distinguent encore dans quelques parties chez les adultes) que comme un corps dense & ayant une certaine consistence; cet état, dis-je, est très-propre à l'accroissement causé par l'application d'une humeur analogue fournie par l'aliment. Les humeurs douces & balsamiques de l'enfant, qui ne sont attenuées ni par l'exercice, ni par les passions, sont favorablement disposées à cette *accrétion*.

On ne retrouvera plus cette analogie, ni cette pente à s'unir, entre l'organe & la lymphe nourricière, lorsque le premier sera parfaitement durci dans l'adulte, & aura par conséquent absolument dégénéré de son état originaire. On peut se former une idée de ce phénomène dans les deux cas, par l'exemple de la soudure qui se fait parfaitement bien entre deux morceaux de métal suffisamment ramolli, & qui ne sçauroit

ſçauroit avoir lieu ſi l'un des deux eſt dans ſon état de denſité ordinaire. L'état de molleſſe des vaiſſeaux naiſſans ſur les deux lèvres d'une playe, qui eſt abſolument requis pour leur réunion, prouve la néceſſité de cette conſiſtance preſque gélatineuſe dans les organes ſuſceptibles d'accroiſſement. Je ſuis donc très-perſuadé que la nutrition chez les adultes ne régénère que leurs humeurs, & que les réparations de leurs ſolides ſont auſſi imaginaires que les *abraſions* que l'on a ſuppoſé rendre ces réparations néceſſaires. *Voyez Anatom. d'Heiſter.*

Au reſte, l'accroiſſement expliqué par le développement des vaiſſeaux préexiſtans dans le corps de l'embryon, me paroît à peu-près inconcevable, & directement démenti par tous les phénomènes de la nutrition ; par les réparations des parties détruites par des accidens ; & même par les obſervations ſur

la génération, dont la nutrition réelle ou l'accroissement n'est qu'une continuation; comme il ne seroit pas impossible de le prouver si cette question entroit assez directement dans notre sujet.

Mais laissons toutes les hypothèses qu'on a imaginées sur la nutrition. Passons à un fait plus essentiel.

Qu'il y ait dans la nature une matière organique commune aux végétaux & aux animaux, qui serve à leur nutrition & à leur accroissement; que le corps de l'animal ou du végétal ne puisse être nourri, croître & se développer que par l'application de cette matière sur des parties assez ductiles pour se prêter à son arrangement, pour se gonfler, & pour s'étendre jusqu'à un certain point; que cette matière organique pénètre intimement la forme de ces parties que M. de Buffon appelle le moule

intérieur; par quelque méchaniſme enfin que s'opèrent la nutrition & l'accroiſſement de nos corps, il eſt toujours également vrai que l'enfant a beſoin d'un aliment qui puiſſe fournir abondamment une matière propre à la réparation de ſes humeurs & à l'augmentation de leur maſſe, auſſi-bien qu'à l'accroiſſement & à l'extenſion en tous ſens de leurs organes ou de leurs parties ſolides.

Cet aliment doit avoir encore une certaine proportion avec les organes qui doivent le travailler, & lui faire éprouver tous les changemens qui lui ſont néceſſaires pour devenir du véritable ſang, ſemblable à celui qui circule déja dans les vaiſſeaux de l'enfant, & un véritable ſuc nourricier capable d'être appliqué utilement aux ſolides qu'il doit étendre. Car il n'eſt point d'aliment, quelque analogue qu'il ſoit à notre nature, qui

puisse opérer en nous une nutrition réelle, sans subir auparavant dans nos corps plusieurs élaborations, sans y prendre une certaine tournure causée par l'action des organes de la digestion, par celle des différens canaux où le chyle est porté dans la masse du sang, enfin par le jeu même du système général des vaisseaux & des viscères, tels que le cœur & les poumons, &c, qui semblent concourir le plus efficacement à son dernier degré de perfection.

Cependant les modifications que les alimens, & le suc qui en est exprimé, éprouvent dans les différens organes où ils passent successivement, les mélanges des différentes humeurs qu'ils reçoivent dans quelques-uns d'entr'eux, les séparations des parties inutiles qui produisent la matière des excrétions proprement dites, ne constituent pas le seul avantage qui résulte de ces travaux pour l'œconomie animale. Nous devons encore considérer particu-

lièrement l'action même de ces organes excitée par la présence de l'aliment qu'ils ont à travailler. Cette opération mérite une attention singulière, puisqu'elle contribue plus prochainement à l'entretien de la vie comme action organique, que comme préparant la matière de la réparation ou de l'augmentation des humeurs & des solides.

C'est un fait incontestable que l'érection des organes de la digestion, & la détermination de leur jeu par la seule présence des alimens, sert à la réparation des forces, & à l'entretien des mouvemens de la vie, long-tems avant que l'aliment ait subi une entière élaboration *. En réunissant ce second principe avec le précédent, il est facile de déterminer le choix des substances propres à la nourriture des Enfans nouveaux-nés.

* Voyez *Specimen novi Medicinæ conspectûs*, de M. de la Caze.

Les instrumens destinés à la digestion & au travail du suc nourricier, sont très-délicats chez les enfans ; leur machine ne doit être que très-foiblement remontée; elle n'est capable d'aucun effort ni d'aucune opération animale qui exige un appui ou une réaction efficace du côté de l'estomac : ce centre ne doit être que doucement sollicité, qu'entretenu dans un jeu libre, aisé, presqu'uniforme. Un aliment facile à digérer, une liqueur douce contenant beaucoup de parties véritablement nutritives sous un petit volume, remplira toutes les conditions que nous avons exigées pour la nourriture de l'enfant. Aussi la nature l'a-t-elle ainsi ménagée pour les jeunes animaux ; elle n'a pas eu moins d'attention pour nous ; le lait qui se sépare dans les mammelles de nos meres, immédiatement après l'accouchement, est pourvû de toutes ces qualités. C'est presque un chyle tout formé.

Il paroît devoir passer dans les venes lactées & dans la masse du sang de l'enfant, sans trop exciter les organes de la chylification. En un mot, sa digestion se doit faire sans peine & sans travail ; elle seroit même absolument inutile, s'il ne s'agissoit que de l'altération des alimens.

Mais, comme nous l'avons déja observé, la *perennité*, la succession & la réciprocation des mouvemens qui entretiennent le jeu de la vie, sont principalement fondés sur le jeu des organes épigastriques que l'aliment est destiné à réveiller, à remonter, &c. Il falloit donc que le lait arrivé dans l'estomac des enfans nouveaux-nés, y devînt capable de solliciter jusqu'à un certain point, les organes de la digestion. Or c'est à quoi la nature a pourvu en ménageant la coagulation du lait dans le ventricule des enfans. Un levain toujours présent dans leur estomac, un reste de la

digestion précédente, sont les instrumens qui opèrent cette coagulation. Ce que nous avançons des effets de ce levain est incontestable. La matière qu'on retire de l'estomac des veaux, des chevreaux, &c, & qu'on employe tous les jours sous le nom de *présure* à cailler le lait, n'est autre chose que ce levain, que ce reste de la digestion précédente. Voilà donc une cause toujours capable de produire dans le lait dont les jeunes animaux sont nourris, un changement propre à corriger son inertie. En effet la coagulation qu'il éprouve dans leur ventricule, avant d'être travaillé par les organes digestifs, doit lui procurer un certain degré de résistance propre à mettre en jeu les viscères épigastriques, &c.

Il est donc clair que le lait destiné par la nature elle-même à la nourriture des enfans nouveaux-nés, est un aliment proportionné à l'état

tat de foibleſſe de leurs organes, au degré d'action que leur digeſtion doit exciter dans toute la machine, & propre à fournir abondamment le ſuc nourricier dont ils ont beſoin pour l'accroiſſement de leur corps.

Nous devons encore obſerver, pour achever de confirmer les avantages du lait, que la nature a pris ſoin de le rendre les premiers jours, ſéreux, purgatif, convenable enfin à l'état de l'enfant & à l'évacuation ſi néceſſaire du *méconium*, & en a indiqué l'uſage dans la ſuite d'une façon ſi évidente, en lui donnant plus de conſiſtance, à meſure que l'enfant ſe fortifie, qu'on a ſuivi généralement cet indice.

En un mot, il paroît ſi décidé que les jeunes animaux doivent être nourris du lait de leur mere qu'on pourroit croire que nous nous ſommes occupés juſqu'ici d'une

vaine discussion, s'il n'étoit reçu que l'expérience & l'industrie des hommes a plus d'une fois utilement corrigé les prétendues règles de la Nature. Si l'on a découvert plusieurs moyens au moins très-commodes de déroger à ses premières institutions, ne sommes-nous pas en droit de substituer à l'usage du lait, ordinairement suivi de plusieurs inconvéniens très-dangereux, un autre aliment qui puisse convenir à la délicatesse de l'estomac des enfans, réparer & augmenter leurs forces, & qui soit exempt des défauts qu'on peut reprocher au lait? Tout ce qu'on a débité sur le prétendu attentat contre les loix de la Nature, est parti le plus souvent d'un zèle peu éclairé.*

L'industrie des hommes, la fa-

* Le pain fermenté, les liqueurs fermentées, les viandes cuites, les saignées, l'insertion de la petite Vérole, &c, sont autant de preuves de notre raisonnement.

culté de réformer par le fecours de l'Art, eft auffi un préfent de la Nature; & ufer de cette faculté ou prendre fes ouvrages bruts & informes, n'eft-ce pas toujours obéir à fes loix? En un mot, nous l'avons améliorée en tant de points, pourquoi n'aurions-nous pas le même avantage à l'égard du lait ? Ce n'eft pas que nous ne puiffions tirer des inftructions utiles de l'exemple des animaux qui étant dépourvus d'intelligence, ne font pas comme nous de nouvelles loix, mais fuivent conftamment celles de la Nature. Auffi nous en fommes-nous appuyés & nous en appuyerons-nous encore, mais toujours après un mûr examen fondé fur des obfervations folides, fans nous frapper de la fauffe idée de fuivre fcrupuleufement les indications de la Nature, & fans nous laiffer féduire par l'appas flateur pour notre vanité, de la réformer.

Nous étant donc mis dans ce sage équilibre, nous examinerons les principales questions qui se présentent au sujet de la nourriture des enfans. 1°. Les faut-il nourrir avec du lait? 2°. Avec du lait de femme; 3°. Avec le lait de leur propre mere?

Quant à la premiére question, ce que nous avons déja dit en faveur de cette nourriture, l'usage constant de tous les peuples, les avantages qui résultent de cet usage, & qui ne sont infirmés par aucun inconvénient assez observé, l'indication même de la nature qui n'est contredite sur ce point par l'utilité bien établie d'aucune méthode différente; toutes ces raisons, dis-je, suffisent pour assurer que la nourriture la plus sûre & la plus convenable aux enfans, du moins celle dont les avantages sont plus connus jusqu'à présent, doit être tirée du laitage en géné-

ral : auſſi n'ai-je mis ce point en queſtion, que parce que *Vanhelmont* à qui peu de perſonnes ſont en droit de refuſer le titre de grand Médecin, & dont les opinions vraiment Médicinales ſont évidemment marquées au coin du génie créateur ; ſi *Vanhelmont*, dis-je, ne s'étoit aviſé de vouloir proſcrire l'uſage du lait, au moins pour le régime, *ad vitam longam ;* & s'il n'avoit appuyé ſa prétention d'un exemple * qui ne pouvant pas être regardé comme ſuffiſant (puiſqu'il eſt unique) pour mériter la préférence à la méthode qu'il veut ſubſtituer à

* *Hoc pacto filium Comitis, inter cæteros nutriri juſſi à nativitate, qui tres fratres robore, ſanitate, ſtaturâ, ingenio, omnique valore longè ſuperavit, adeòque, niſi in bello pugnaci manu glande transfoſſus occubuiſſet, magnæ ſpei erat. Enimvero ut præfatus cibus potuſque, eſt innocuus, non putreſcens, non coagulabilis, non contumax digeſtioni (putreſcunt enim facilè quæcumque ab animalibus petuntur tenerioribus ſtomachis) ut neque malignitatis particeps, vel alienæ perturbationis inſtabilis, aut inductæ vitioſæ impreſſionis hæres : ita ſemper ſibi æqualis,*

celle qui est presque généralement reçue, prouve du moins que l'essai de ses moyens n'a rien de dangereux, & qu'on peut sans témérité se convaincre de leur plus grande ou moindre utilité par des expériences nouvelles.

Vanhelmont propose donc de nourrir les enfans avec une espèce de bouillie préparée avec le pain qu'on fera légèrement bouillir dans de la petite bière, avec le miel écumé ou le sucre, réduisant le tout à une consistance de muci-

par & constans, naturæ sit familiarissimus; non vermiculosus, non acer, putidus aut nidorosus, non denique acer, acutus, febriculosus, imò nec unquam nocuus, licèt quantitatem excesserit, nam plus minusve dilui potest. Adeòque & sine morbis crescit, adolescitque infans, & fit capax remedii ad vitam longævam. Non ergo etiam malè juxta literam de Messia ter-glorioso Incarnato legitur, quòd mel & butyrum comedet. *Unum, siquidem continet gloriam roris cum extracto florum; alterum verò omnium penè herb..rum est magisterium. Butyrum ergo, non autem lac, comedet. Undè discretio boni à malo & judicii acumen promittitur.* Van-Helm. *De Nutrit. Infant. ad Vit. long.*

lage, de colle ou de gelée, & le délayant ensuite dans une suffisante quantité de petite bière, afin que cette préparation puisse aussi servir de boisson : *Laudo*, dit-il, *pro puero nostro alimenta quæ pane tantisper in tenui cerevisia bullito, cum melle despumato, sin minùs saccharo, instituitur, donec simul in mucilaginis aut collæ speciem, sive gelatinam devenerint; huic tunc tantumdem tenui cerevisiæ miscetur quantùm satìs, ut potûs loco inserviat*, ibid. Il condamne l'usage du lait par des argumens suivans : 1°. parce qu'il aigrit aisément, & qu'il cause alors des maladies très-dangereuses : 2°. parce qu'il transmet aux enfans, non - seulement les maladies des nourrices, mais même leurs vices : 3°. parce que les nourrices ne cessent pas d'allaiter leurs enfans quand elles deviennent grosses : 4°. parce qu'on est presque toujours obligé de mêler

d'autres alimens à l'usage du lait par rapport à son insuffisance : 5°. parce que les nourrices les plus saines & les plus sobres sont exposées à des passions plus ou moins vives, à des frayeurs, à la tristesse, à toutes les affections de l'ame capables d'altérer & de corrompre le lait, ou d'en supprimer ou d'en diminuer considérablement la sécrétion, &c. Voici les propres termes de l'Auteur, qui méritent d'être rapportés dans toute leur étendue : *Non itaque me naturæ injurium autumo, si insolitum alimentum lacti prætulero. In lacte siquidem plurima ingruunt incommoda. Imprimis lac grumescens vomitiones frequentes, vermes, tormina, febres, diarrhæas, epilepsias, convulsiones persæpe profert, multasque necis inopinas occasiones continet. Lac enim in stomacho, proprio loci fermento obediens, necessariò acescit, antequam in alimentum vertatur; cui si novus succe-*

dat lactis suctus, durus tenello stomacho lactis grumus incumbit, qui in glebas occalescens, caseum mentitur tenacem, non secus multò atque lac intra ubera non raro' concrescit & nonnisi cum apostemate erumpit. Quod cùm digestioni pertinaciter resistat, si non etiam valdè nocuum fuerit, mox saltem putrescit, amaricat, flavescit, viridescit, nidorem contrahit; & pylorum alienat: unde præfatæ morborum clades sæpe excitantur. Infans enim dudum sugit, frequenter repetit. Lac primum est coagulatum, aliud recens intromittitur tertiò sextòque, fit commistio omnium, acidumque præter naturam alienum concitatur ejulatibus, fitque coagulum commune ex omnibus. In quo heterogeneitas manifesta, sequiturque recens suctum, symbolum caseati, nidorosi & putrefacti. Hæc vitia sunt ferè inevitabilia, suntque peccata lactis materialia, quæ recèns fœtus editus ex origine piare incipit, quasi ab

ortu mater insidias mortisque comminationes suo infantulo struat. Sunt insuper alia lactis crimina occultiori tabo perniciosa. Nimirum nedum lues veneris, lepra, pestes, febresque contagio infames suguntur à nutricibus; verùm etiam inuritur puero à cunis propensio morbosa nutricum, non secus ac si hæreditaria esset. Certè character in vitam deplorabilis. Novi quemdam Præsidem sextâ sanâque prole beatum, cui tertia (quod nutrice aleretur renum calculo subnoxiâ) luctuosâ lithiasi, anno ætatis suæ 13, tertiâ sectione sub lithotomo finivit. Denique non sat est morbos materiales lactis, occultas tabes morborum, radicesque hæreditarias per lac in sugentem transplantari & pertinacissimè in vitam incorporari; verùm etiam vitiorum quorumcumque sementa moralia cum lacte intrò penetrant, & in vitam perseverant. Observavi sic, nutricem salacem, furtivam, avaram iracundamque, suam

fragilitatem transtulisse in pueros. Sic insolita in familias stupiditas, ira, dementia, multaque animi pathemata (etiam præter defectus morales) dudum somniantia, ac tandem dierum sub maturitate explicata prodeunt, à nutricibus mendicatæ, & per lac propagata. Tum demum lac in nutrice adhuc obnoxium est, ut cadaverescat, si nutrix clanculum imprægnata est, participet de febribus & malis quæ nata sunt lac quomodolibet inficere. Tandem in horas lac varias impressiones subit, ex omnibus animi perturbationibus; unde nedum grumescit putretque, sed & non sensili qualitate induit difformitates quas insons infans bibit atque piare tenetur. Non enim nutrix uno semper tenore animum frenat, mille sed apprehensionibus, iræ, tristitiæ, agoniæ, invidiæ, lasciviæ, furti, avaritiæ, &c, perculsa succumbit, quarum singulæ, est indubium, quî lac malè disponant tam quoad corpus,

quàm animam. Inevitabiles enim sunt pleræque, periculosæ tamen. ibid. Il faut convenir que la plupart de ces inconvéniens du lait, existent. Je n'en vois même qu'un seul des vices que *Vanhelmont* lui impute, dont on puisse l'absoudre; je veux dire cette coagulation spontanée ou causée par l'acide propre de l'estomac, que le lait subit toujours avant que d'être digéré, qui appartient à l'état sain, & qu'on doit regarder comme l'altération naturelle de cet aliment.

Ainsi la partie du raisonnement de cet Auteur qui est fondée sur les maux qui ne suivent que trop fréquemment l'usage du lait, ne sçauroit lui être contestée: mais pour la conséquence immédiate qu'il en tire: Donc il faut abandonner la méthode d'allaiter les enfans: *Odi ergo infantis nutritionem per lac intentatam:* nous serons plus circonspects à l'admettre. Nous

croyons avoir aſſez rempli ce que nous devons à cet égard à la ſociété, en lui dénonçant les inconvéniens d'un uſage ſur lequel on ne s'aviſe pas communément de douter qu'il puiſſe être aboli & remplacé par un meilleur. Nous devons encore obſerver que les qualités que *Vanhelmont* attribue à ſa gelée, ne peuvent être rejettées par aucun raiſonnement ſolide; que les connoiſſances Phyſiques, l'induction par analogie, des obſervations peu éloignées même, ſont extrêmement favorables à ſes prétentions; qu'il ne manque à cette méthode pour être établie à la rigueur, que l'avantage d'être confirmée par un nombre ſuffiſant de faits particuliers : en un mot par l'expérience Médicinale. En effet le pain & le miel ou le ſucre réduits en conſiſtance de gelée, & délayés dans une ſuffiſante quantité d'un liquide approprié, d'eau,

par exemple, dans nos climats, à la place de la petite bière de *Vanhelmont*, constituent un aliment nourrissant, aisé à digérer, n'étant point exposé, comme le lait, aux altérations qui dépendent de l'air, des maladies, ou des passions de la nourrice qui le fournit, &c.

La bière employée dans la composition de la gelée & qu'on fait bouillir avec le pain, ne laisse dans cette bouillie que de l'eau, & une petite quantité de tartre fort analogue au sel de lait. L'ébullition en ayant dissipé les parties spiritueuses, cette liqueur est très-bien choisie pour la cuite de la gelée.

Je le répète en deux mots; un pareil aliment doit paroître préférable au lait. Les considérations les plus sages, les plus réfléchies, les mieux déduites de la connoissance physique que nous avons de l'un & de l'autre aliment, sont sans doute favorables au premier; mais

en Médecine, l'expérience doit toujours être ſcrupuleuſement conſultée. Il ne ſuffit pas qu'elle ne ſoit point contraire à une méthode d'ailleurs fondée ſur le raiſonnement le plus évident, il faut qu'elle lui ſoit directement avantageuſe; & le raiſonnement ſeul ne peut jamais être le fondement des préceptes médicinaux. Ainſi puiſque cette expérience nous manque encore, nous nous abſtiendrons ſagement de prononcer ſur la queſtion que nous venons d'examiner.

Quant au ſecond point, ſçavoir ſi l'enfant doit être nourri avec le lait de femme, cette queſtion paroîtra peut-être auſſi inutile que la précédente à ceux qui ne ſçauroient pas que c'eſt avec le lait de vache que tous les peuples du Nord nourriſſent leurs enfans, qui ſont, de l'aveu de tout le monde, plus vigoureux, & moins ſujets aux maladies que ceux des nations Méri-

dionales. Ce fait ne prouve pas, il eſt vrai, qu'ils ayent obligation de ces avantages à la nourriture de leur enfance, mais il indique au moins évidemment que cette nourriture ne leur eſt pas nuiſible. L'uſage du lait de femme pour les enfans, eſt exactement inconnu en Moſcovie & en Iſlande. Dans ce dernier pays, les enfans nouveaux-nés ſont laiſſés toute la journée par leur mere, couchés par terre auprès d'un pot remplide lait, dans lequel plonge un tuyau, dont l'enfant ſçait très-bien trouver l'extrémité ſupérieure, y porter la bouche & ſuccer le lait, toutes les fois qu'il eſt preſſé par la faim ou par la ſoif*. Les enfans de ce pays ſauvage échappent bien plus fréquemment

* L'Enfant ne tette que huit, ou tout au plus quinze jours s'il eſt malade. On le couche enſuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vaſe bouché & rempli de petit lait chaud, avec une petite canule, entortillée de fil, ou un gros tuyau de plume, & à côté

aux

aux dangers de l'enfance, que ceux de nos Contrées. Mais ſuppoſons que leur force & leur meilleure ſanté dans tous les âges, dépendent d'autres circonſtances, de la nature du climat, par exemple, de la ſanté de leurs parens, ſupérieure à la nôtre qui eſt affoiblie dans la moitié des conſtitutions, par le luxe, par la débauche, &c, il eſt toujours conſtant que la méthode de nourrir les enfans par le lait des animaux, eſt décidée non dangereuſe, & pour le moins auſſi ſûre en ſoi, que celle de leur donner des femmes pour nourrices.

La prétendue analogie du lait

un peu de pain, s'ils en peuvent avoir. Lorſqu'il s'éveille, ou qu'il donne quelque marque de ſoif, on le tourne du côté du vaſe, & on lui met le tuyau dans la bouche, pour lui faire ſuccer ſa nourriture, lorſqu'il faut porter l'Enfant un bout de chemin, ſoit pour le baptême, ou autrement, on lui met dans la bouche un morceau de linge trempé dans du petit lait, dès qu'un Enfant a attrapé neuf mois il mange de tout.

des femelles d'une espèce quelconque avec les organes & les humeurs des jeunes animaux de la même espèce, fût-elle aussi solidement établie que l'opinion commune le suppose, ne fourniroit jamais qu'un très-foible argument en faveur du lait de femme, puisque l'expérience n'établit point un droit de préférence pour ce dernier ? Mais cette analogie n'est encore qu'un rapport énoncé, & point du tout prouvé, comme il y en a tant d'autres en Médecine, & sur-tout dans la théorie des vertus & du choix des alimens & des médicamens. Nous n'avons donc jusqu'à présent aucune bonne raison pour combattre l'usage du lait de vache, par exemple, substitué au lait de femme, sur-tout avec la commodité de faire passer le premier dans l'estomac de l'enfant de la même façon qu'il le recevroit en tettant, c'est-à-dire, peu-à-peu,

mêlé avec la ſalive par la ſuccion. On n'auroit pour cela, comme on le pratique dans le Nord, qu'à faire ſuccer le lait par le ſecours d'un tuyau muni d'une petite éponge, ou d'un petit bouton ou peloton de linge, lâchement ramaſſé. Pluſieurs enfans nourris de cette façon dans nos campagnes, ou bien avec quelque différence peu eſſentielle, & qui ont été élevés très-heureuſement, ſont une preuve convaincante de la bonté de cette méthode, qui d'ailleurs ne ſçauroit être ſuivie d'aucun inconvénient, ainſi que nous l'avons déja obſervé. Mais de plus, une bonne partie des défauts reprochés au lait à ſi juſte titre, & que nous avons rapportés d'après *Vanhelmont*, ne peuvent tomber que ſur le lait de femme, & point du tout ſur celui de vache ou de chèvre. Je veux parler des défauts qui proviennent du tempérament, du ca-

ractère, des maladies, des passions ou de la grossesse des nourrices. Or le nombre des inconvéniens qui dépendent de ce genre de causes est immense ; & presque tous sont accompagnés ou suivis de quelque danger pour l'enfant. On trouve même un autre avantage à délivrer les femmes de l'emploi d'allaiter leurs enfans ; on met à profit pour la multiplication de l'espèce, tout le tems de la fécondité de toutes les femmes de la Nation. Cette faculté *chome*, pour ainsi dire, dans les nourrices pendant les deux tiers au moins des tems où elles seroient propres à la génération. Or cette perte est immense, & l'on peut y remédier d'une façon très-simple, en détruisant par un usage général, l'état & les fonctions des nourrices. Un autre avantage moins étendu, mais aussi réel, & plus Médicinal, c'est le moyen sûr qu'on auroit par cette

méthode ſagement combinée avec celle de *Vanhelmont*, de prévenir les accidens occaſionnés par le *ſévrage*. On feroit aiſément paſſer l'enfant par des dégrés inſenſibles de ſon pot au *lait*, à ſon écuelle à *panade*, qu'on lui feroit abandonner à ſon tour avec la même facilité, & ſans qu'on pût appréhender qu'il s'affectionnât aſſez à l'un ou à l'autre, pour en être ſéparé douloureuſement, comme du tetton de ſa nourrice?

Mais ces grands changemens, de la nature de celui-ci, par exemple, ne ſont guère adoptés chez une grande Nation; ſur les avis même réitérés des Citoyens deſtinés par leur état à donner au Public les obſervations qui pourroient les porter à les admettre. Ils doivent donc les attendre patiemment de l'autorité du Prince, du tems & de quelques circonſtances favorables, ſans laiſſer perdre les occa-

ſions de contribuer de loin à ces heureuſes révolutions, avec la même ardeur que ſi leur zèle devoit être récompenſé par le ſuccès le plus prochain & le plus aſſuré. Cette attention eſt un devoir.

Pour peu qu'on voulût entrer dans le détail des erreurs populaires, on pourroit même ſe flatter de voir un jour le ſuccès du changement utile que nous propoſons. Bien d'autres préjugés qui ſembloient faits pour n'être jamais ſecoués, puiſqu'on les croyoit également indiqués par la Nature & par la Religion, n'exiſtent cependant plus aujourd'hui. Nous rapporterons à ce ſujet l'Anecdote ſuivante.

» Un jour que la Reine Blanche » étoit dans la plus grande ardeur » d'un accès de fièvre qui dura ex- » traordinairement, une Dame de » qualité qui pour plaire à S. M. » ou pour l'imiter, nourriſſoit auſſi

» ſon fils, voyant le petit Louis » pleurer de ſoif, s'ingéra de lui » donner la mammelle. La Reine » au ſortir de ſon accès demanda » ſon fils, & lui préſenta la ſienne, » mais le petit Louis n'en voulut » point, ſoit qu'il fût pleinement » raſſaſié, ou qu'un lait brûlé le » rebutât, après en avoir pris au- » tant de fois qu'il lui en falloit. » Il n'étoit pas difficile d'en devi- » ner la cauſe, & la Reine la ſoup- » çonna d'abord. Elle feignit d'ê- » tre en peine de remercier la per- » ſonne à qui elle étoit redevable » du bon office rendu à ſon fils du- » rant ſon mal; & la Dame croyant » faire ſa cour, avoua que les lar- » mes du petit Louis l'avoient ſi » ſenſiblement touchée, qu'elle » n'avoit pu s'empêcher d'y met- » tre remède. Mais la Reine au » lieu de repartir, la regarda d'un » air dédaigneux, & enfermant » ſon doigt dans la bouche de ſon

» fils, le contraignit ainsi de rendre
» tout ce qu'il avoit pris. Cette
» violence donna de l'étonnement
» à ceux qui la virent ; & la Reine
» pour le faire cesser dit qu'elle
» ne pouvoit endurer qu'une autre
» femme eût droit de lui disputer la
» qualité de mere : tant on étoit
» alors persuadé que la nourriture
» des enfans faisoit partie de leur
» éducation. » *Varillas*, Minorité de S. Louis, *p.* 10. *cité par Bayle, pag.* 804. *Tom. I. première Edition.*

La troisiène question, sçavoir si chaque enfant doit trouver sa nourrice dans sa propre mere, paroîtra beaucoup plus naturelle que les deux précédentes, quoiqu'elle passe encore pour absolument décidée, & que le cri général soit pour l'affirmative. Les conseils des Moralistes, tant sacrés que profanes, les spéculations des Politiques, les déclamations de nos Auteurs de Comédie, de Romans critiques, les

les préjugés des Accoucheurs, & même le ſentiment de pluſieurs Médecins, dépoſent unanimement contre l'inhumanité, la révolte à l'inſtitution de la Nature & les autres crimes tant reprochés aux meres qui confient la nourriture de leurs enfans à des ſoins étrangers. Les uns & les autres, du moins ceux qui ont raiſonné, ont employé preſqu'indiſtinctement les argumens phyſiques & médicinaux, tirés de la conſidération de la ſanté des meres & de celle des enfans, & ſurtout ceux qui portoient ſur les inconvéniens moraux.

Sans entrer dans la diſcuſſion de ces avantages, ou des inconvéniens purement moraux, qui ne nous appartiennent que moins directement, nous nous contenterons d'en expoſer le pour & le contre médicinal. C'eſt-à-dire, que nous examinerons principalement

quelle ſorte d'avantages Médicinaux l'enfant peut retirer du lait de la mere ; & quels maux on doit craindre pour ſa ſanté lorſqu'il eſt privé de cette nourriture.

1°. Les vices que *Vanhelmont* a reprochés au lait de femme en général, & que nous avons déja indiqués d'après lui dans l'examen des deux queſtions précédentes, ont été attribués au lait des nourrices étrangères, même par les Partiſans de l'allaitement de l'enfant par ſa propre mere ; mais il me ſemble qu'ils n'ont pas aſſez réfléchi que celui des meres peut y être également ſujet. Ces vices ont deux ſources principales, la ſanté de la nourrice & ſes paſſions.

Quant à la première ſource, on ne voit guère pourquoi on doit ſuppoſer à la mere qui donne ſon enfant à une nourrice étrangère, une meilleure ſanté qu'à cette

nourrice. Les femmes qui ſont dans l'uſage de ne point nourrir elles-mêmes leurs enfans, ſe trouvent dans la claſſe des Citoyens qui jouiſſent ordinairement d'une ſanté moins parfaite, & les nourrices mercenaires au contraire ſont priſes dans un ordre dont la bonne ſanté eſt preſque toujours le partage. Il y a pourtant à cet égard une diſtinction à faire entre le fond même de la ſanté, la force de compléxion, l'état actuel dans lequel ſe trouve une nourrice qu'on choiſit, & celui dans lequel on peut ſe flatter qu'elle perſévèrera pendant le cours de la nourriture; parce que ce dernier dépend d'un certain régime que l'aiſance peut mieux procurer que la médiocrité, & que la pauvreté ne ſçauroit permettre. Pour le fond de la compléxion, il n'eſt pas douteux qu'en général la payſanne ou la femme du peuple n'ait l'a-

vantage sur la femme de condition, ou sur la bourgeoise riche, ou pour le moins aisée; car ce ne sont que les femmes de cet ordre qui ont la faculté de se soustraire à l'embarras de nourrir leurs enfans. Ces dernières sont communément foibles, délicates, souvent trop jeunes & bien plus exposées que les paysannes, aux maladies héréditaires ou communiquées. Enfin lorsqu'on veut se servir des nourrices étrangères, on a la commodité de choisir les plus saines & de rejetter celles qui ne le sont pas.

Pour la constance de la santé dépendante du régime, il y a encore plus d'une considération à faire sur ce point. Il faut d'abord distinguer les nourrices étrangères, en domestiques & en externes. La crainte des inconvéniens du mauvais régime ne peut tomber que sur les nourrices externes, puisqu'une mere peut procurer à une nourrice

domeſtique les mêmes ſecours dont elle jouiroit elle-même. Il faut avouer que les inconvéniens ſont ordinaires, & d'autant plus graves, que la nourrice externe ſe trcuve plus pauvre. Il y a même peu de moyens de prevenir ces inconvéniens. Les payſannes ſe nourriſſent mal communément, elles travaillent beaucoup, dorment peu, &c; à cet égard là donc la mere ou la nourrice domeſtique ont manifeſtement l'avantage. Mais la nourrice domeſtique l'emporte ſur la mere. La première aura toutes les commodités que lui procurera la mere, & ne ſera point expoſée comme elle à mille fautes de régime, qui ſont, pour ainſi dire, d'état, pour la plupart de ces meres, comme la veille, le jeu, le défaut de ſobriété, les excès, &c.

Quant à la ſeconde ſource des altérations du lait, je veux dire, *les paſſions*. Il eſt évident, démon-

tré par l'expérience & par la nature des choses, qu'elle est bien plus féconde chez les femmes qui vivent ou qui sont élevées dans l'abondance, que chez les femmes du peuple. L'éducation multiplie les objets des sensations & par-conséquent les causes des passions. Pour ce qui est des causes constantes de certaines passions, de ces dispositions profondément *inhérentes*, qui constituent le matériel des vices moraux, & dont l'influence par le lait peut se déduire de plusieurs observations; il est clair qu'elles existent à peu-près également dans tous les états. C'est encore ici une affaire d'expérience. On observe seulement que les vices ne sont pas les mêmes dans toutes les conditions, qu'ils sont à peu près compensés, du moins par rapport à leur influence sur l'œconomie animale. Ainsi la femme d'un rang élevé

ne ſera pas ſujette aux vices honteux des femmes du Peuple ; elle ne ſera ni débauchée, ni crapuleuſe, ni colère, &c ; mais la femme du Peuple ne ſera pas auſſi communément livrée à l'ambition, à l'amour, aux haines violentes, à la fureur du jeu, aux veilles, à l'ennui, &c. Or les dernières paſſions nuiſent encore plus à la ſanté que les premières. On a vû des Payſannes livrées à l'ivrognerie, qui étoient néanmoins d'excellentes nourrices * ; & je ne crois pas qu'on fût en droit d'eſpérer le même avantage, ou pour mieux dire, la même ſécurité d'une femme expoſée ſucceſſivement

* J'ai été moi-même nourri par une femme de cette eſpèce pendant un an & demi, & je puis dire avec le plus grand ſuccès, pour la force & pour la bonne ſanté. Mais ces obſervations ne doivent pas plus accréditer l'excès du vin pour les nourrices, & même ſon uſage modéré, que l'exemple de quelques ivrognes qui vivent long-tems exemts de toute eſpèce d'infirmité, doit accréditer l'ivrognerie en général.

à toute l'énergie des desirs, des regrets, des fantaisies, des caprices, des affections vives de l'ame, &c, objets qui n'existent point pour le Peuple.

Une seconde prétention favorable à l'usage du lait de la mere, & fondée sur une considération physique, porte sur une certaine analogie que l'on a imaginée entre le lait de chaque mere & l'enfant dont elle est accouchée. Je dis imaginée, car personne ne l'a prouvée, que je sçache, ni même établie par une présomption raisonnable.

M. de Buffon paroît avoir adopté le préjugé généralement reçu au sujet du lait de femme. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit, selon lui, arriver de grands inconvéniens, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice avant la fin du premier mois. Comment

accorder cette refléxion avec l'obſervation que le même Auteur rapporte preſque tout de ſuite. J'ai connu, dit-il, à la campagne quelques Payſans, qui n'ont pas eu d'autres nourrices que des brebis; & ces Payſans étoient auſſi vigoureux que les autres. Mais, 1°. On ne voit guères d'enfans privés au bout d'un mois de lait de femme, auxquels on ne donne du lait de chèvre, de vache, &c, & cela ſans aucun inconvénient pour leur ſanté. 2°. Dans les cas même extraordinaites où l'on manqueroit de lait, l'enfant ne courroit aucun danger de perdre la vie, pourvû qu'on eût l'attention de ſubſtituer une nourriture bien préparée & proportionnée à la délicateſſe de ſes organes. Enfin quand même il ſeroit prouvé que les enfans nourris au bout d'un mois de tout autre aliment que du lait de leur nourrice, maigriroient con-

sidérablement, seroit-on en droit d'attribuer leur maigreur à la privation du lait? *Vanhelmont* fondé sur des raisons déduites de l'analyse des différentes espèces de lait, préfère celui d'ânesse à tout autre, même à celui de femme. *Quapropter etiam*, dit cet Auteur, *lac muliebre, quanquam nobis sit simillimum, proximum, muniale, & nutritium, attamen cedit asinino ob longævitatem.*

Dionis, a dit à ce sujet une grande absurdité, lorsqu'il a avancé *que quand une mere nourrit son enfant, il ne lui faut pas une si grande quantité de lait pour le contenter, que quand c'est une nourrice étrangère.* Et plus positivement encore dans le même Ouvrage: *Qu'avec un demi-septier de lait maternel par jour, il s'élèvera & se portera mieux qu'avec une pinte de celui d'une nourrice étrangère, quelque bonne qu'elle soit.*

Il faut pourtant avouer, 1°. Que l'âge du lait (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi) doit être proportionné à l'âge de l'enfant auquel on le deſtine. Un lait vieux ne convient point à un enfant nouveau né. Ce lait ſéreux, connu des anciens Phyſiologiſtes ſous le nom de *Coloſtrum*, ſéparé dans les mammelles des femmes immédiatement après leur accouchement, convient admirablement à l'enfant nouveau né. Il eſt ordinairement propre à faciliter l'excrétion du *méconium*, ainſi que nous l'avons obſervé; or il ſeroit très-difficile de trouver un pareil lait chez une nourrice étrangère, qui, dans les cas les plus ordinaires, a nourri au moins huit ou neuf mois ſon propre enfant & toujours pour le moins aſſez long-tems pour que ſon lait ſoit parfait. On doit cependant convenir que cette qualité ſereuſe du lait n'eſt pas abſo-

lument néceſſaire pour l'expulſion du *méconium*, puiſqu'on peut y ſuppléer par le petit lait, par l'huile d'amandes douces, &c. 2°. On obſerve quelquefois que tel lait ne ſera pas propre à un enfant, qui trouvera une nourriture ſalutaire dans celui d'une autre nourrice ; & que le lait de la première nourrice ſera réciproquement très-convenable à un autre enfant. Mais outre que ces cas ſont très-rares, & que le ſuccès du changement de nourrice, dépend bien plus ſouvent d'un défaut abſolu du lait qu'on a abandonné, & d'une bonté abſolue de celui qu'on lui préfère, que d'une proportion ou d'une diſproportion entre l'un ou l'autre de ces laits & le tempérament de l'enfant ; il arrive preſqu'auſſi ſouvent qu'un enfant paſſe avec avantage du ſein de ſa mere à celui d'une étrangère. Ainſi cette obſervation eſt à peu-

près indifférente, & ne décide rien pour le choix de l'une ou l'autre de ces deux méthodes.

Il paroît donc évident par les considérations que nous venons d'exposer, que les avantages, comme les inconvéniens médicinaux, des nourrices étrangères sont à peu-près compensés ; d'où nous pouvons tirer ce petit nombre de règles générales. 1°. Que la mere qui joint à tous les avantages de la fortune, ceux d'une santé ferme & vigoureuse, entretenue par un bon régime, par une vie tranquille, bien réglée & exemte de passions, est préférable à une nourrice étrangère. 2°. Que cette dernière doit au contraire être absolument préférée à la mere foible, délicate, livrée aux passions & même au genre de vie ordinaire aux femmes du monde. 3°. Que la nourrice domestique est toujours préférable à la nourrice

externe, & qu'elle ne le cède presqu'en rien à la mere dans aucun cas. 4°. Que dans la nécessité d'avoir recours à une nourrice externe, ou de la campagne, on doit choisir la moins pauvre.

Il est encore bon d'observer, qu'il est à présumer qu'une mere soignera mieux son enfant, qu'une nourrice étrangère. La tendresse qu'on doit lui supposer, ne permet pas de la soupçonner, comme la dernière, d'une négligence pernicieuse à l'enfant, que son âge tendre expose à mille dangers. On devroit donc souhaiter que le petit nombre de meres qui ont le degré de santé, de loisir, & d'*æquanimité* que nous avons exigé, voulussent être les nourrices de leurs enfans. Il semble même que cette méthode produiroit un bien d'une autre espèce. Sçavoir, un attachement mutuel des meres & des enfans, & par conséquent un

plus grand nœud dans les familles. L'on a pensé que ce n'étoit pas à la seule habitude de vivre ensemble, mais même à un effet matériel du lait que cet attachement réciproque seroit dû. Ce Phénomène, s'il existoit, seroit sans contredit, de notre ressort; mais cette prétention n'est pas assez solidement établie; elle paroît même l'effet d'un préjugé. Entr'autres observations qui lui paroissent favorables, on s'est apperçu (& le fait est réellement frappant) que les familles étoient moins unies à Paris, que dans les Provinces; que l'amour maternel surtout n'y étoit presque pas reconnoissable; mais on a observé aussi à peu-près lamême différence entre Paris & les Provinces, par rapport à l'attachement mutuel des grandes-meres & des petits-fils, des tantes & des neveux, & même des parens mâles de l'en-

fant. On ne voit donc pas assez l'influence du lait maternel; on est obligé d'avoir recours à des causes postérieures à l'allaitement, ou qui lui sont absolument étrangères, aussi-bien qu'à notre sujet.

Mais cette dernière discussion ne doit pas faire supposer que nous admettons l'utilité absolue du lait de femme, encore moins, que nous panchons à lui donner la préférence sur les deux autres méthodes, dont nous avons fait mention; sçavoir, la nourriture par le lait de vache ou de chèvre, & par la bouillie de *Vanhelmont*: nous répèterons même en faveur de ces deux méthodes, que ce n'est que par respect pour les droits de l'expérience que nous ne nous décidons pas hautement pour l'une ou pour l'autre. De plus l'usage de faire allaiter les enfans par des femmes, soit par leur propre mere,

ſoit par une nourrice étrangère, n'eſt pas ſur le point d'éprouver le changement que les conſidérations que nous avons propoſées, pourroient bien amener un jour. Ce n'eſt pas même pour les têtes précieuſes, pour les Princes qu'il ſeroit permis de mettre en uſage cette méthode, tant qu'elle ne pourra paſſer parmi nous que pour une tentative. Il entre donc néceſſairement dans notre ſujet, d'expoſer les qualités d'une bonne nourrice & du régime qu'elle doit obſerver.

Nous ne ſçaurions donner des règles plus ſures ſur le choix des nourrices, qu'en rapportant les qualités qu'exigent les Médecins dans celles qu'ils deſtinent aux Princes. Ce n'eſt que pour ces enfans précieux que ce choix eſt véritablement réfléchi & établi ſur les lumières & ſur les obſervations ſucceſſives des plus habiles

gens de l'Art. C'est cette méthode que les Accoucheurs & les différens Auteurs qui ont traité cette matière, ont insérée dans leurs livres, & qui s'est répandue dans le Public. J'ai cru devoir la puiser à la source. La voici d'après ce que m'en a bien voulu communiquer M. Marcot, Premier Médecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Vous me demandez, Monsieur, des éclaircissemens au sujet du régime qu'on fait observer aux enfans de France, durant le tems qu'ils tétent, & lorsqu'on les sèvre. Je vous dirai que ma méthode est de ne les nourrir que de lait pendant la première année, lorsqu'on a une bonne nourrice. C'est ainsi que nous en usons à l'égard de Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui n'a encore pris d'autre aliment que le lait de sa nourrice, & qui se porte au mieux. On va

commencer à lui donner de la bouillie. Il eſt pourtant des cas où l'on eſt obligé de s'écarter de cette règle, par exemple, lorſque le lait de la nourrice n'eſt pas aſſez abondant, ou aſſez nourriſſant; c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame, qui eſt malheureuſement tombée entre les mains de mauvaiſes nourrices. Il a fallu néceſſairement avoir recours à la bouillie par l'inſuffiſance du lait.

On ſèvre ordinairement les Enfans de France à dix-huit ou vingt mois, lorſqu'il sſe portent bien & qu'ils ont environ quinze ou dix-huit dents. On a ſoin avant que de les ſévrer, de leur faire prendre du bouillon & des petits potages pour les accoutumer aux alimens ſolides. Les nourrices doivent être nourries avec des alimens de bon ſuc & de facile digeſtion, des ſoupes, du bouilli, & du rôti. Elles doivent obſerver

les règles de la modération & se priver des fruits, salades, ragoûts.

On les choisit, autant qu'il est possible, à l'âge de vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, & exemptes de maladies. On donne la préférence aux brunes, à celles qui ont les dents blanches, les gencives fermes & vermeilles ; en un mot, la bouche saine, & qui ne sentent pas le gousset. Il faut, pour être admises, qu'elles ayent fait pour le moins une nourriture. Celles qui n'en ont point fait, sont rejettées, quelque bonnes qu'elles puissent être d'ailleurs. On ne veut point de celles qui ont leurs règles, tandis qu'elles nourrissent. Si cependant la nourriture de l'enfant étoit avancée, & qu'il se portât bien, on lui laisseroit finir sa nourriture, quoique ses menstrues parussent. On cherche des nourrices qui ayent de la gayeté & de l'embonpoint, dont le tetton

ſoit rebondi, finiſſant en poire, le mammellon bien conformé, de même que le reſte de la perſonne *.

Le lait pour être bon, doit être blanc, crémeux, frais, de ſaveur douce, de conſiſtance médiocre; il doit rayer en abondance. S'il eſt trop ſéreux, ou trop épais; s'il eſt jaunâtre, bleuâtre, ſalé, chaud ou en petite quantité, on donne l'excluſion à ces ſortes de nourrices.

Les épreuves qu'on fait ordinairement pour s'aſſurer de la qualité

* On prétend que les Femmes dont les mammelles ne ſont pas bien rondes, mais en forme de poire, ſont les meilleures nourrices, parce que les Enfans peuvent alors prendre dans leur bouche non-ſeulement le mammellon, mais encore une partie même de l'extrémité de la mammelle. Au reſte pour que les mammelles des Femmes ſoient bien placées, il faut qu'il y ait autant d'eſpace de l'un des mammellons à l'autre, qu'il y en a depuis le mammellon juſqu'au milieu de la foſſette des clavicules, en ſorte que ces trois points faſſent un triangle équilatéral.

du lait, c'est de le goûter, & d'en faire couler une goute dans les yeux; s'il picotte les yeux, & s'il ne laisse pas une impression de douceur sur la langue, il ne vaut rien. On s'assure de sa consistance par les yeux, en en faisant couler dans la paume de la main, & frappant ensuite une main contre l'autre; on connoît par-là si le lait a une consistance convenable, c'est-à-dire, s'il a ce dégré de viscosité que l'on demande. On juge aussi par-là s'il est frais ou chaud; mais il est bon d'observer qu'il faut que la main soit bien proche du mammellon pour s'assurer du dégré de la chaleur du lait; car si la main en est éloignée, le lait se rafraîchit dans le trajet par l'attouchement de l'air.

A l'égard des précautions que l'on prend pour remuer les enfans, les nettoyer, les emmailloter, on s'en rapporte ordinairement à

la prudence & à l'adresse des remueuses. Il faut prendre garde en général de bien placer les membres des enfans, afin qu'ils ne prennent pas de faux plis dans un âge aussi tendre, & qu'il est si difficile de redresser dans les suites. On doit aussi observer que les bandes ne soient ni trop lâches, ni trop serrées. On les remue plus ou moins souvent suivant qu'ils se salissent plus ou moins souvent. On proportionne les vétemens aux degrés de froid & de chaud qu'il fait. Il vaut pourtant mieux qu'ils soient trop couverts que s'ils ne l'étoient pas assez. Les enfans ont besoin de beaucoup dormir.

Il y auroit beaucoup d'autres observations à faire sur ce sujet, mais ce sont là les principales. Je vous prie donc de vous contenter du détail que j'ai l'honneur de vous faire, d'autant plus que je ne sçaurois vous rien dire que

vous ne l'ayez pensé avant moi.
Je suis, &c.

MARCOT.

Parmi ces qualités, il en est qui sont d'une nécessité absolue, telle que la bonne santé de la nourrice, la suffisante quantité de bon lait, une certaine régularité dans la conduite; d'autres qui ne procurent que des petits avantages qu'il n'est pas permis de négliger pour un Prince, mais dont le commun des Citoyens est forcé de se passer le plus souvent, telles que l'âge de la nourrice, la circonstance d'en être à la première ou seconde nourriture, le plus ou le moins d'embonpoint, la forme des mammelles, l'âge du lait, quelques passions legères, &c. Les vices opposés aux qualités de la première classe, doivent donc exclurre absolument une nourrice, même la mere de l'enfant; ces vices sont le virus scrophuleux,

phuleux, ſcorbutique, vénérien, la phthiſie, la diſpoſition à la fièvre, & la plupart d'autres maladies chroniques; la trop petite quantité de lait, ou une dépravation trop conſidérable, comme s'il étoit abſolument ſéreux, ou qu'il nuisît évidemment au nourriſſon par quelque qualité moins ſenſible; la groſſeſſe décidée de la nourrice, la pente exceſſive à la débauche, à la colère, à l'ivrognerie, &c, il n'eſt aucun cas qui puiſſe réduire à un pareil lait, puiſque même dans la ſuppoſition qu'on manqueroit abſolument de toute autre nourrice, on auroit toujours la reſſource du lait des animaux. On doit ſe procurer, autant qu'il eſt poſſible, les avantages qui dépendent des qualités de la ſeconde claſſe; mais les inconvéniens contraires ne ſont pas des raiſons ſuffiſantes d'excluſion. On doit ſeulement chercher

à les compenser par d'autres avantages, & ne s'en accommoder que par l'impossibilité d'un meilleur choix. Si l'on trouvoit, par exemple, une nourrice parfaitement saine, qui eût un lait abondant, de la consistance & de la saveur requise, il ne faudroit pas la rejetter parce qu'elle seroit blonde, un peu maigre, qu'elle en seroit à sa première nourriture, qu'elle seroit accouchée depuis six ou sept mois, qu'elle seroit un peu portée à la colère, ou à l'amour, &c.

Si on démontroit de plus, chez la dernière toutes ces qualités & que la mere en fût absolument privée, il semble que le seul titre de mere devroit les contrebalancer, & lui mériter même la préférence.

Passons maintenant au régime des nourrices. 1°. Elles doivent user d'alimens d'une facile digestion, & d'une nature à ne pas faire craindre le dévoyement, peu

ſalés & peu épicés, capables, en un mot, de fournir un chyle doux & abondant, qui n'excitent que médiocrement les organes, & qui étant dirigés ſans travail & ſans irritation, laiſſent jouir toute la machine de ce mouvement égal & modéré, ſi favorable à l'entretien de l'ordre naturel des ſécrétions, à la bonne qualité des humeurs & à la perfection du lait.

Ces alimens ſont les potages à la viande, les conſommés, les gelées de viande, la volaille rôtie ou bouillie, la viande de boucherie rôtie, bouillie, ou grillée, le gibier de bon ſuc, comme perdrix, caille, bécaſſe; l'inſalubrité de la viande noire n'étant pas encore bien démontrée; les œufs; les farineux, comme le ris, l'orge mondé, le vermicelli, la ſémoule; les légumes vraiment nourriſſantes, comme les navets, la laitue, les purées de pois, de

lentilles, de féves, &c; certains fruits dont on a trouvé l'usage salutaire, tels que les raisins, la pêche, la pomme & la poire, crues ou cuites avec du sucre, &c. Les nourrices s'abstiendront au contraire de toute viande grossière, dure & difficile à digérer, telle que le cochon, le sanglier, le cœur & le rognon des gros animaux, le gézier des oiseaux. Elles ne mangeront que peu ou point de ragoûts. La salade & les fruits verds, ou que l'observation à déclaré dangereux; les abricots, par exemple, les prunes, les amandes, les cerneaux, le melon, les figues, leur seront absolument interdits. Il est prudent de ne pas leur permettre les laitages. L'usage du lait pris avec d'autres alimens n'est jamais sans danger. Les Médecins conviennent assez unanimement que la méthode la plus sûre d'employer cet aliment

médicamenteux, eſt de l'ordonner pour toute nourriture. Mais on ne ſçauroit réduire une nourrice à un pareil régime, tant parce qu'il ne produiroit pas une ſuffiſante quantité de nourriture, que parce qu'il ſeroit inutile de lui impoſer une diète ſi ſévère ſans aucune utilité réelle ; car l'analogie entre le lait qui ſerviroit d'aliment à la nourrice, & celui qui ſe ſépare dans ſes mammelles, ne ſçauroit être tout au plus qu'une préſomption ſéduiſante, en faveur du lait ; elle doit néceſſairement céder aux obſervations qui lui ſont contraires : il ſuffit pour y renoncer entièrement, de remarquer que le lait qui vient d'être avalé, ſubit dans l'eſtomac & dans les autres organes de la chylification, les mêmes changemens que tout autre aliment, qu'il fournit même une quantité d'excrémens très-conſidérable, & qu'ainſi il ne ſçauroit

être regardé comme une matière plus propre, plus abondante & plus prochaine du lait de la nourrice.

Il est impossible de donner des règles générales sur l'usage modéré du vin, du caffé & du chocolat. L'habitude le rend communément si indifférent, qu'on ne voit pas l'avantage qu'il y auroit d'en priver une nourrice qui y seroit accoutumée, & qui n'auroit aucune incommodité qu'on pût raisonnablement attribuer à cet usage.

Le choix des alimens des nourrices étant fixé, il ne s'agit plus que d'en régler la quantité & de déterminer le nombre des repas. Nous trouverons sur ce sujet un préjugé assez généralement reçu, à combattre. Presque toutes les nourrices s'imaginent, qu'il est très-salutaire de manger beaucoup & fréquemment. Elles prétendent

tirer deux avantages de cette double faute de régime. Elles se flattent par la première, de se procurer une plus grande quantité de lait ; & par la seconde, de le rafraîchir ou de le renouveller. Mais outre les inconvéniens généraux de la réplétion & de la fréquence des repas par rapport au travail même de la digestion & même à la sécrétion du lait, il est faux que la quantité de lait soit proportionnelle à la quantité d'alimens. Une masse excessive de matières alimenteuses ne peut être qu'imparfaitement digérée, elle doit fournir par conséquent beaucoup d'excrémens & peu de parties chyleuses. La trop grande fréquence des repas doit nécessairement troubler l'ordre des fonctions naturelles ; la sécrétion & l'élaboration du lait doivent s'en ressentir. Le préjugé qui fait croire que le lait frais, ou provenu d'un repas pris

depuis peu, doit être plus salutaire que celui qui a été fourni par une digestion plus éloignée, est absolument détruit par l'expérience. Car il est clair que le lait qu'un enfant tette le matin lorsque sa nourrice n'a pas mangé depuis neuf ou dix heures, est aussi bon que celui qu'elle lui donne peu de tems après avoir pris de la nourriture. S'il y avoit quelque différence assez observée à cet égard, il seroit plus naturel de statuer que les mammelles ne contiennent qu'un lait crud ou du moins mal-mêlé, immédiatement après le repas, & que ce n'est qu'après avoir subi une certaine coction dans les mammelles qu'il a acquis sa consistance ou son homogénéité naturelle. Nous conseillons donc aux nourrices de ne faire que trois ou quatre repas par jour à des heures reglées, de les distribuer à des distances à peu-près égales;

par exemple, à huit heures du matin, à midi, à quatre heures & à huit heures du ſoir. Les nourrices des Princes ne mangent que quatre fois par jour ; elles ont leur déjeûné, leur dîné, leur goûté & leur ſoupé fixe.

Quoique l'exercice ſoit utile en général pour la ſanté des nourrices, il n'eſt pas poſſible de leur en faire une loi trop abſolue ; on doit ſe prêter à cet égard à leur habitude, à leur humeur.

Un préjugé plus général encore fait regarder le long ſommeil comme très-avantageux, & même comme ne pouvant jamais être nuiſible par ſon excès. On n'a pas ſans doute fait aſſez de réfléxion que le bien qu'on doit attendre du ſommeil en ſoi n'eſt pas proportionné à ſa durée, que les fonctions même qu'il favoriſe, lorſqu'il n'eſt que modéré, ſont au contraire troublées par ſa prolon-

gation au-delà du besoin. Ce fait est généralement reçu des Médecins. Le célèbre *Sanctorius*, dont les expériences sont si exactes, a démontré que la transpiration qui étoit augmentée pendant un sommeil de six ou sept heures, étoit ensuite considérablement diminuée, quand il étoit poussé au-delà de ses bornes; que le réveil étoit suivi dans le premier cas de cet état d'agilité, de vigueur, de netteté d'idées qui désigne évidemment la santé; que le second étoit suivi d'une pésanteur, d'un engourdissement, d'une stupidité, d'un mal-aise, capable de porter à une tristesse habituelle, qui est sans contredit, de toutes les passions la plus dangereuse pour le principe de la santé. On demande toujours de la vivacité & de la gayeté dans les nourrices; on peut assurer cependant qu'il est à peu-près impossible de trouver toutes ces qua-

lités dans une femme qui dort 12 ou 15 heures par jour ; quant aux inconvéniens d'un ſommeil trop court, ils ſont connus de tout le monde ; il n'y a guère que les nourrices de la campagne, c'eſt-à-dire, les femmes qu'on ne corrigera pas par des préceptes, qui commettent cette faute de régime.

On ne peut pas ſe flatter plus raiſonnablement que des loix Médicinales puiſſent arrêter des paſſions contre leſquelles tant d'autres loix ont été ſans effet. Heureuſement ce n'eſt que dans le ſilence de ces paſſions que les femmes qui y ſont plus expoſées par leur état, ſe déterminent à nourrir leurs enfans. Car ce ne ſera pas communément une femme diſſipée, voluptueuſe, adonnée aux plaiſirs de la table, aux veilles, au jeu, &c, qui voudra ſe réſoudre à la fatigue, à la gêne, & à

l'ennui de l'état de nourrice. Cependant, comme les combinaisons des passions sont inépuisables, sur-tout chez les femmes, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui voulût allier la tendresse maternelle & l'envie d'allaiter son enfant, à tous les goûts que font naître le rang, la fortune & la belle éducation, nous aurons au moins rempli notre devoir, en leur représentant que la qualité de nourrice exige le sacrifice de l'usage & sur-tout de l'excès de ces plaisirs. Nous avons déja observé que les femmes du Peuple, & surtout celles de la campagne avoient peu de passions dangereuses, nous nous contenterons d'ajoûter, qu'il est presqu'impossible de leur faire parvenir des préceptes *Médicinaux*, & de les corriger par ce secours.

Il ne nous reste plus qu'un préjugé à combattre au sujet des nourrices. On croit encore (&

cette erreur eſt aujourd'hui autant des Médecins que du Peuple) que les nourrices doivent être abſolument privées du commerce de leurs maris ; on a prétendu par cette règle, remédier à deux inconvéniens. 1°. Au trouble ou au dérangement qu'on a imaginé devoir ſurvenir par l'exercice vénérien même. 2°. Prevenir le danger de la groſſeſſe. Mais, on n'a pas, ce me ſemble, aſſez réfléchi aux inconvéniens contraires. Ils ſont cependant tels qu'en péſant exactement le pour & le contre de cet uſage, il paroît plus ſage de ſe déterminer pour la méthode contraire. *Joubert*, dans ſon Traité des erreurs Populaires*, a diſcuté cette queſtion avec une

* L'autre manière d'échauffement eſt de l'amour, en quoi les meres qui baillent leurs enfans à nourrir s'abuſent bien ſouvent de la ſorte que je remontrerai. C'eſt que ſi la nourrice eſt mariée, elles ne veulent pas que on mari la connoiſſe aucunement, & ce de peur

justesse & une précision de jugement, qui ne nous laisse que la réfléxion suivante à ajoûter. Ou les nourrices sont d'un tempé-

qu'il lui trouble le lait : elles ont bien quelque raison, non pas toutes les raisons; car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mari, sagement & modérément, que si elle brûle d'amour. Le grand désir non-satisfait est le principal qui trouble le lait, comme l'on voit ès nourrices fort amoureuses, qui vont après les hommes, comme chienne chaude. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elles eussent quelque désaltération de cette grande soif, que de les contraindre ainsi de brûler à petit feu. Vous les verrez quelquefois si troublées de passion amoureuse qu'elles en perdent toute contenance voire le manger & le dormir. Qui doute que le lait ne soit alors troublé de même & les mammelles en danger de tarir. Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinée, & ne travaille guère. Ce régime incite à convoiter l'œuvre de la chair, excitant ses éguillons & provoquant à luxure. Si la femme oisive bien traitée & en bon-point, tentée de cette affection, est contrainte d'en abstenir totalement, je pense que son lait n'en sera pas meilleur, ains échauffé & troublé sentira au bouquin, tout ainsi que sa personne. Parquoi il vaudroit mieux qu'elle jouït de son mari modérément que de l'en priver & séquestrer entièrement. Et quoi ? les

rament qui leur fait désirer violemment le commerce de leurs maris ; ou au contraire elles sont indifférentes aux plaisirs du maria-

femmes des Laboureurs, Artisans, Marchands & autres, qui communément nourrissent leurs enfans, sont-elles pourtant excluses du lit de leurs maris ? ou si leurs maris ne les embrassent point tant qu'elles sont nourrices ? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris ; sont-ils plus délicats ou maladifs que ceux des Bourgeoises succrées, des Damoiselles affectées, ou des grandes Dames précieuses, &c........ Mais on craint (voici la plus forte raison) que la nourrice devienne enceinte par l'accointance de son mari, & que l'enfant ne tette du mauvais lait. Il est à craindre que la nourrice ne s'avisera pas d'être enceinte plutôt que le nourrisson ne s'en trouve mal. Car la plupart des femmes n'ont leurs fleurs durant qu'elles nourrissent, & par tant ne se recognoissent guères d'être enceintes jusques au défaut de leur lait. Et les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souvent grosses d'un mois avant que de s'en appercevoir. Que pis est, il y a des nourrices, qui sçachant bien d'être enceintes, n'en disent rien tant qu'elles ont une goute de lait, craignant d'avoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganar*, d'un mot Italien, pour dire *inganare*. Ce sont les principales raisons que déduisent les honnêtes

ge. Dans ce premier cas, il est évident que le désir excité & toujours augmenté par la privation, sera plus nuisible à la santé

femmes, pourquoi elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes. Mais les inconvéniens que j'ai allégué ci-dessus, contrepésent bien ceux-ci, & (à mon jugement) les emportent à la balance d'équité, étant plus trébuchans. Car le lait échauffé d'une femme passionnée d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que celui d'une femme enceinte, &c.... Les Dames qui entendront mal ce propos, diront que je conseille de nourrir les enfans du lait d'une femme-grosse. Mais sous leur révérence, je ne dis pas cela par manière de conseil, ains je remontre comment aux enfans de village & des pauvres gens, qui sont nourris grossièrement, le lait de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant; je ne dis pas qu'il ne fit mal aux enfans de bonne maison & délicats, tant pour ce qu'ils sont de parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere....... J'ai assez convaincu d'erreur ceux qui trouvent si étrange qu'une nourrice jouisse de ses amours. J'entends toujours modestement & sobrement : comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté. Car s'il le faut faire en cachettes & à la dérobée, on s'y échauffe tellement que double mal s'ensuit. L'un est, que le lait s'en trouble davantage; l'autre, de

de la nourrice, & à la bonté de ſon lait, que l'uſage modéré de la compagnie de ſon mari. L'obſervation Médicinale prouve que les ſuites de cet appétit fruſtré ſont de la plus dangereuſe conſéquence, & je ne crois pas que le même appétit, ſatisfait avec

que les nourrices engroſſent plutôt de cette façon. Car c'eſt comme ſi à un ivrogne on tient le vin ſerré, s'il trouve la clef de la cave, il en prend tant qu'il peut tirer. Laiſſez-lui le vin à l'abandon & à ſon commandement, il en boira moins de beaucoup, & en ſera plus ſobre..... Grand mercy, diront les nourrices, quand elles oiront ceci, vous avez bien parlé pour nous; voilà une bonne recette: nous l'exécuterons volontiers, vous êtes un bon Médecin: Dieu vous garde de mal. Et les Maîtreſſes au contraire penſeront que je ſuis amoureux des nourrices, & que j'aime à les carreſſer. Il eſt vrai certainement, que j'aime les nourrices, & que la femme de ce monde que je chéris le plus, a nourri tous mes enfans tant qu'elle a eu du lait, & je n'ai pas laiſſé pour cela de coucher avec elle & lui faire l'amour, comme un bon demi à ſa bonne moitié, ſuivant la conjonction du mariage: & Dieu merci nos enfans ont été bien nourris & ſont bien advenus. Je ne donne point conſeil aux autres, que je ne prenne pour moi.

modération, ait jamais eu le moindre inconvénient pour la santé. Quant au second cas, il est clair que la disposition corporelle qui constitue l'état d'indifférence à cet égard, suppose une espèce d'inertie ou d'insensibilité dans les organes qui les rend incapables d'être excités, du moins jusqu'au point de porter dans l'œconomie animale une agitation dont les suites puissent être sensibles ; la jouissance ou la privation des plaisirs de l'amour, seront donc assez indifférens pour la santé de pareilles nourrices.

Il est aisé de conclure de ces deux observations, que dans l'impossibilité où les Médecins se trouvent de prononcer sur le besoin de chaque nourrice en particulier, il faut établir une loi générale qui puisse pourvoir à tous les cas, avec le moins d'inconvénient qu'il est possible. Or cette loi (nous pou-

vons la donner d'après *Joubert* & la plus ſaine partie des Accoucheurs) c'eſt de ne point ſéparer les nourrices de leurs maris, à condition qu'on changera de nourrice ſi elle devient groſſe, ou qu'il ſoit tems de ſévrer le nourriſſon. S'il étoit pourtant néceſſaire de ne pas riſquer le dernier inconvénient, & de ſéparer la nourrice d'avec ſon mari, comme on le fait pratiquer ſcrupuleuſement à celles des Princes, on devroit, ce me ſemble, exiger dans les nourrices qu'on leur deſtine, le tempérament le plus indifférent, & les paſſions les moins vives. Or il exiſte pour le Médecin pluſieurs ſignes ſenſibles par leſquels on peut décider ce point avec une entière certitude.

Il ne nous reſte maintenant qu'à parler du régime de l'enfant par rapport à l'aliment qu'il doit prendre. Il paroît d'abord impoſſible de donner des règles ſur la quanti-

té de lait. Toutes les nourrices, & même celles des Princes qui sont sous la direction des Médecins, sont dans l'usage de donner le tetton à l'enfant toutes les fois qu'il paroît le désirer, & d'attendre qu'il l'abandonne de lui-même. Ainsi cette quantité varie comme l'appétit des enfans. Je crois même qu'il n'y a pas grand danger de leur permettre de contenter leur faim à cet égard. Il est à présumer qu'il n'y a que le vrai besoin qui puisse faire appéter un aliment que l'usage continuel doit rendre peu piquant pour leur goût. Cependant si l'on observoit chez quelques-uns une voracité qui fût suivie de vomissemens fréquens, ou de dévoyemens, il faudroit les restraindre à une moindre quantité de lait, malgré le préjugé des nourrices qui ne craignent pas ordinairement le vomissement spontané des enfans, qui le regardent

même comme un ſigne de ſanté.

On tombe encore dans l'inconvénient de ſurcharger l'eſtomac des enfans, ou de renouveller trop ſouvent la fonction de ce viſcère, en leur donnant à tetter toutes les fois qu'ils ſe plaignent, ou qu'ils ne peuvent s'endormir, comme ſi leurs douleurs & leurs inſomnies ne pouvoient avoir d'autre cauſe que la faim. Cette pratique (outre ce vice principal) a encore cet autre défaut non moins eſſentiel, ſçavoir, qu'on ne fait que maſquer ou appaiſer le mal réel qui excitoit le cri de l'enfant, & duquel on auroit pu combattre la cauſe même plus efficacement, ſi on l'avoit découverte, ou raiſonnablement ſoupçonnée. Des tranchées, des coliques, par exemple, auroient été emportées par des adouciſſans, par des purgatifs légers ou par des cordiaux; des vers auroient cédé aux purgatifs, aux amers; au lieu

qu'en se contentant d'amuser l'enfant, pour ainsi dire, de le distraire seulement de son mal-aise, ou même de calmer réellement un accès de douleur, on ne remédie qu'au symptome ; la cause reste, & le mal fait des progrès rapides & dangereux.

La bouillie ou la farine de froment délayée dans du lait de vache ou dans de l'eau & épaissie jusqu'à une consistance connue, est le premier aliment solide dont on fait user les jeunes enfans. On a observé* que les farineux s'allioient mieux avec le lait que les autres substances nourrissantes ; que le suc des viandes, par exemple. On a donc raison d'y recourir, lorsqu'il est tems de ne pas nourrir un enfant de lait seul, ou qu'on est forcé par l'insuffisance du lait de la nourrice de *prématurer* l'usage de cet aliment.

* Thèse de M. Latier.

Mais il s'offre une considération. Ne seroit-on pas quelquefois réduit à cet expédient, sans que cette ressource qu'on regarde comme unique, la soit réellement, sans même qu'elle soit la meilleure? Le mélange du lait de plusieurs nourrices, ou même du lait d'une seule nourrice & de celui d'une vache, ou enfin le choix d'une nourrice qui ait une plus grande quantité de lait; l'un de ces moyens, dis-je, n'est-il pas préférable à l'usage précoce de la bouillie? Ce fait n'est pas assez décidé par l'observation; & les opinions qui sont favorables à la dernière méthode, ne sont pas tout-à-fait exemtes du soupçon des préjugés.

On peut avancer avec certitude que la bouillie ordinaire est un aliment imparfait & contraire à la santé. On en prépareroit une bien supérieure, avec le *malt* de fro-

ment ou la farine de froment germé, telle que celle qu'on employe à la préparation de la bière. La germination s'opère par un léger mouvement de fermentation qui équivaut exactement à celui que nous faisons éprouver à la pâte dont nous faisons notre pain. Il y aura donc la même différence entre la bouillie commune & la bouillie de *malt*, que celle qui se trouve entre notre meilleur pain & le pain sans levain, ou ces gâteaux massifs préparés avec la pâte non-levée, les croûtes de pâté, &c. La bouillie est exactement inconnue dans plusieurs provinces, en *Languedoc*, par exemple, c'est la panade qui est employée à sa place. Aussi les enfans y sont-ils beaucoup plus sains en général. On y connoît à peine le *rachitis*, & les affections écrouelleuses, si communes à Paris. Je ne voudrois pas avancer trop affirmativement que l'usage de la bouil-
lie

lie ſoit une des cauſes de ces deux maladies preſqu'endémiques à *Paris* & en l'*Iſle de France*. Il paroît pourtant fort naturel d'en propoſer le doute, & d'en faire un des titres d'excluſion de la bouillie, très-proſcrite d'ailleurs par la conſidération de la nature de la choſe, & par l'analogie la plus exactement déduite de l'exemple des pains fermentés & des pains *azymes* ou non-fermentés. Or l'expérience eſt ſans contredit auſſi favorable à l'uſage du premier, qu'elle eſt contraire à l'uſage du ſecond.

Vanhelmont, dont l'autorité eſt très-reſpectable ſur ces matières, a compoſé ſa gelée pour la nourriture des enfans avec du pain & non pas avec de la farine non-fermentée. C'eſt donc à la panade ou à la bouillie faite avec le *malt* que nous donnerons la préférence, dans le cas où l'uſage de la bouil-

lie sera devenu nécessaire *.

Nous présentons encore comme une règle qui doit être observée à la rigueur de n'accorder aux enfans à la mammelle que le lait & la panade ou la bouillie de *malt*. Plusieurs nourrices sont dans l'usage de donner aux enfans déja forts, & qui tettent encore à l'âge de quinze ou seize mois, par exemple, ou à celui de vingt mois, de deux ans & d'un âge plus avancé même; (car il est des nourrices, des meres sur-tout qui laissent tetter des enfans vigoureux, jusqu'à l'âge de deux ans & demi & même trois) de donner, dis-je, à ces enfans de presque tous les alimens

* *De panis medullâ quis moveret controversiam? Illa quidem occulta, levis, & in aëream substantiam quasi resoluta (si dente conteritur) colliquescit salivæ solius accessu. At verò de* malti *farina si quis eat inficias, ponet omne dubium ubi respexerit in prævias quæ circa* maltum *instituuntur operationes, antèquam ad vinum obtinendum cado tandem infundatur.* Voyez la Thèse déja citée de M. Latier.

dont elles se nourrissent elles-même, & nous devons avouer qu'il est bien difficile de priver, au moins d'une partie de ces alimens, les enfans forts, & d'un certain âge. Mais cet usage ne peut jamais passer pour être exempt de tout inconvénient. Car, nous le répétons encore, le lait ne supporte que difficilement le mélange de la plupart des autres alimens. Les potages qu'on est obligé de donner aux enfans quelque tems avant le sévrage, ne sont pas même sans danger, comme nous l'exposerons plus au long dans le Chapitre premier du second Livre.

Nous n'ajouterons plus à celui-ci qu'un mot sur la pratique assez commode de rendre le lait des nourrices médicamenteux, en leur faisant prendre quelques remèdes dont les nourrissons épouvent l'effet. Les altèrans proprement dits, peuvent être administrés aux en-

fans par cette voie, comme les nitreux végétaux légers, les aromatiques, les amers, &c, & même quelques purgatifs, dont la principale vertu consiste dans des parties mobiles, comme le séné, les roses pâles, &c. Mais il faut observer, 1°. Que la nourrice ne doit* éprouver aucune évacuation par l'action de ces médicamens; qu'elle ne doit pas être purgée surtout, & que leur effet altérant doit être même très-léger. 2°. Que l'action de ces remèdes ne doit pas être telle que le lait en éprouve quelque altération dans sa composition; mais que le mélange des parties médicamenteuses du lait, ne doit être qu'une dissolution de ces mêmes parties dans du lait inaltéré, & de plus, que le lait n'éprouve jamais par le mélange aucun goût qui puisse rebuter le nourrisson.

* Malgré le sentiment de *Mercurialis*, de *Claudinus*, de *Ranchin*, &c.

CHAPITRE VI.

De la Salivation ; de la Demangeaison des Gencives ; des Hochets ; de la Dentition, &c.

NOUS avons parlé jusqu'ici des maladies, de la nutrition & de l'éducation d'un enfant, le premier mois de sa naissance. Les suites de son accroissement sont marquées par des changemens particuliers que nous devons observer. On ne doit le nourrir pendant un certain tems qu'avec du laitage ou des alimens liquides proportionnés à la délicatesse de ses organes : il n'a besoin encore d'aucune substance capable de trop accélérer l'état de ses forces. Son estomac, ses viscères sont souples, mollasses & plians ; tous ses mem-

bres se ressentent de cette foiblesse; il ne peut ni marcher ni se défendre, ni faire aucun effort considérable; mais à mesure qu'il approche du but auquel la Nature l'a destiné, il devient plus agile & plus vigoureux; ses organes acquièrent de nouvelles forces, & exigent de nouveaux secours.

Ce changement est plus sensible sur la bouche que sur tout le reste du corps; ses parties osseuses s'étendent; les anfractuosités des narines & de la mâchoire supérieure nécessaires pour la modulation de la voix commençent à se former, les mâchoires se renforcent, les dents paroissent, & causent à l'enfant bien des incommodités qu'il est essentiel de connoître, & dont le traitement ne doit jamais être négligé.

Commençons par deux remarques importantes, dont l'une sera

Anatomique, & l'autre fondée ſur l'œconomie animale.

1°. Les alvéoles des mâchoires d'un enfant n'ont ni la groſſeur ni la conſiſtance & la ſolidité qui les caractériſent dans les adultes. Elles ne ſont qu'une eſpèce de rebord oſſeux plus ou moins apparent, dans l'intérieur duquel ſe trouve le germe des dents; ce qu'Hippocrate n'a pas ignoré, & que *Colombus* a décrit auſſi-bien que quelques Modernes. Ces germes ſont de petites véſicules pleines d'une ſubſtance glaireuſe ou pulpeuſe; la véſicule eſt formée par pluſieurs couches de la ſubſtance cellulaire qu'on apperçoit diſtinctement dans les groſſes dents des jeunes animaux, des veaux, par exemple, où l'on diſtingue les plis & les circonvolutions de cette membrane ou de ſes couches. La ſubſtance pulpeuſe contenue dans ces plis n'eſt que le ſuc nourricier qui s'appli-

que ensuite, couche par couche; dans l'intérieur de la vésicule principale. C'est par cette application des différentes couches de cette substance glaireuse que se forment les dents & leurs différentes parties. Les vaisseaux & les nerfs qui leur appartiennent, vivifient le suc nourricier, lui donnent du mouvement, facilitent son application, concourent enfin à la sensibilité, à la solidité des dents. Telle est du moins l'idée la plus naturelle de la formation, de la nutrition, & de l'accroissement des dents. Tout ce que M. Duhamel a démontré au sujet des os, confirme notre raisonnement.

Mais à proportion que les dents croissent, les rebords osseux qui les contiennent, s'étendent & grossissent à leur tour, le diploé des os se développe, ou pour mieux dire, le tissu cellulaire qui en joint les lames, s'étend & se renforce; il en

eſt de même de celui qui forme les gencives, qui ne ſont d'abord qu'une eſpèce de périoſte ou de membrane liſſe & polie, dont la partie qui touche l'os devient ſpongieuſe, ou dans laquelle la ſubſtance cellulaire ſe développe à peu-près comme dans l'alvéole.

2°. *Stahl* a remarqué dans ſa Diſſertation ſur les *Maladies des différens âges*, que dans l'enfance les humeurs étoient portées vers la tête avec plus de force & d'impétuoſité que dans les adultes. C'eſt une obſervation féconde & lumineuſe, qui ſert à expliquer bien des phénomènes ſinguliers qui arrivent dans les maladies des enfans. Ce qui ſe paſſe dans la dentition eſt une ſuite néceſſaire de cette direction des humeurs à la tête.

Nous croyons cependant que les mouvemens de toutes nos humeurs ſont déterminés par l'action

des viscères du bas-ventre, dont les irritations qui portent vers le parties supérieures, gênent aussi le diaphragme & les poumons; aussi les organes pectoraux qui ont tant de peine à entrer en jeu & à s'étendre, sont-ils sujets dans l'enfance à bien des révolutions & à bien des maladies, qui donnent une idée très-sensible des rapports que la pratique fait appercevoir entre la bouche & les entrailles des enfans.

En supposant donc que les oscillations des viscères du bas-ventre, qui dirigent le cours des humeurs, soient plus fortes chez les enfans, & portent à cet âge plus particulièrement vers la tête, il est évident que la moindre irritation de ces parties superieures doit augmenter cette direction des humeurs, & rendre les changemens qu'elle y opère, bien plus considérables. On a remarqué que les germes des dents

s'étendent à proportion de la quantité de ſuc nourricier qu'ils avoient, mais leur extenſion, quelque lente & quelque modérée qu'elle ſoit, cauſe preſque toujours de la douleur au périoſte, & par conſéquent à toute la membrane de la bouche. On s'apperçoit peu de tems après la naiſſance, tantôt plutôt, tantôt plus tard, de cette irritation; elle eſt ordinairement bien marquée, le quatrième ou le cinquième mois, la bouche des enfans eſt pour lors inondée de ſalive, leurs glandes ſont continuellement en jeu & en érection; à cette ſalivation ſuccède un écoulement de glaires quelquefois très-épaiſſes, dont l'intérieur de la bouche & de la gorge ſe vernit, pour ainſi dire, il faut les détacher avec les doigts ou avec un petit linge, &c; autrement cette colle, ſur-tout lorſqu'elle eſt extrèmement viſqueuſe, inquiette beaucoup les en-

fans, & produit, à force de la laisser croupir, des aphthes, des boutons, &c.

Le tiraillement des nerfs & des membranes de la bouche dépend de la lenteur & de la continuité de la pousse des germes des dents; cet état qui tient de la douleur & du plaisir, cause une vive démangeaison à la bouche des enfans. Leurs gencives se gonflent, elles rougissent, elles s'enflamment; l'inflammation gagne l'intérieur des joues, la gorge & quelquefois même tout le visage. L'enfant est sans cesse agité par ces incommodités qui méritent beaucoup d'attention; elles exigent très-souvent un traitement convenable à leur degré d'*intensité*. Un Médecin se contentera, par exemple, si l'inflammation est légère, & s'il croit devoir la combattre par des relâchans, de faire souvent laver la bouche de l'enfant avec de

l'eau chaude, de l'eau & du miel, la décoction des figues grasses, & plusieurs autres remédes ordinaires & usités en pareil cas. Il est vrai que cette méthode ne pourvoit qu'aux symptomes, & qu'elle laisse subsister la cause qui a pu les produire. La pousse des dents est la principale; il est essentiel de la favoriser, en diminuant la résistance des gencives qui s'opposent à leur sortie & à leur extension. Les relâchans ne causent cet effet que par accident, quelquefois même en facilitant l'engorgement des vaisseaux, ils augmentent la violence du mal. Il vaut donc mieux comprimer les gencives; elles s'usent ainsi contre les dents qui doivent les percer. Ces compressions que les nourrices doivent graduer suivant les circonstances, sont les moyens les plus commodes, & ceux qu'on employe le plus communément, il faut passer & repas-

ser plusieurs fois les doigts sur les bords des alvéoles, les presser, les frotter plus ou moins fortement. Enfin, ces compressions très-propres à calmer le chatouillement douloureux de l'enfant, remplissent aussi la principale vûe qu'on se propose, je veux dire, le déchirement des gencives, la séparation de leurs cellules & leur arrangement autour de la couronne de la dent.

L'enfant est si pressé de pourvoir à cette sensation incommode, qu'il mord sans cesse ses doigts, & qu'il roule avec précipitation dans sa bouche tout ce qu'il peut saisir. C'est d'après ces desirs, & cet exercice qu'on a fort sagement imaginé l'usage des hochets. Les plus commodes sont de crystal bien poli, qui n'est ni angulaire, ni éclaté, mais taillé d'une façon propre à être aisément roulé dans la bouche, enchâssé dans un manche

d'or, d'argent, de bois, &c, garni ou non de grelots, & on l'attache au col, au corps ou à la main de l'enfant, afin qu'il ne puiſſe ni le perdre, ni l'avaler. On ne ſçauroit voir ſans étonnement la vivacité avec laquelle il mord ſes hochets; il ſouffre, il s'agite; on le voit pleurer, crier, ſe déchirer quelquefois juſqu'au ſang avec un air d'inquiétude & de colère, mêlé de quelque légère ſatisfaction, qui ſuccède à la ſenſation vive & douloureuſe qu'il vient d'éprouver. Entraîné déja par une paſſion, & retenu par une autre, preſſé par la douleur, & invité par l'eſpoir d'un ſoulagement, l'enfant ſe trouve alors la foible image de ce qu'il doit être à l'avenir, toujours flottant entre ſes deſirs, ſes peines, ſes craintes & ſes plaiſirs.

Mais les ſecours des hochets qu'il faut donner de bonne heure aux enfans, ſont quelquefois inutiles;

les symptomes deviennent plus graves, les indigestions, les dévoyemens, les convulsions se mettent de la partie; la fièvre survient avec des frissons irréguliers, suivis de sueurs, de toux, de chaleur, & des rougeurs qui montent au visage, & qui mettent les enfans en danger d'étouffer. Le Médecin doit pour lors redoubler ses soins; la diète, les évacuans, & les opérations même deviennent nécessaires. La fièvre n'est pas ce qu'il y a de plus à craindre; elle est, comme nous l'avons déja remarqué, l'état naturel des enfans; mais comme les digestions ne sçauroient être parfaites dans un état si orageux; & que les nourrices n'employent presque d'autre ressource pour calmer les douleurs des enfans & pour faire cesser leurs cris, que celle de les faire tetter, nous répèterons encore le conseil que nous avons donné au sujet de la diète qu'on

doit

doit faire obſerver aux enfans dans le tems de la dentition. Il eſt vrai que les enfans qui viennent de ſe gorger de lait paroiſſent d'abord plus tranquilles ; la déglutition & la digeſtion déconcertent la maladie ; ces fonctions procurent le ſommeil : mais les accidens reviennent enſuite avec plus de violence. J'ai obſervé pluſieurs fois que les enfans qui ne vouloient pas tetter, étoient moins incommodés, & beaucoup plutôt guéris que ceux qui ſont voraces. Les émétiques, les lavemens, les purgatifs & les ſuppoſitoires produiſent quelquefois de très-bons effets. On verra dans la ſuite la manière de les employer dans toutes les convulſions des enfans. Les narcotiques ſont ſouvent convenables, mais ces ſecours n'empêchent pas quelquefois la néceſſité des opérations. Il eſt vrai, que lorſqu'il s'agit pour découvrir la gencive ſous laquelle

la dent qui veut percer se trouve placée, les Médecins se servent avec autant d'avantage de la main des nourrices, que de celle des Chirurgiens. Cette simple égratignûre qu'on fait ordinairement avec le bout de l'ongle, calme tous les symptomes ; il importe fort peu que l'ouverture des gencives soit longitudinale ou transversale, & plus ou moins considérable, pourvu qu'on ne fende ni la gencive jusqu'à l'os de la mâchoire, ni le périoste. Ceux qui pensent que les ongles ont par leur nature quelque chose de venimeux, & que les playes qu'ils font ne se cicatrisent qu'avec peine & avec danger, se trompent évidemment. Bien des nourrices font cette incision des gencives avec l'ongle, sans qu'il en résulte aucune mauvaise suite. Les Sages-femmes s'en servent avec le même succès pour couper le filet de la langue ; bien des

Rabbins ſont dans l'uſage de faire des inciſions, plus à craindre que celles des gencives, avec l'ongle de leur pouce, qu'ils ont ſoin de maintenir dans une longueur propre à cet uſage.

Mais on eſt obligé quelquefois d'avoir recours à un Chirurgien. Pour lors ceux qui s'appliquent aux opérations qui concernent les dents, devroient être préférés. Il s'agit ou de donner un coup de lancette à propos, ou de redreſſer une dent qui ſe préſente mal, ou d'en arracher quelqu'une qui gêne ſes voiſines. On ne ſçauroit trop recommander de faire examiner de tems en tems la bouche d'un enfant par un bon Dentiſte : en prenant les dents dans leur germe, ou dans leur naiſſance, on les diſpoſe à devenir dans la ſuite auſſi bonnes, auſſi belles & auſſi propres qu'elles doivent l'être. Leur poſition, leur arrangement & leur

force dépendent presque toujours des premiers soins qu'on prend de les plier, de les former, pour ainsi dire, & de les entretenir, du moment qu'elles veulent se montrer. Peut-être même y a-t-il certains cas où les ouvertures faites à propos, peuvent corriger la mauvaise conformation du corps de la dent ou de l'émail lui-même. Ces osselets, de même que tous les autres os, suivent l'état géneral de santé, & se ressentent de la plupart des maladies qui affligent le corps, sur-tout dans les premiers tems de l'enfance. Les dents qui sont contenues dans les alvéoles n'étant encore, pour ainsi dire, qu'un simple germe, sont plus susceptibles de toutes les impressions vives & douloureuses. C'est même à cette délicatesse du corps & aux effets de la plupart des maladies qui ont précédé la sortie des dents, qu'on doit attribuer le plus ou le moins

d'éclat de leur émail, qu'on a confondu fort mal-à-propos avec leur érosion, qui n'est autre chose qu'une destruction du poli de la dent, une suite des impressions des enfoncements, des rayes, occasionnées par la douleur, &c., & un effet des sillons de l'émail. Il y a quelque apparence que ces aspérités ou ces inégalités de la surface de la dent, sont causées par les différens plis qu'a pris la vésicule du germe, lorsqu'elle étoit encore dans l'alvéole; mais il n'est pas encore bien décidé que ces plis ou ces configurations supposent une maladie actuelle ou des maux intérieurs. J'ai vû de ces enfoncemens dans des dents de jeunes sujets qui n'avoient jamais été malades; j'avoue que ces cas sont extrèmement rares, puisqu'il n'est presque point d'enfant qui n'ait eu à un certain âge, la petite vérole, la rougeole ou quelqu'autre mala-

die : quelqu'un qui avanceroit que l'érosion des dents a été précédée de quelque indisposition rencontreroit juste, aussi souvent que celui qui soutiendroit que telle couleur de cheveux suppose nécessairement une maladie qui a paru auparavant, & qui l'a déterminée: ce sont donc là de ces propositions vagues & hasardées, dont il est aussi difficile de démontrer la fausseté, qu'il le seroit de les prouver, sur-tout d'une façon capable de convaincre les gens de l'Art. Enfin, j'ai vû des érosions dans des dents de chiens, de jeunes veaux & de quelques autres animaux qui n'avoient encore essuyé aucune maladie; d'ailleurs ces assertions sont peu intéressantes; elles n'indiquent presque aucune ressource qui puisse prévénir ou détruire les funestes effets de l'érosion. On est toujours obligé de recourir aux regles générales de la Médecine;

on n'eſt point ſurpris, lorſqu'on connoît un peu l'œconomie animale, qu'une maladie d'un enfant puiſſe altérer le germe de ſes dents. Ces vérités, quand bien même elles ſeroient démontrées, ne doivent pas être exaltées avec tant d'avantage. Nous n'avons qu'à nous rappeller ici en peu de mots, tout ce que M. Duhamel a découvert à l'égard des os, il ſuffira de faire attention qu'ils ſe nourriſſent, couche par couche, que ces couches ſe reſſentent de la bonne ou mauvaiſe qualité de la matière de la nutrition; que celle qui eſt chargée des particules de garence, rougit les couches qu'elle vient à former; que les couches des dents qui auront été produites dans un tems de maladie, pourront être plus maigres, plus menues, moins égales, d'un blanc jaunâtre, & cauſer des aſpérités dans les dents, ou quelque irrégularité

dans la disposition de leurs couches ; de même lorsque le suc nourricier aura été peu abondant, il surviendra des rides, des relâchemens particuliers à la vésicule de la dent, qui sera par-là évidemment dérangée. On a vû des dents totalement arrêtées dans leur accroissement. *Pherecrates*, disent les anciens Auteurs, n'avoit jamais eu de dents ; j'ai vû un enfant de douze ans dont la moitié de la bouche n'avoit jamais poussé aucune dent ; le bord alvéolaire étoit osseux, il avoit acquis, faute de suc nourricier, une solidité aussi considérable que celle des gencives des vieillards, & aussi capable de faire les fonctions de la mastication. On a vû quelquefois des dents croître au fond du palais ; il y a eu des enfans qui sont nés avec toutes leurs dents, d'autres auxquels *Ranchein*, *Eustache*, *Colombus* & tant d'autres en ont trouvé deux ou trois rangs, &c.

&c. Ces cas ſont rares, curieux, peu importans. Il ſuffit de s'attendre, de prévoir les ſymptomes ordinaires de la dentition, & de ſçavoir le moyen d'y remédier, en appliquant aux différens cas qui ſe préſentent les règles générales que nous venons d'établir. Les enfans dont les dents vont paroître, ont beſoin d'un certain mouvement. Il faut les diſtraire & les ſoulager en leur préſentant différens objets, & en obſervant de ne les expoſer ni au grand chaud, ni au grand froid. Ceux qui ſont encore dans les langes doivent être portés d'un côté & d'autre, par les nourrices. Il y auroit du danger à ne pas ſoutenir ceux qui commencent à vouloir marcher. Pluſieurs vices de mauvaiſe conformation des jambes & des cuiſſes tirent leur origine ou de la négligence, ou de la précipitation des directrices des enfans; à cet égard on a fort bien

fait d'imaginer des machines propres à les tenir sous les aisselles & à leur laisser les jambes libres. Ces machines sont une espèce d'anneau ou de cercle de bois, où l'on passe le corps de l'enfant qui est soutenu par deux bâtons paralleles à l'horison & entr'eux, & sur lequel le cercle va & vient en glissant sur le pavé, ou bien au moyen des roulettes qu'on y ajoûte. On se sert aussi d'un panier ou d'une cage, à la partie supérieure de laquelle on passe le corps des enfans jusqu'au-dessous des aisselles. A la faveur de ces machines, l'enfant se procure du mouvement, il apprend à se soutenir, à remuer ses jambes; il se fatigue, il se distrait. Cet exercice lui tient lieu des promenades & des autres mouvemens si utiles à la santé des Adultes, & de ceux qu'on lui donnoit lorsqu'il étoit encore dans le berceau.

Fin du premier Livre.



ESSAI SUR L'ÉDUCATION MÉDICINALE *DES ENFANS*, ET SUR LEURS MALADIES.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Du Sévrage de l'Enfant.



A Nature a mis une grande différence entre les animaux granivores, les quadrupedes & les animaux carnaciers, au ſujet de la nourriture qui leur eſt deſtinée pendant leur

enfance. Les premiers qui paroissent les plus foibles & les plus délicats, sont cependant nourris à cet âge d'alimens plus solides & plus difficiles à digérer. Il est étonnant de voir un jeune pigeon nourri du grain que sa mere lui donne, & qu'il digère parfaitement, & de voir un jeune veau tetter près de deux ans. Il est vrai que le grain que la mere regorge dans le bec du jeune pigeon a déja souffert quelque élaboration dans son jabot; mais il y a toujours beaucoup de différence entre ce grain même un peu digéré & le lait; les granivores ont donc les forces digestives, plutôt formées & capables d'une plus grande résistance, que les autres animaux. Ils digèrent le grain avant que de pouvoir le ramasser, & d'avoir le bec assez solide pour le diviser; les derniers ne digèrent l'herbe que lorsqu'ils peuvent la cueillir, les

forces de leur eftomac n'augmentent qu'à mefure que leurs dents paroiffent & fe fortifient.

La moindre réfléxion fuffit pour déterminer la claffe que la Nature femble avoir affignée à l'homme à l'égard des alimens qu'il doit prendre. Elle lui a laiffé le choix entre les fruits , la viande , les laitages & les farineux. Les Médecins qui condamnent l'ufage de la viande , qui prétendent même l'interdire entièrement à l'homme, ne font donc pas affez d'attention à cette loi générale , ni à la faculté que nous avons de digérer tout ce qui eft alimenteux.

Les animaux exactement carnaciers , tels que les oifeaux de proie , &c , ne fe nourriffent jamais d'aucune efpèce de grain ; ils ne fçauroient le digérer , ainfi que l'a démontré M. de Réaumur, par les expériences les plus ingénieufes. Ceux qui font au con-

traire exactement granivores ne sauroient digérer la viande. Il en est peu de cette dernière espèce, & qui ne mangent de la viande surtout lorsqu'elle est cuite & assaisonnée; on en voit quelques-uns, parmi ceux qui se nourrissent de pâturages, qui refusent cet aliment, mais le nombre de ceux qui le mangent & qui le digèrent est infiniment plus considérable. Enfin certains animaux prennent indifféremment toute sorte de nourriture. L'homme est de ce nombre, l'industrie qu'il a reçue en partage le fait extrêmement varier sur le choix, & la préparation des alimens. Mais il est à présumer que les forces digestives des animaux se prêteroient autant que les nôtres, à la même diversité, s'ils jouissoient du même secours.

La Nature a indiqué aux quadrupedes un tems fixe pour le changement de nourriture. Peut-être

que les premiers hommes qui ſe ſont mêlés de l'Éducation Médicinale des Enfans, ont profité de cette obſervation pour les faire paſſer de l'uſage du lait à celui d'un autre aliment, pour les empêcher de tetter, en un mot pour les ſevrer. Il eſt vrai que cette loi deviendroit inutile, ſi l'on ſuivoit les préceptes que nous avons donnés au ſujet de la nourriture des enfans. Ils paſſeroient inſenſiblement d'un aliment exempt de tout inconvénient, & très-aiſé à digérer, à un aliment qui auroit le même avantage & qui ſeroit à peu-près de la même conſiſtance. On ſeroit ainſi diſpenſé des peines & des dangers du ſévrage. Mais comme nous ne devons pas nous flatter d'abolir une méthode auſſi généralement reçue, contentons-nous d'expoſer celle qui nous paroît la plus aiſée & la moins ſujette aux inconvéniens qui de-

viennent presque toujours les suites nécessaires d'un usage qu'on regarde comme extrêmement avantageux. Comparons d'abord la façon dont une nourrice s'y prend pour sévrer son enfant, avec celle que la Nature indique à une vache lorsqu'elle doit sévrer son nourrisson.

La vache se prêtoit volontiers aux empressemens du jeune veau tout le tems de son premier âge; elle partageoit même avec lui la peine & le plaisir de l'allaitement; mais étant avertie par quelque révolution particulière qu'elle éprouve, par le changement de la sensation du tettement qui étoit d'abord agréable & qui devient douloureuse, par le dépérissement où la réduit une plus grande quantité de lait qu'elle est obligée de lui donner à mesure qu'il grossit, elle le maltraite, le méconnoît, le fuit. Sourde à ses mugissemens

dont elle étoit autrefois ſi touchée, à peine daigne-t-elle lui montrer par ſon exemple la façon de paître l'herbe, dont il doit ſe nourrir. On ne peut voir ſans admiration les ſuites de ce changement. Pendant les premiers jours, le nourriſſon eſt ſurpris, il flatte ſa mere, il ſe met en colère, il la boude, il l'appelle même quelquefois en rêvant; en un mot, il exprime d'une façon bien ſenſible toutes les paſſions dont il eſt affecté. Mais tous ces efforts n'attendriſſent point la mere, le tems de la ſéparation eſt arrivé; elle eſt néceſſaire chez preſque tous les animaux. Les meres des oiſeaux veulent que leurs petits volent ſans leur ſecours, dès qu'ils en ont la force. Elles les fuyent pour lors, les battent même. Dans des troupeaux de vaches & de brebis, j'ai vû les autres meres & les mâles même

prendre le parti de celle qui veut févrer son petit, chasser & poursuivre celui-ci qui les importune sans cesse par ses plaintes, lequel enfin rebuté par sa propre mere se présente aussi inutilement à toutes les autres. Le jeune veau ou le jeune agneau devient foible, il maigrit, à peine ramasse-t-il quelques brins d'herbe qui puissent le soutenir, il ne sçait d'abord ni la saisir, ni la mâcher, ni l'avaler; il apprend peu-à-peu à force d'exercice, à se passer de sa mere. La faim qu'il souffre lui devient salutaire. Il prend de l'accroissement à mesure que les efforts qui sont excités par le besoin, lui enseignent le moyen de se nourrir comme tous les autres animaux formés de son espèce.

Une nourrice qui veut févrer son enfant (ce qui arrive vers le quinzième ou le seizième mois, lorsqu'il a mis presque toutes ses

dents*), commence par le priver du lait, ou par enduire ſon tetton de quelque drogue amère ou d'une odeur extrèmement forte, capable de rebuter l'enfant, il crie, il s'inquiète, il gémit, dès qu'on lui ôte un aliment doux, ſucré, auquel il étoit habitué depuis longtems; & ſes plaintes ne font changer que trop ſouvent la mere de la réſolution qu'elle avoit déja priſe. L'enfant qui avoit ſouffert la faim pendant quelque tems, ſe remplit alors de lait avec tant de voracité, qu'il eſt prêt à s'étouffer. La plupart ſont heureuſement obligés de le vomir peu de tems après; car les diſpoſitions que la faim, les pleurs, & les cris,

* *Tempeſtivæ ablactationis ſigna ſunt duo, dentium ferè omnium eruptio, cibi ſolidioris appetentia.*

Sin puer tamen dubiâ & tenui valetudine ſit, aut inſalubre hyemis aut æſtatis tempus vigeat, protrahenda lactatio eſt ad ſalubriorem veris vel autumni tempeſtatem. Hucherus Bellovacus de morb. infant. p. 741.

leur ont fait contracter, ne sçauroient permettre à leur estomac de le bien digérer ; il n'est donc pas étonnant que ces repas soient suivis d'indigestion & de dévoyemens, &c.

Il seroit à souhaiter que les Médecins pussent pratiquer à l'égard des nourrices, ce que les Bergers font à l'égard des meres qu'ils veulent forcer à se séparer de leur nourrisson. Ils arment le museau du chevreau, de l'agneau, &c, de quelques pointes de fer qui piquent vivement la mere lorsqu'elle permet qu'ils l'approchent pour tetter. On devroit punir de quelque autre façon les nourrices, lorsqu'elles se laissent entraîner par une tendresse mal entendue, de donner du lait aux enfans qu'elles ont commencé de sévrer, ou lorsqu'elles aiment mieux nuire à leur nourrisson que de souffrir les révolutions de leur lait. Les inquiétu-

des & les cris des enfans qui les déterminent à cette cruelle complaiſance, devroient plutôt les en empêcher, puiſqu'ils ne ſçauroient digérer le lait qu'ils avalent dans cet état, comme nous venons de l'obſerver, non plus que le mélange qui s'en fera néceſſairement dans l'eſtomac avec les autres alimens auxquels on a tâché de les accoutumer.

Il y a d'autres nourrices, il eſt vrai, qui ne donnent point à tetter à leurs enfans, quand elles veulent les ſévrer, mais qui ne ceſſent pas de les remplir de ſoupe, de bouillon, de panade, de bouillie, de viande machée. Comme elles avoient coutume de les faire taire & de les endormir en leur faiſant avaler une grande quantité de lait, elles veulent avoir le même ſuccès en leur donnant beaucoup d'autre nourriture ; auſſi la fièvre ſurvient-elle dans la plû-

part de ces enfans, accompagnée d'indigestions, de vers, de dévoyemens, de convulsions, & de plusieurs autres maladies mortelles qu'on leur auroit épargnées par la diète & par des soins mieux entendus.

» Avant que de réfléchir sur la » pratique de la plupart des nour- » rices qui mâchent les alimens » qu'elles veulent faire avaler aux » enfans, écartons, dit M. de » *Buffon*, toute idée de dégoût, » & soyons persuadés qu'à cet âge » les enfans ne peuvent en avoir » aucune impression. En effet ils » ne sont pas moins avides de re- » cevoir leur nourriture de la bou- » che de la nourrice que de ses » mammelles. Au contraire il sem- » ble que la Nature ait introduit » cet usage dans plusieurs païs fort » éloignés les uns des autres; il » est en Italie, en Turquie, & » dans presque toute l'Asie; on le

» retrouve en Amérique, dans les
» Antilles, au Canada, &c. Je
» le crois fort utile aux enfans &
» très-convenable à leur état.
» C'eſt le ſeul moyen de fournir
» à leur eſtomac toute la ſalive
» qui eſt néceſſaire pour la digeſ-
» tion des alimens ſolides. Si la
» nourrice mâche du pain, ſa ſa-
» live le détrempe & en fait une
» nourriture bien meilleure que
» s'il étoit détrempé avec tou-
» te autre liqueur; cependant
» cette précaution ne peut être né-
» ceſſaire que juſqu'à ce qu'ils
» puiſſent faire uſage de leurs dents,
» broyer des alimens & les détrem-
» per de leur propre ſalive ».
Mais les préjugés les plus nuiſi-
bles étant ordinairement reçus par
le plus grand nombre dans toutes
les Nations, on ne doit pas être
ſurpris que l'uſage dont nous ve-
nons de parler, ſe ſoit introduit
dans différens païs. Cette autorité

ne ſçauroit donc nous empêcher de condamner une pratique qui n'a aucun avantage réel & qui expoſe à pluſieurs incommodités. La ſalive des nourrices eſt quelquefois viciée, la plupart d'entr'elles ont des dents cariées, mal-propres, des aphthes dans la bouche, &c, ce qui peut ſe trouver juſqu'à un certain point avec du bon lait. D'ailleurs il eſt bien plus ſain pour les enfans, de les accoutumer de bonne heure au mélange de leur propre ſalive avec les alimens qu'on leur donne, & de préférer, juſqu'à ce qu'ils ayent des dents, ceux qui ne demandent qu'une legère altération dans la bouche, & qui ſont les plus faciles à digérer: *Quando mulieres morbidæ*, dit Zuinger, *cacochymæ, pultem ſalivâ propriâ imbuunt & poſtea ori lactentis intrudunt; ſalivæ talis eſt vis fermentativa, ut promptiſſimè*

tissimè quoscumque morbos propaget.

On ne ſçauroit employer trop de précaution pour faire perdre à l'eſtomac d'un enfant, l'habitude qu'il a de ne digérer que le lait. C'eſt toujours inſenſiblement qu'il faut en abandonner l'uſage. Du lait on peut paſſer au ris, au gruau, à la panade, de la panade à la viande ; on ne doit jamais mêler les alimens qui ne ſont pas d'une nature & d'une conſiſtance égale ; ſur-tout il faut obſerver de ne donner à l'enfant que la quantité d'alimens plus ſolides qui peuvent ſuppléer par leur poids & par leur qualité à celle du lait qu'il prenoit auparavant.

On regarde trop communément les dévoyemens & la diſpoſition fiévreuſe des enfans, comme exigeant l'adminiſtration des médicamens ; & dans les cas particuliers de ces indiſpoſitions qui dé-

pendent du *sévrement*, l'usage des narcotiques & des purgatifs réitérés, ne sçauroit être trop condamné. En un mot, l'observation prouve que la diète seule bien ménagée convient aux différens états qu'éprouve un enfant qu'on veut sévrer. Ses douleurs, le chagrin qu'il ressent de la privation du lait, les premiers alimens solides qu'on lui donne, lui causent des révolutions qu'il faut traiter comme une de ces maladies qui veulent être abandonnées à la nature, ou dont on confie la guérison au tems & au régime. En effet les croutes, les galles, les sueurs, &c, qui surviennent alors, disparoissent d'elles-mêmes lorsqu'on a la patience d'attendre.

Je n'ai rapporté ce qui arrive aux jeunes animaux qui sont sévrés par leur mere, que pour faire sentir l'utilité & la nécessité de

la diète dont nous venons de parler. S'il étoit poſſible de faire manger une certaine quantité d'herbe à un veau qui court après ſa mere qui lui refuſe à tetter, ſon appétit ſeroit ſûrement ſatisfait; mais il en ſeroit incommodé. Il eſt abſolument néceſſaire que les premières voyes ſe dépurent peu-à-peu par la diète. L'amaigriſſement qui arrive aux animaux & aux enfans que l'on ſévre eſt un changement utile. Il eſt l'effet d'un dégorgement des petits vaiſſeaux remplis d'un ſuc laiteux qui doit faire place à une lymphe nourriciere d'une autre nature & d'une conſiſtance plus ſolide ; car un chyle même bien conditionné , mais provenant de toute autre matière que du lait , porté dans des vaiſſeaux remplis de ſucs laiteux , peut auſſi bien nuire que la viande mêlée au lait

dans l'estomac. La raison se trouve donc ici d'accord avec l'expérience, pour nous convaincre qu'on a tort de regarder comme funeste & comme dangereux l'état de ces enfans dont le teint & l'embonpoint s'altère après qu'ils sont sévrés. Concluons donc, 1°. Que sévrer un enfant, c'est lui donner une maladie. 2°. Que cette maladie bien dirigée, a ses usages pour l'œconcmie générale de la vie. 3°. Que la diète est le souverain remède pour toutes les indispositions qui accompagnent le sévrement. 4°. Qu'il faut totalement priver du lait un enfant que l'on veut sévrer & qu'on veut nourrir avec d'autres alimens. 5°. Que la plupart des maladies qui surviennent aux enfans quand on les sévre, sont l'effet du mauvais choix ou de la trop grande quantité des alimens qu'on fait succéder au lait;

enfin que tous ces accidens qui ſont le plus ſouvent funeſtes, peuvent être prévenus par un régime exact, tel que celui que nous allons propoſer.



CHAPITRE II.

De la Diète des Enfans sévrés, ou de la manière de les gouverner en santé par rapport aux six choses non-naturelles.

RIen n'est si difficile en Médecine que d'établir des loix générales de diète, si l'on n'admettoit parmi les gens sains que ceux qui jouissent d'une santé parfaite, & si cette santé étoit plus commune, l'observation & la réfléxion nous auroient sans doute fourni des moyens sûrs & uniformes pour la conserver, comme elles nous ont fourni des plans curatifs généraux pour les maladies bien caractérisées, celles que nous appellons *exquisiti* que les circonstances de la différence des

tempéramens, des âges, des ſexes, des ſaiſons, des climats, &c, ne font pas tant varier que le préjugé la publie, qui ont toujours & dans toute ſorte d'endroits un fond de reſſemblance ſenſible & conſtant. Mais mille circonſtances eſſentielles modifient ce que nous appellons ſanté, ou pour exprimer la choſe plus poſitivement, cet état eſt cenſé ſubſiſter malgré mille petites infirmités ſenſibles ou cachées qui le partagent en différens dégrés de ſanté plus ou moins parfaite. Il faut néceſſairement compter parmi ces infirmités, les affections que les Médecins ont fait dépendre des différens caractères, des âges, des ſexes & des tempéramens, &c; car l'enfance eſt une maladie, comme nous l'avons déja obſervé; la vieilleſſe eſt une maladie; la force athlétique enfin de certains hommes n'eſt pas moins maladie que la

foiblesse propre aux femmes.

Or tous ces fonds de compléxions varient encore considérablement par l'habitude, qui, comme on l'a observé depuis long-tems, peut convertir en usage salutaire les pratiques les plus pernicieuses, ou faire perdre les avantages des dispositions naturelles les plus heureuses par l'abus qu'on en fait, ou par la négligence à les mettre à profit.

On ne se trouve pas arrété par ce dernier inconvénient, il est vrai, lorsqu'il s'agit de régler le gouvernement des enfans & qu'on s'y prend dès leur âge le plus tendre, en les retirant des mains de leur nourrice. Quoiqu'il soit déja trop tard pour quelques-uns qui auront déja contracté des habitudes avant que d'abandonner la mammelle, on peut cependant avancer assez généralement qu'à cet âge, on peut se flatter de

trouver des corps aſſez fléxibles & des ames aſſez neuves, & d'autant plus de conformité entre les différens ſujets ſains, que le *ſexe* ni la foule d'objets qui dépendent des organes qui le conſtituent, n'exiſtent point chez les enfans.

Mais il reſte toujours les différences eſſentielles priſes, 1°. des tempéramens, du plus ou du moins de vigueur, en un mot, des divers dégrés de ſanté. 2°. Des vûes qu'on ſe propoſe par rapport à la deſtination de l'enfant, lorſqu'on n'eſt pas en état de choiſir ou d'attendre que ſon goût ſoit formé pour le conſulter. La diète propre à former un guerrier doit être différente de celle qui diſpoſera un enfant à ſe paſſionner pour l'étude, ou à ſupporter l'ennui de l'oiſiveté. Un corps capable de réſiſter à la fatigue, aux veilles, à l'inclémence des ſaiſons, &c, une ame ou-

verte aux passions violentes, actives, &c, sont aussi essentiels au premier, qu'ils sont inutiles & même qu'ils seroient nuisibles au second. Car en quoi un homme de lettres a-t-il besoin de vigueur, par exemple ? Seroit-elle utile à sa santé ou à son bien être ; qu'on y réfléchisse, & l'on verra qu'elle lui seroit au moins inutile, quand même elle pourroit exciter ou subsister jusqu'à un certain point, avec la disposition corporelle que suppose le goût des Lettres ou le génie.

Je reviens à mon sujet principal, aux loix diététiques propres aux enfans. Tout ce qu'on peut établir de plus général sur cette matière, se réduit au petit nombre des règles suivantes qu'on sera même obligé de modifier suivant les circonstances que nous avons déja rapportées ; car (nous ne sçaurions trop le répéter) les loix

générales de diète ſont très-difficiles à établir.

La Nourriture.

Nous commencerons par la nourriture des enfans ſévrés, & nous établirons pour premiere règle que cette nourriture doit être proportionnée à la foibleſſe de leurs organes digeſtifs & à la vie peu active & peu appliquée qui eſt propre aux premiers tems de l'enfance.

Cette maxime eſt ſi naturelle & ſi ſimple qu'elle pourra paroître ſuperflue à quelques Lecteurs, ou du moins une de ces généralités vagues dont ne ſont que trop remplis les *Compendium* de Médecine, ces recueils d'indications générales qui n'éclairent jamais dans les cas particuliers, &c.

La règle que nous avons éta-

blie n'est pas dans ce cas, elle est au contraire directement opposée à l'opinion la plus répandue, qui veut qu'on ne nourrisse les enfans qu'avec les alimens les plus communs & les plus grossiers. Ce dernier sentiment est celui que Locke * a adopté, mais avec les plus sages ménagemens; mais s'il peut être utile d'accoutumer les enfans aux alimens les plus grossiers, le moyen qu'on met en usage doit être regardé comme très-dangereux. Cette sorte d'*aptitude* qu'on prétend procurer à l'estomac, de ne pas redouter l'action des alimens les plus grossiers, doit être ménagée, & ce n'est pas en jettant brusquement du gros pain, ou des viandes solides dans un estomac qui n'a encore digéré que du lait & de la bouillie, qu'on pourra l'accoutumer sans danger

* Education des Enfans, Chap. I.

aux alimens plus péſans & d'une difficile digeſtion. De plus l'utilité générale de cette habitude ne me paroît pas aſſez frappante. C'eſt ici le cas de diſtinguer ſi un enfant eſt deſtiné à être vigoureux, & s'il doit être expoſé à l'uſage indiſpenſable de ces alimens ; ſans quoi le deſſein d'y habituer ſon eſtomac eſt chimérique.

Quant aux inconvéniens, aux dangers préſens de la méthode que nous rejettons, ils ſont ſenſibles. Les indigeſtions & tous les déſordres qui les ſuivent, menacent évidemment un jeune enfant qu'on voudroit nourrir avec des alimens, dont ſon eſtomac débile ne ſçauroit s'accommoder. L'utilité préſente de l'action des organes digeſtifs excitée avec toute la force qu'exige la digeſtion d'alimens capables d'une grande réſiſtance, eſt aſſurément nulle chez les enfans. C'eſt à des payſans ou

à des hommes destinés habituellement à des exercices ou à des travaux violens qu'une telle digestion convient.

Voici donc les alimens qui me paroissent propres aux enfans nouvellement sévrés.

Le fonds de leur nourriture doit consister d'abord en potages à la viande, dont l'assaisonnement soit peu relevé, en sucs ou gêlées de viande, en pain le plus blanc, le mieux levé & le mieux cuit, en crême à l'eau, de ris, d'orge mondé, de gruau, &c; en fruits cuits, comme pommes, poires, cerises, &c. Point de pâtisseries, point de laitages *, point de viandes solides dabord, & surtout en ragoût.

On peut leur accorder ensuite certains fruits crus, bien mûrs,

* Ils sont prescrits par la règle générale que nous avons déja établie de ne mêler le lait avec aucune autre espèce d'aliment.

comme pommes, poires, raiſins, ceriſes, & quelque peu de confitures, mais ſobrement à titre de friandiſe & par une complaiſance qui ne puiſſe jamais être nuiſible. Cette permiſſion ne doit pas s'étendre juſqu'aux prunes, aux abricots, aux pèches, aux figues, aux melons, aux amandes, aux noix, &c. Tous ces fruits cruds, doivent être abſolument proſcrits. L'obſervation leur eſt évidemment contraire.

Une opinion preſque généralement reçue, fait regarder le ſucre comme un aliment dangereux, comme ſingulièrement échauffant, comme très-propre à engendrer des vers, & par conſéquent comme prohibé pour les enfans. Le mal que l'excès de cet aliment peut procurer, & les cas dans leſquels ſon uſage eſt nuiſible ne ſont pas conſtatés pardes obſervations aſſez déciſives. On peut

au contraire avancer hardiment que le sucre mangé avec les crêmes & les mets de cette nature, avec les fruits, soit confits, soit simplement cuits, soit même crûs; que le sucre, dis-je, non-seulement n'est pas dangereux dans tous ces cas, mais même qu'il est un assaisonnement alimenteux très-salutaire. Les inconvéniens de l'usage des sucreries observés chez les enfans, dépendent le plus souvent des causes très-étrangères au sucre, de la pâte pesante & massive de toutes les espèces de patisserie ou des laitages employés à leur préparation, comme crême, franchipane, &c. Du mélange de ces sucreries & même de celles que nous regardons comme salutaires, par exemple, les fruits cuits & sucrés, dont nous venons de parler, avec d'autres alimens peu analogues à ceux-ci, avec des viandes que le sucre englue d'un

enduit qui les défend de l'action des ſucs digeſtifs. Il eſt aiſé de conſtater la vérité de ce que nous venons d'avancer par l'inſpection des excrémens que les enfans rendent quelquefois à la ſuite des indigeſtions qui leur ont été cauſées par des ſucreries, ou quelquefois même par des fruits dont le mélange dans l'eſtomac avec les viandes ſolides, n'eſt auſſi jamais exemt de danger. Nous oſons donc conſeiller de ne pas héſiter à *aſſaiſonner* avec le ſucre, le fruit & les farineux qu'on donnera aux enfans, & nous craignons d'autant moins de raſſurer contre la crainte des mauvais effets de cet aliment, que cette crainte n'eſt preſque que *rationelle.*

Le ſucre eſt un ſel, & un ſel animé de parties de chaux, ajoutent les plus inſtruits, *donc il eſt très-chaud, & par conſéquent très-nuiſible.* Car tout ce qui porte le

titre d'échauffant eſt ſingulièrement redouté du Public & même des Médecins ; tout le monde veut être rafraîchi, c'eſt le goût général. Sans nous attacher à diſcuter ce dernier préjugé, qui nous écarteroit trop de notre ſujet, ſans entrer même dans un profond examen de la nature du ſucre, nous nous contenterons d'établir en deux mots (& ç'en eſt aſſez en Médecine contre toute opinion purement *rationelle*). 1°. Que le ſucre ne ſçauroit être appellé exactement un ſel. Il n'eſt autre choſe qu'un corps muqueux comme le miel, le moût ou la gomme. 2°. Que tout ſel n'échauffe pas ; les acides ſont évidemment raffraîchiſſans ; le nitre & le cryſtal minéral paſſent pour de véritables antiphlogiſtiques. 3°. Que quelques parties de chaux n'échauffent point, ſurtout lorſqu'elles ſont combinées, comme dans

le sucre, avec des parties huileuses; mélange qui constitue une espèce de savon. 4°. Que le sucre n'échauffe point par aucune vertu qui lui soit propre. S'il échauffe, ce ne peut être que par un excès auquel on se porte bien rarement, je veux dire, à force d'en manger une trop grande quantité, & à titre d'aliment trop nourrissant; de la même façon qu'échaufferoit du bouillon trop succulent, du jus de viande trop fort, une grande quantité de gêlées, de consommés, &c. 5°. Que ce prétendu échauffement procuré par le sucre est une incommodité déterminée si vaguement qu'on ne sçait proprement ce que désigne dans ce cas là le mot *échauffer*. Enfin que l'état appellé d'échauffement est plus souvent indifférent que maladif, qu'il est quelquefois salutaire, &c.

Nous ne dirons qu'un mot de

la boisson des enfans. Elle doit consister en eau pure. L'observation la plus constante a démontré l'utilité de cet usage.

Les alimens des premiers tems qui suivent le sévrage étant ainsi déterminés, la seconde règle que nous avons à établir, doit regarder la quantité de ces mêmes alimens, & la fixation du nombre & des heures des repas des enfans.

Nous devons observer à ce sujet que les enfans sont voraces, c'est-à-dire, que leur estomac appète très-fréquemment l'aliment, & par conséquent que la digestion s'opère chez eux promptement & facilement : on peut donc les traiter avec assez d'indulgence sur la quantité des alimens ; mais on ne doit pas se dispenser de règler le nombre & l'heure de leur repas. Je ne sçaurois adopter sur ce dernier point le sentiment de M.

Locke *, qui veut qu'on varie fréquemment l'heure des repas des enfans, afin de ne pas les accoutumer à avoir besoin de nourriture à une heure fixe, besoin qui peut avoir des inconvéniens très-considérables dans le cours ordinaire de la vie. Je ne suis pas assez touché du malheur où l'on peut se trouver de souffrir une faim même très-incommode dans quelques cas (très-rares pour la plupart des hommes) pour que je voulusse prémunir les enfans contre ce danger, en les exposant de bonne heure aux inconvéniens plus certains qui dépendent nécessairement de l'irrégularité dans le tems des repas. Plusieurs observations prouvent assez qu'il y a du danger à faire un nouveau repas lorsque la digestion de celui qui l'a précédé n'est faite qu'à

* Education des Enfans, Chap. I.

demi ; il n'est donc pas permis en bonne diète de déranger l'ordre des repas des enfans, en les rendant plus prochains l'un de l'autre. Il est à craindre qu'un enfant qu'on fera jeûner, ne mange avec trop d'avidité ce qu'on lui présentera après cette abstinence *inaccoutumée*. Enfin il n'est pas prudent de varier cet ordre en éloignant ses repas, ou bien en supprimant ceux qu'on trouve inutiles, lorsque l'habitude ou la complexion les rend presque absolument nécessaires. D'ailleurs, comme nous l'avons déja énoncé, tout ce qui peut arriver de pire à un homme raisonnable, réduit quelquefois dans le cours de sa vie à ne pas trouver un repas à son heure ordinaire, c'est de souffrir la faim ; car rien ne le force à prévenir l'heure de ce repas, lorsqu'il sent que le dernier qu'il a pris n'est pas encore digéré. Mais

cette alternative, ou de ſouffrir la faim, ou de s'incommoder néceſſairement eſt un extrême, qui n'arrive que très-rarement même chez les perſonnes les plus accoutumées à manger à des heures préciſes. Il eſt peu de ces perſonnes qui ne puiſſent quelquefois ſans danger, manger une ou 2 heures plûtôt ou plus tard qu'ils n'ont accoutumé. L'expérience journalière confirme cette vérité. La vûe de M. Locke paroît donc n'avoir pas été rectifiée ſur l'obſervation, être plus du Métaphiſicien que du Médecin.

Tout conſidéré, le mieux eſt ſans contredit de règler les repas des enfans. On peut leur en accorder quatre par jour. L'uſage aſſez généralement établi eſt à quatre ou cinq heures d'intervalle entre eux. On peut auſſi, ſelon le même uſage, rendre ces repas alternativement un peu plus pleins, & un peu plus legers; réſerver les

potages & les autres alimens les plus succulens pour le dîner & le souper, & ne donner au déjeûner & au goûter que des fruits & du pain, le plus souvent même du pain sec. Les enfans ne doivent ni manger ni boire entre ces repas. Ce sont autant de petites fatigues ou des distractions (s'il est permis de s'exprimer ainsi) pour les organes occupés à la digestion du repas précédent, que ces petits repas surnuméraires; fatigues qu'il est toujours utile de leur épargner.

Tous les tems de l'enfance jusqu'à l'âge de puberté, doivent être règlés sur le modèle de celui-ci, en proportionnant seulement la qualité & la quantité des alimens aux progrès des forces des enfans, & à celui du plus ou moins d'éxercice qu'ils feront en conséquence; jusqu'à ce qu'enfin ils ayent droit à la nourriture & au

au régime des hommes faits. Au reſte ce changement fait peu à peu dans la qualité de leurs alimens, conſiſte ſeulement à les accoutumer à la viande, d'abord tendre & legère, comme celle des volailles, de certain gibier, comme cailles, perdrix, &c. Enſuite à toutes les viandes uſitées ſur nos tables; car ce ne ſera jamais par une loi diététique que ſeront permiſes toutes les eſpèces de ragoûts & de mets recherchés dont le luxe & la ſenſualité ont inventé l'uſage. Que les enfans s'y faſſent comme à un mal néceſſaire, à la bonne-heure; mais le Médecin ne ceſſera jamais d'en publier le danger. Il eſt bon d'obſerver ici que ce régime ne regarde point les enfans des payſans ou du peuple; nous l'avons énoncé dans le commencement de cet Ouvrage: ils ſont dédommagés par d'autres avantages plus réels

des commodités & des soins que nous recommandons pour les autres enfans. Enfin, quand même l'utilité qu'il devroit leur en revenir seroit encore plus solidement constatée, & que leur besoin à cet égard seroit indispensable, leur état de misère & de pauvreté les empêcheroit d'en jouir.

Les Sécrétions, &c.

TOUS ceux qui ont les premiers rudimens de Pathologie, sçavent que la cause des maladies la plus féconde & la plus fréquente, consiste dans les vices des excrétions & surtout dans leur diminution & dans leur suppression. Nous parlerons dans un moment de la plus essentielle & de la plus abondante d'entre elles je veux dire l'insensible transpiration, à propos de l'air & du mou-

vement, des jeux & des exercices des enfans ; celles qui se font par les deux autres couloirs qu'on peut appeller généraux (parce qu'on peut les regarder comme des aboutissans où se portent abondamment les parties qui doivent être rejettées de toute la masse des humeurs) celles, dis-je, qui se font par les intestins & par les voies urinaires, ne doivent pas être dirigées avec moins d'attention. L'expédient que plusieurs Auteurs ont recommandé d'accoutumer les enfans à la garde-robe & à rendre leur eau à de certaines heures déterminées, en les tenant malgré eux sur la chaise, où disposés pour pisser, quoiqu'aucun besoin ne les pressât, & en ne leur donnant pas à déjeûner ou ne leur permettant de jouer qu'après cette manœuvre ; cet expédient, dis-je, est très-uti-

le *, & ne manque que bien rarement de produire l'effet qu'on en attend. Il n'est pas douteux que les gros excrémens & l'urine étant retenue ne puissent produire des maux considérables, & que d'ailleurs la constipation habituelle que les enfans pourroient contracter en négligeant dès leur bas âge, de céder aux premiers besoins qui les sollicitent, ne soit un mal dont les suites sont très-dangereuses, & produisent communément de grandes incommodités.

On peut se proposer donc d'accoutumer les enfans à aller à la

* Il ne faut pourtant pas pousser cette méthode jusqu'à éveiller les enfans au milieu de la nuit pour les engager à pisser, comme on le pratique communément ; cet usage n'est nécessaire que pour les enfans qui sont sujets à pisser au lit ; mais pour ceux qui n'ont pas cette incommodité, c'est leur faire un mal réel, que d'interrompre leur sommeil, sans que ce mal soit compensé par aucune utilité plus grande, ou même équivalente.

garde-robe au moins deux fois par jour. Cette habitude ne ſera pas difficile à établir chez eux, car ils ont par la conſtitution naturelle de leur âge, le ventre aſſez libre. Si l'on peut pouſſer cette habitude (ce qui eſt très-poſſible) juſqu'à fixer exactement ou à peu près, l'heure de cette fonction ; la plus commode qu'on puiſſe choiſir, c'eſt celle de leur lever ou de leur coucher; car outre que ce ſont là les heures où ils ſeront toute leur vie le moins expoſés aux occaſions imprévues qui empêchent de ſatisfaire à ce beſoin ; outre cette conſidération, dis-je, qui eſt de conſéquence, ces heures ſe trouvent encore très-bien déterminées par rapport aux heures des repas qui en ſont aſſez éloignées, pour que la digeſtion des derniers alimens qu'on a pris ſoit abſolument faite. Car dans l'ordre naturel l'ex-

pulsion des gros excrémens ne doit se faire qu'après l'entière digestion, & cela non-seulement pour la commodité de rejetter les restes inutiles de cette opération; mais même afin que la dernière ne soit pas troublée par la première; car autre est le mouvement des intestins de ces mêmes organes *érigés* pour l'expulsion des excrémens; ces deux actions ne sont pas faites pour être *syncrones*. M. *Locke* a donc fort mal choisi l'heure de cette excrétion, lorsqu'il conseille d'y exciter les enfans immédiatement après le repas. Voyez son Chapitre premier *sur l'Education des Enfans*.

L'Air.

Les hommes ont reconnu dans tous les tems l'utilité générale pour la conservation de la santé, du grand Air comme tel,

c'est-à-dire, de l'air libre, ouvert, ou souvent renouvellé. Mais c'est dans ces derniers tems & surtout par les travaux de M. *Hales* que nous avons été instruit de la nature des vices, qu'il contractoit par l'action des différentes vapeurs qui s'y mêlent. La transpiration des animaux, celle du poumon surtout qui est plus chaude & plus abondante que celle de la peau, détruit singulièrement l'élasticité de l'air, & le rend par conséquent inutile à la respiration, par la raison même qu'il a été respiré un certain tems. C'est pour remédier à cet inconvénient que plusieurs Sçavans illustres, tels que MM. *Duhamel*, *Désaguliers*, *Hales*, &c, se sont exercés dans ces derniers tems à inventer différens moyens de renouveller l'air dans les endroits où il *stagne* naturellement, & qui sont destinés à être habités par un grand nombre

d'hommes, comme les Hôpitaux, les lieux d'assemblée des différentes Compagnies, les Temples, les Salles de Spectacles, &c. Mais un expédient plus simple & plus à la portée de chaque Particulier, plus applicable à tous les cas, c'est de ne pas se tenir trop longtems dans un lieu renfermé, de prendre souvent le grand air, & même celui de la campagne, autant qu'il est possible. Cette règle dont l'utilité est évidente dans tous les tems de la vie, est encore plus essentielle pour les Enfans. 1°. Parce qu'étant plus délicats, ils sont encore plus exposés aux suites funestes de la pratique contraire. 2°. Parce que les hommes faits, trouvent communément dans les affaires ordinaires de la vie, ou dans l'intérêt même de leurs plaisirs, des occasions assez fréquentes de prendre l'air, qui n'existent pas de mê-

me pour les enfans, à qui nous devons l'ordonner par conséquent plus particulièrement, à titre de régime, ou de pratique utile à leur santé.

L'air blaffard, bouffi, *débile*, mal-sain, en un mot, des enfans de Paris, surtout parmi le peuple, le Marchand & le petit Bourgeois, chez qui les enfans restent presque toujours renfermés autour de leur mere, qui n'a ni le tems ni la commodité de les mener promener, qui ne sçauroit comme dans les campagnes & dans les petites villes, les exposer dans les rues & sur les places ; cet état, dis-je, foible & mal-sain de ces enfans, ne prouve que trop évidemment, combien leur est nuisible l'habitude d'habiter des lieux fermés, & sur tout les lieux-bas, des arrières - boutiques ; car ces dernières demeures sont encore plus marquées par l'aspect plus

malade de leurs jeunes habitans ; circonstances qui servent à distinguer le mauvais effet de l'air renfermé, ou seulement renouvellé par l'air, presqu'aussi infecté, d'une cour sale, ou d'une rue bourbeuse, d'avec ceux de l'ennui & du défaut d'exercice qui sont deux autres causes, qui ne concourent aussi que trop efficacement à la mauvaise constitution des enfans dont nous parlons, & peut-être même à leur défaut de génie, observé depuis long-tems. Qu'on fasse donc vivre, autant qu'il sera possible, les enfans dans un air pur, ouvert, ou souvent renouvellé ; le précepte n'en sçauroit être trop recommandé.

C'est aux constitutions de l'air que se rapporte la considération du froid & du chaud, du vent, des pluies, en un mot, de toutes les vicissitudes des saisons.

La règle de familiariser les en-

fans avec toutes les incommodités qui en dépendent, quoiqu'utile en soi, mérite pourtant d'être un peu modifiée, d'être restrainte par quelques considérations.

1°. Nous sommes tous plus ou moins exposés aux vicissitudes de l'air. La personne destinée à la vie la plus retirée ou la plus molle, la plus efféminée ; la femme même, faite pour vivre le plus délicatement dans le sein des commodités les plus recherchées, vivra nécessairement dans une atmosphère, dont la température variera quelquefois, même assez subitement pour qu'elle n'en puisse pas prévoir le changement, ou prendre les précautions nécessaires pour n'en recevoir aucune atteinte.

2°. Il est sûr qu'on peut acquérir, par l'habitude, la faculté de ne pas souffrir de ces changemens, & qu'à force de s'en préserver avec trop de soin, on contracte l'habi-

tude contraire, qui est celle de ne pouvoir plus s'y exposer sans danger. Il est donc utile, pour tout le monde, d'être disposé dès l'enfance (car il n'est plus tems lorsqu'on est parvenu jusqu'à un certain âge) à pouvoir supporter toutes ces vicissitudes de l'air sans péril pour la santé, sans douleur même, & sans aucune incommodité actuelle.

3°. L'unique moyen d'endurcir les enfans contre ces maux, c'est de les y exposer de bonne heure: 1°. Ayant toujours égard à leur complexion plus ou moins vigoureuse. 2°. Selon le genre de vie que demande leur sexe, leur condition, l'état auquel on les destine. 3°. Selon la rigueur du climat qu'ils doivent habiter, ensorte que, si c'est une pratique très-salutaire dans le païs du Nord, que celle de laver la tête, les pieds & les mains des enfans avec de l'eau froide; cette même pratique seroit inuti-

le, peut-être nuiſible, en Eſpagne ou dans nos Provinces Méridionales. Nous établirons pourtant qu'il eſt très-utile en général de ſe prémunir par l'habitude, contre les viciſſitudes des ſaiſons, afin de pouvoir ſans danger en ſupporter les changemens les plus extrêmes; parce qu'il n'en eſt pas des accidens qui expoſent à eſſuyer ces changemens, comme de ceux qui forcent à faire un repas à une heure inaccoûtumée, qui réduiſent à des alimens groſſiers, ou à un mauvais lit. Il eſt des reſſources pour la plus grande partie des hommes contre ces derniers inconvéniens, au lieu qu'il n'en eſt preſque point contre ce premier, pour quiconque ne ſe condamne pas à un train de vie uniquement occupée du ſoin de ſe garantir des injures du tems.

Le Sommeil.

Nous avons déja observé que le sommeil étoit l'état presque naturel de l'enfant nouveau-né; nous avons remarqué aussi combien le sommeil, favorable dans tous les âges à toutes les fonctions naturelles & vitales, étoit propre chez les enfans à disposer leur corps à la nutrition & à l'accroissement. Tous les tems de l'enfance sont marqués par le même besoin de dormir & par la même pente au sommeil; *tout est couchette & matelats* pour les enfans, dit quelque part *la Fontaine*; ce besoin & cette pente ne diffèrent que du plus au moins dans les différens âges des enfans, & sont proportionnels à leur accroissement plus ou moins sensible, plus ou moins rapide; ensorte que de même qu'il est certain que les progrès de l'accroisse-

ment deviennent moins confidérables à mefure que l'enfant avance en âge, de même l'enfant de quatre ou cinq ans eft moins dormeur & a moins befoin de fommeil que l'enfant à la mammelle; l'enfant de huit à neuf ans, moins que celui de cinq, & ainfi de fuite jufqu'au terme de fon accroiffement abfolu. Quelque caché que foit pour nous l'ordre des caufes, felon lequel ces deux phénomènes de l'œconomie animale font liés entre eux, leur rapport n'en eft pas moins réel.

Le fommeil eft néceffaire aux enfans déja un peu forts, à un nouveau titre. Les enfans fe donnent communément beaucoup de mouvement, courent, fautent, s'agitent, ne font jamais dans la même place, ils fe difpofent au fommeil par la fatigue & fe le rendent ainfi plus néceffaire.

C'eft donc d'après l'expérience,

& d'après ces deux vûes, (celle de ménager l'accroissement du corps des enfans, & celle de réparer leurs forces dissipées, à un certain âge, par le mouvement) qu'on peut établir l'utilité du sommeil pour les enfans. M. Locke est entré, sur cette matière, dans un détail très-suffisant, dont nous allons extraire les points les plus essentiels. (*a*) Nous ferons ici la même observation que nous avons

* De tout ce qui paroît moû, efféminé, il n'y a rien que l'on doive permettre aux enfans avec plus d'indulgence que le *sommeil*. En cela seul il faut les laisser satisfaire pleinement; car il n'y a rien qui contribue plus que le sommeil à l'accroissement & à la santé des enfans. La seule chose qu'on doit faire à cet égard, c'est de déterminer quelle partie des vingt-quatre heures qui composent le jour, ils doivent employer à dormir, ce qu'il est aisé de résoudre par cette seule remarque: *Qu'il est très-avantageux aux enfans de s'accoutumer à se lever de bon matin.* Il n'y a rien en effet de meilleur pour la santé; & celui qui par un usage constant, se sera fait une habitude de se lever matin sans peine durant sa jeunesse, n'aura garde de dissiper la meilleure & la plus considérable partie de sa vie à dor-

faite plus haut, à propos de l'heure irrégulière des repas des enfans. Ces fréquens changemens de la position de la tête des enfans que M. *Locke* veut qu'on mette tantôt

mir ou à se dorloter dans un lit, lorsqu'il sera homme fait. Or si vous voulez que vos enfans se lèvent de bon matin, il faut que vous leur fassiez prendre la coutume de s'aller coucher de bonne heure. Par ce même moyen vous les accoutumerez à éviter les débauches du soir si dangereuses & si nuisibles à la santé: car lorsqu'on se retire de bonne-heure chez-soi, l'on trouve rarement l'occasion de s'abandonner à ces sortes d'excès; par-là, je ne veux pourtant pas dire qu'un enfant devenu grand, ne doive jamais se trouver en compagnie après huit heures du soir, ni causer avec ses amis, le verre à la main, jusqu'à minuit. Cela est inévitable en certaines rencontres. La seule chose que j'ai dessein de vous recommander ici, c'est que par la manière dont vous conduirez votre enfant durant sa première jeunesse, vous l'empêchiez, autant qu'il est possible, de tomber dans ces inconvéniens; & vous n'aurez pas gagné peu de chose, si votre enfant ayant contracté une espèce d'aversion pour les longues veilles, par l'habitude que vous lui aurez fait prendre de se coucher de bonne heure, cela l'oblige à éviter souvent ces parties de plaisir & à ne les proposer que rarement. Que si vos soins n'étoient pas suivis d'un si grand succès, mais que l'oc-

plus haute tantôt plus baffe, font recommandés dans une vûe bien éloignée & pour une utilité bien fortuite, tandis que ces changemens, & fur-tout la fituation de

cafion & la compagnie, victorieufes de la coutume l'engageaffent à vivre comme les autres dès qu'il auroit une vingtaine d'années, il eft toujours bon d'accoutumer un enfant jufqu'à ce tems-là à fe lever matin & à fe lever de bonne-heure, pour le bien préfent de la fanté & pour d'autres avantages qui lui en reviennent. Quoique j'aie dit qu'il faudroit accorder aux enfans une grande liberté par rapport au fommeil, jufqu'à les laiffer dormir autant qu'ils veulent, lorfqu'ils font petits, je n entends pas par là que cette liberté doive leur etre continuée pour toujours, à mefure qu'ils deviennent grands. Mais il n'eft pas aifé de déterminer précifément quand il faudroit commencer d'abréger leur fommeil; fi l'on devroit le faire quand ils font parvenus à l'âge de fept ans, de dix, ou en quelque autre tems. Il faut pour cela avoir égard à leur tempérament, à leurs forces, à leur conftitution particulière. Mais je crois que s'ils font trop grands dormeurs, il feroit à propos de commencer entre la feptième & la quatorzième année de leur âge, à les réduire par dégrés à huit heures de fommeil, ce qui en général fuffit à des perfonnes faites, qui font en bonne fanté. Or fi vous avez accoutumé votre enfant, comme vous devriez, à fe le-

la tête baſſe, ſont des maux réels qui peuvent au moins déranger le ſommeil dos enfans. 2°. Si l'on a contracté l'habitude de dormir la tête haute, dans quel cas peut-on

ver conſtamment de bon matin, il ſera aiſé de le corriger du défaut de garder trop long-tems le lit ; car la plûpart des enfans ſont aſſez portés d'eux-mêmes à abréger ce tems, par la paſſion qu'ils ont de paſſer la ſoirée en compagnie : il eſt vrai que ſi l'on n'y prend garde, ils ſe dédommageront le matin du ſommeil qu'ils auront perdu le ſoir, ce qu'on ne doit abſolument pas leur permettre. Il faudroit les faire lever conſtamment le matin à leur heure ordinaire, mais toujours en prenant ſoin de ne pas les éveiller trop bruſquement, ou avec un ſon de voix trop fort ou trop perçant, ou en frappant tout d'un coup leurs oreilles, de quelqu'autre bruit trop violent* ;

* Le Traducteur François ajoûte au texte de M. Locke un paſſage de *Montagne* que le Lecteur ſera bien aiſe de retrouver ici : *Mon Pere*, ajoûte ce dernier Auteur, *avoit été conſeillé de me faire goûter la ſcience & le devoir, par une volonté non forcée & de mon propre déſir, & d'élever mon ame en toute douceur & liberté, ſans rigueur & contrainte. Je dis juſques à telle ſuperſtition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les éveiller le matin en ſurſaut & de les arracher au ſommeil, auquel ils ſont plongés beaucoup plus que nous ne ſommes, tout-à-coup & par violence ; il me faiſoit éveiller par le ſon de quelque inſtrument, & ne fus jamais ſans homme qui m'en ſervît.* Eſſai de Montagne, Liv. I. Chap. XXV.

manquer des moyens de se faire un oreiller ? Quant au précepte général de ne pas se réduire par l'habitude, à la nécessité d'avoir un lit mol & un oreiller bien placé, ou

cela épouvente trop souvent les enfans & leur fait beaucoup de mal. Et qui est-ce qui n'est pas déconcerté, si par quelque soudaine allarme, il vient à être éveillé tout d'un coup d'un profond sommeil? Lors donc que vous voulez éveiller un enfant, commencez par l'appeller d'une voix basse, & le sècouer d'une manière délicate, afin de le tirer peu à peu de son assoupissement, en le traitant toujours doucement, & de fait & de parole, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait revenu à lui-même. Quand il a mis une fois ses habits, vous êtes assuré qu'il est entièrement éveillé ; on cause une assez grande peine à un enfant quand on vient interrompre son sommeil, quelque doucement qu'on le fasse ; c'est pourquoi l'on devroit bien prendre garde de n'y pas joindre quelqu'autre action rude, & surtout qui pût lui donner de l'épouvante.

Il faut que les enfans soient couchés durement, sur des matelats, plutôt que sur des lits de plume. Un lit dur fortifie les membres ; un lit mollet où l'on s'ensevelit chaque nuit, dans la plume, fond & dissout pour ainsi dire tout le corps ; ce qui cause souvent des foiblesses & est comme l'avant-coureur d'une mort prématurée. Les reins enveloppés trop chaudement, engendrent souvent la pierre. Les lits de

à l'alternative de ne pas dormir, on ne peut ſans doute qu'en recommander la ſageſſe & l'utilité; mais il faut accoûtumer les enfans à ſe paſſer d'un bon lit, en les cou-

duvet cauſent pluſieurs autres incommodités, & ce qui les produit toutes, une complexion delicate & valétudinaire. D'ailleurs celui qui eſt accoutumé à coucher durement chez-lui, ne perdra pas le ſommeil faute d'un lit moû, & d'un oreiller bien placé, durant ſes voyages que le dormir lui eſt le plus néceſſaire : c'eſt pourquoi je crois qu'il ſeroit à propos de faire le lit des enfans de différentes façons ; que tantôt on leur mît la tête plus haute, & tantôt plus baſſe, afin qu'ils ne fuſſent pas réduits à ſe reſſentir du moindre petit changement, à quoi ils ne peuvent qu'être expoſés lorſqu'ils ne ſont pas deſtinés à coucher toujours dans la maiſon de leurs parens, & avoir toujours une ſervante à leurs côtés, pour ranger leurs hardes & les bien couvrir dans le lit. Le ſommeil eſt le plus excellent cordial que la Nature ait préparé pour l'homme Si on en perd l'uſage, l'on s'en reſſent infailliblement, & celui-là eſt bien malheureux, qui ne ſçauroit prendre ce charmant breuvage, que dans la belle coupe dorée de ſa mere, & non dans une taſſe de bois. Qui peut dormir d'un profond ſommeil avale ce cordial : & il n'importe que ce ſoit ſur un lit mollet ou ſur le plancher. C'eſt le ſommeil qui eſt la ſeule choſe néceſſaire.

chant constamment dans un lit dur & non pas en les exposant à des changemens incommodes, fatigans, & même nuisibles.

Le mouvement & les affections de l'ame, ou *les exercices*, *les jeux*, *les passions*, *& les instructions.*

Les jeux des enfans qui appartiennent au mouvement, ou qui n'exercent que leurs corps, doivent être essentiellement distingués de ces autres jeux qui n'occupent que l'ame, qui sont du ressort de la mémoire, de l'imagination, & quelquefois même d'une discussion assez réflechie. Les courses, les sauts, les luttes, les différens jeux d'exercice, l'imitation de la chasse, de la guerre, de quelques arts pénibles, dont les enfans se font des amusemens, sont de la première classe. Les jeux qui consistent à observer quelques re-

gles de caprice, à être alerte ſur quelque ſigne dont on eſt convenu, à réſoudre certaines queſtions, en un mot la plûpart des jeux à gages que les enfans jouent dans la chambre ou ſur leur chaiſe; l'imitation des arts ſédentaires, les contes faits ou écoutés, les échets, les dames, le trictrac, les autres jeux, proprement dits, qu'on permet ordinairement aux enfans, ſont de la ſeconde claſſe.

Cette diſtinction eſt d'autant plus eſſentielle, qu'elle ſert à fonder les règles ſuivant leſquelles il faut diſpoſer les jeux des enfans.

Nous ſuppoſons que la néceſſité des jeux eſt reconnue pour les enfans, & en effet, cette néceſſité eſt évidente. L'ame a toujours beſoin d'images & d'images renouvellées; or il n'eſt que deux moyens de changer la ſcène qui l'occupe. Le premier, c'eſt de lui procurer une ſucceſſion rapide de

sensations (*a*). Le second, de combiner de différentes façons un petit nombre d'idées, reçues dans un court espace de tems, soit entre elles, soit avec celles que fournit la mémoire, en un mot, méditer ou rêver. Les enfans ne sont pas propres à cette derniere opération, les leçons qu'on leur fait à un cer-

* Nous observerons ici en passant que les sensations des enfans doivent être proportionnées à la délicatesse de leurs organes. La perfection du goût & de la santé, dépend autant du choix des sensations que la clarté des idées dépend de la signification des mots: » Quant aux opérations de l'ame, dit M. » l'Abbé de Condillac, les enfans en distin» guent également les noms pourvû qu'elles » soient simples, & que les circonstances tour» nent leur réfléxion de ce côté; car on voit » par l'usage qu'ils ont de ces mots, *oui*, *non*, » *je veux*, *je ne veux pas*, qu'ils en saisissent » la vraie signification.

» On pourroit en jouant avec les enfans, continue le même Auteur, donner aux opé» rations de leur ame tout l'exercice dont » elle est susceptible, si, comme je viens » de le dire, il n'est point d'objet qui n'y » soit propre. On pourroit même insensible» ment leur faire prendre l'habitude de les » régler avec ordre. Quand par la suite, l'âge

tain

tain âge, & qu'ils ne reçoivent que par un travail qui approche assez de la méditation, quoiqu'heureusement cette opération ne mérite pas absolument un pareil nom; cette opération, dis-je, ne peut pas subsister long-tems dans des ames peu exercées à cette contention d'esprit, à ce travail qu'éxige

» & les circonstances changeroient les objets » de leurs occupations, leur esprit seroit par» faitement développé, & se trouveroit de » bonne heure une sagacité que par toute au» tre méthode, il n'auroit que fort tard, ou » même jamais. Ce n'est donc ni le Latin, » ni l'Histoire, ni la Géographie, &c, qu'il » faut faire apprendre aux enfans. De quelle » utilité peuvent être ces sciences dans un âge » où l'on ne sçait pas encore penser? Pour » moi, je plains les enfans, dont on admire » le sçavoir, & je prévois le moment où l'on » sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être » de leur bétise. La première chose qu'on de» vroit avoir en vue, ce seroit, encore un coup, » de donner à leur esprit l'exercice de toutes » ses opérations, & pour cela il ne faudroit » pas aller chercher des objets qui leur sont » étrangers, un badinage pourroit en fournir » les moyens. p. 277. *Sur l'origine des Connoissances humaines.*

un jugement suivi. Quoique les enfans apprennent la plûpart des choses comme des perroquets, selon l'expression vulgaire, & que ce soit précisément cette inattention qui les sauve des inconvéniens, des idées abstraites & souvent très-profondes qu'on est dans l'usage de leur inculquer dès l'enfance la plus tendre; ce travail, quoique devenu seulement celui de la mémoire, ne laisse pas d'être un travail, un état violent auquel on ne peut plier l'ame que peu à peu, & qu'il faut par conséquent interrompre de tems en tems.

Que si quelqu'un doutoit des mauvais effets de l'ennui sur les enfans, ou de ceux de leur répugnance pour certaines occupations trop opiniâtrement combattue par leurs Maîtres, il n'auroit qu'à consulter l'expérience, & il trouveroit mille exemples d'enfans, non-seulement abrutis par ces deux seules

caufes, mais même amaigris, exténués, réduits à une langueur mortelle.

La néceffité des jeux étant donc reconnue, les préceptes Médecinaux, fur cette partie de la Diète des enfans, peuvent fe réduire à ceux-ci.

1°. Les enfans fort jeunes & qui ne reçoivent encore aucune inftruction réglée, jufqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, par éxemple, ne doivent avoir d'autre affaire que celle de leurs petits jeux. Mais afin de rendre cette unique affaire utile à la formation de leur efprit, & pour l'empêcher de nuire à l'accroiffement de leur corps foible & délicat, il faut ne permettre aux enfans à cet âge, que des jeux de la feconde claffe. Le mouvement du corps n'eft pas fait encore pour eux, du moins, ce mouvement violent que fuppofent les exercices; un peu de promenade leur

suffit, & il est d'ailleurs très-utile d'exercer leur ame par l'attention, les légers efforts de la mémoire, & l'espèce de sagacité que ces jeux demandent.

2°. Les enfans qui ont déja des Maîtres, qui reçoivent diverses instructions, doivent au contraire ne connoître plus d'autres jeux que ceux dont l'exercice est le principal objet; d'abord, parce que leur ame est plus délassée, sans comparaison, par l'interruption absolue de tout travail, que lorsqu'elle ne fait simplement que changer d'objet, & d'ailleurs, parce qu'à cet âge le corps des enfans a déja besoin d'un certain mouvement; qu'il est tems de commencer à l'affermir & à lui procurer une certaine force que l'action habituelle des muscles est très-propre à donner; qu'il est bon de favoriser une détermination des humeurs excrémentitielles vers les

couloirs de la peau, & de rendre cette peau aussi propre qu'il est possible à une abondante *transpiration*. L'abondance de cette excrétion est non-seulement d'une utilité actuelle très-considérable chez les enfans qui sont d'une complexion lâche & humide, & d'ailleurs communément voraces; mais encore d'une conséquence infinie pour le cours entier de la vie : car l'habitude peut disposer la peau à ses fonctions, comme les autres excrétoires à celles qui les concernent, ainsi que nous l'avons observé plus haut en parlant du ventre, &c.

Mais il est un excès à éviter dans les exercices des enfans : s'il est immodéré, outre qu'il peut épuiser leurs forces & leur causer actuellement des maladies, il produira sur leur corps cette espèce de changement que le travail opère sur les corps des Païsans qui

s'y livrent de très-bonne heure. Leurs membres ſe fortifieront, ſe durciront, vieilliront avant le tems, & par conſéquent ne prendront pas tout leur accroiſſement, de pareils enfans ſeront petits, trapus, *ragots.*

Il faut encore proportionner l'exercice des enfans ſur leur état futur ; car c'eſt une conſidération que nous ne perdons jamais de vûe : l'enfance du guerrier doit être plus *agiſſante*, celle de l'homme de lettres plus *penſante*, quoique toujours ſobrement.

3°. Les jeux des jeunes Demoiſelles ne doivent être preſque (comme ils le ſont en effet aſſez ordinairement) que des jeux ſédentaires. Il ſeroit pourtant utile de faire quelque changement à leur façon de vivre à cet égard, qui eſt communément trop peu active pour les corps. Si elles ſe donnoient plus de mouvement,

elles pourroient y perdre quelques-unes de ces graces qui dépendent de la fraîcheur du teint, de l'embonpoint, de la délicatesse de la peau; mais elles y gagneroient infailliblement, outre les avantages d'une santé plus constante, une certaine force qui leur donneroit ce port dégagé, cet air vif & agile qu'on voit avec tant de plaisir chez les femmes des provinces, où le peuple est sauteur & danseur, où les filles mêmes s'exercent à la course & à d'autres exercices de cette nature, comme chez les Basques, dans le bas Languedoc, en Provence, en Alsace, &c.

Au reste, il faut empêcher avec soin les enfans qui se sont échauffés & mis en sueur par quelque exercice violent, de se coucher par terre, de se donner de l'air froid, ou de boire de l'eau fraîche. Les dangers de cette pratique sont prouvés par trop d'exemples, pour

que nous devions entrer dans aucun raisonnement qui pût les démontrer.

Les affections de l'Ame.

La Médecine-pratique considère les affections de l'ame sous deux points principaux, ou entant qu'elles peuvent être ménagées comme des remèdes capables de produire des changemens vraiment corporels dans l'œconomie animale; car lorsqu'il s'agit de modifier, d'altèrer ou de combattre les passions les unes par les autres, de produire des changemens immédiats dans l'ame, de la remuer par des secours moraux, en un mot; nous devons convenir que cet objet n'est pas proprement Médicinal; le Médecin ne laisse pourtant pas que d'avoir recours quelquefois à ces ressources, dans la curation, par exemple, des maladies

ladies mélancholiques qui pervertiſſent le jugement, au point de faire croire aux malades qu'ils ont l'eſtomac rempli de grenouilles; que leur corps eſt un verre fragile; qu'ils craignent d'être chaſſés par les chiens, &c. Car c'eſt par des ſtratagêmes utiles qu'on réuſſit ſouvent à les tirer de ce triſte état; mais ce ſont toujours des ſecours, pour ainſi dire, étrangers, que le Médecin employe dans ces cas.

L'effet vraiment Médicinal des affections de l'ame eſt donc un changement corporel, une action vraiment Phyſique. C'eſt dans ce ſens qu'on peut avancer que les plaiſirs, la gayeté qu'ils entretiennent, la quiétude de l'ame, &c, ſont très-favorables à la ſanté; ou que les liqueurs ſpiritueuſes, le caffé, l'exercice, des évacuations ménagées à propos guériſſent une mélancholie noire, un ennui ſpontané, un affaiſſement de l'ame

qu'on voit quelquefois résister à tous les secours moraux.

Considérons d'abord les passions des enfans sous le premier point de vûe Médicinal, & voyons quel est l'état de leur ame, soit habituel soit différemment modifié par les objets extérieurs, qui est utile à leur santé ; & quel est au contraire celui qui lui est évidemment nuisible.

Nous avons déja observé que la gayeté & l'éloignement de toute occupation rebutante, étoit très-favorable à la santé des enfans ; nous pouvons ajoûter que l'indépendance, la faculté de primer, de faire respecter leurs volontés & leurs caprices, la dissipation, l'espieglerie, l'inapplication, la hardiesse, &c, contribueroient au bien être du corps par le même méchanisme ; ensorte que si un homme n'étoit destiné qu'à être un animal sain, ce seroit, sans contredit, en

laiſſant un enfant croître & ſe former au gré de ſes mouvemens naturels, ſans règles, ſans préceptes, ſans châtimens, qu'on réuſſiroit, tout étant d'ailleurs égal, à en faire l'homme, ou pour mieux dire, l'automate le plus vigoureux qu'il ſeroit poſſible, pourvû toutefois qu'on l'accoûtumât de bonne heure à l'exercice, au degré de fatigue proportionné à ſa force, &c. Mais comme les devoirs de la religion qu'il doit obſerver, & ceux de la ſociété à laquelle il (*a*) eſt deſtiné, exigent le ſacrifice ou du moins l'uſage le plus ſagement ménagé de la plûpart de ces paſſions, c'eſt à un Gouverneur prudent & éclairé à balancer les avantages & les inconvéniens de chacune de ces paſſions, tant par

* Les différentes ſociétés dans leſquelles on doit vivre, en pouſſant les choſes plus loin, exigent une différente éducation. Voyez *l'Eſprit des Loix*.

rapport au bien propre de leur élève, que par rapport à ce qu'il doit à Dieu & à la société. Cette discussion n'appartient pas au Médecin, qui sçait pourtant fort bien, comme bon citoyen, que les avantages généraux de la société doivent toujours passer avant l'utilité particulière des membres qui la composent. Les fonctions du Médecin se bornent donc à cet égard à faire germer & à conserver les dispositions qui n'ont aucun danger moral, comme la gayeté, le courage, &c; & cela par des secours Physiques, par les jeux, la promenade, les bains, les exercices, ménagés à propos; par le soin des digestions, du sommeil, &c; & à écarter les affections contraires, la timidité, la morosité habituelle, &c.

Quant aux passions, considérées sous le second aspect, c'est-à-dire, comme remèdes, nous nous

contenterons de faire obſerver leur utilité à ce titre par un petit nombre d'exemples tirés de quelques uſages aſſez familiers. Perſonne n'ignore, par exemple, qu'on guérit les enfans de l'incontinence d'urine nocturne par la crainte des châtimens, qu'on remédie à une peſanteur *maladive*, par l'appas du plaiſir, par la curioſité excitée à propos, par l'émulation d'imiter la vive activité des enfans du même âge. Nous avons déja obſervé que l'attrait d'un déjeuné, l'impatience des petits jeux, les promeſſes de quelques récompenſes, &c, ſont autant de moyens, dont on ſe ſert avec ſuccès, pour procurer aux enfans l'habitude ſalutaire d'aller aſſez ſouvent à la garde-robbe.

Enfin, nous ne nous étendrons pas davantage ſur cette matière. Le peu que nous venons d'en dire ſuffit pour marquer les limites qui

doivent circonscrire l'*Education* vraiment *Médicinale* des enfans, & pour fixer les points d'où doivent partir & où doivent se réunir les Observations Médicinales & les progrès de l'art sur cette partie qui ne nous paroît qu'ébauchée & très-digne pourtant d'être approfondie avec plus de soin.



CHAPITRE III.

De l'habillement des Enfans.

NOUS n'examinerons pas ici les idées de quelques Auteurs qui ont prétendu que la nature avoit deſtiné les hommes à aller nuds comme les animaux, ou du moins qu'il leur ſeroit aiſé de s'accoûtumer aux injures de l'air dans toute ſorte de climats; nous nous contenterons d'expoſer les motifs qui ſemblent avoir déterminé les hommes à ſe couvrir & à préférer un habillement à un autre.

Les Livres Sacrés, en nous rapportant l'hiſtoire de nos premiers parens déchus de l'état d'innocence, nous apprennent l'origine de la modeſtie & de la pu-

deur, & par conséquent le principe de l'art de se couvrir qui n'en est qu'une suite. Mais la décence n'a dû porter les hommes qu'à se couvrir tout simplement; le choix des habillemens a donc eu d'autres motifs. Les habitans des païs froids ont été forcés d'avoir des vêtemens plus pesans & plus chauds. Il a fallu des habits convenables à l'état de laboureur, d'artisan, de soldat, aux hommes faits, au beau sèxe, aux enfans. Le luxe, la nécessité de cacher des défauts naturels, l'air de ressemblance ou les rapports qui se trouvent entre les désirs, les caractères & les passions des hommes & leur façon de s'habiller, ont donné lieu à toutes les modes qui se sont répandues à cet égard dans le monde, & qui sont aussi singulières & aussi variées que les goûts de chaque nation & de chaque particulier; diversité qui con-

tribue à l'entretien de la vie civile, du commerce & de la société.

Un tableau qui repréſenteroit ſous un même point de vûe les différens habillemens de tous les peuples, ſeroit digne de la curioſité des eſprits les plus philoſophes. On y verroit, tout à la fois, ce que la néceſſité, l'induſtrie, la bizarrerie & la raiſon leur ont dicté à cet égard. On y verroit les progrès des arts, les effets du génie, les images des paſſions, les ſuites des préjugés, les différentes idées, en un mot, qu'ils ont euës du bon & du beau, de l'utile, de l'agréable & du ſuperflu.

Mais l'utilité & la néceſſité Médicinale des habillemens doit être notre ſeul objet. Que les Indiens ornent donc leur viſage & leur corps des plumages de différens oiſeaux; que d'autres

peuples se fassent des scarifications aux jouës, au front, & qu'ils applatissent leur nez, qu'ils arrachent leurs dents & leurs sourcils, qu'ils peignent leurs yeux & leur corps de différentes couleurs; toutes ces variétés, qui sont le fruit du caprice, ne sont point de notre ressort. Nous ne parlerons pas même des changemens singuliers & incroyables que les peuples, qui ont habité le même climat, ont fait à leurs habillemens. Les Romains divisoient les Gaulois, en Gaulois portant robbe, & en Gaulois habillés à peu-près comme nous, *Gallia togata* & *Gallia braccata*. Chaque province, chaque ville, chaque village même, sur-tout dans les païs méridionaux, a sa façon de s'habiller.

Mais est-il nécessaire que nos enfans soient vêtus? Quel est le vêtement le plus favorable à la bonne position & à l'accroisse-

ment de leurs membres, à l'action de l'air, &c.? Voilà ce que les Médecins doivent examiner avec la dernière attention? Voilà ce qui peut leur faire trouver le moyen de conserver la santé des citoyens.

Les loix de l'insensible transpiration, de cette rosée continuelle qui sort de notre corps, & dont les Modernes connoissent mieux que les Anciens la nécessité, les proportions, la marche & le danger, doivent nous prescrire la méthode de nous couvrir la plus propre à l'entretenir & à la favoriser, sans que les organes internes en reçoivent aucune atteinte.

Or c'est une erreur d'imaginer que les habillemens les plus pesans & les plus chauds provoquent ou facilitent la transpiration. La peau, qui a besoin d'une certaine liberté pour exercer ses fonctions, se trouve alors trop gênée; l'air doit se renouveller continuelle-

ment, & d'une manière imperceptible dans l'atmosphère qui touche immédiatement notre corps, il donne du ton au tissu de la peau, qui se relâche, qui s'imbibe de sucs nuisibles lorsqu'elle est trop échauffée, lorsqu'on retient sur sa surface la matière de la transpiration dont elle s'étoit déja déchargée.

On peut donc avancer qu'en général il y a du danger à se trop couvrir, & qu'il est plus avantageux, pour la santé, de porter des habits un peu légers, afin de ne pas empêcher notre corps de participer, jusqu'à un certain point, aux variations de l'air, qui ne nous deviennent pernicieuses que par la mauvaise coûtume où nous sommes d'échauffer trop nos corps; ces variations ont leur utilité, elles ne nuisent pas aux fleurs, aux plantes les plus tendres, aux animaux les plus délicats. Les soins

mal entendus qu'on a pris de notre enfance, nous ont rendu trop ſenſibles à ſes impreſſions. On apperçoit ici les avantages qu'ont les habitans de la campagne ſur ceux des villes. La foibleſſe, la délicateſſe & la molleſſe de ces derniers ſont des ſuites évidentes des ſoins trop ſcrupuleux qu'ils prennent de ſe trop couvrir, & d'habiter des endroits chauds, extrêmement favorables au développement de toute eſpèce de pourriture. Les Habitans de la campagne au contraire, accoûtumés dès leur enfance au froid, au chaud, aux changemens des ſaiſons, aux variations les plus rapides de l'air, n'en reſſentent preſqu'aucune incommodité. Leur peau n'étant affaiſſée ni par le poids & la chaleur des habits, ni par la pareſſe & l'inaction, acquiert une élaſticité plus permanente. Au lieu de paſſer comme

sont les habitans des villes d'un habillement trop fourré en hyver, à un habillement trop léger en été, les païsans sont presque toute l'année également couverts. Ce n'est aussi qu'en gardant ce juste milieu qu'on peut se flatter d'entretenir sa transpiration, ses forces & son embonpoint.

Mais les enfans sont encore plus susceptibles que les adultes des effets pernicieux de la chaleur & du froid ; leur constitution tendre, & sur-tout la façon de les élever trop délicatement, les expose bien davantage aux impressions de l'air. Personne n'ignore que les fleurs précoces, exposées au midi, & échauffées toute la journée par l'ardeur du Soleil, sont plus sujettes à la gelée de la nuit que celles qui regardent le nord ; il en est à peu-près de même des enfans cultivés avec trop de soin ; le moindre changement de l'air leur

fait éprouver quelque révolution. Les peres & les meres ne doivent donc ni trop couvrir leurs enfans en hyver ni trop peu en été. Leurs habits doivent être un peu légers dans toutes les ſaiſons, & la ſanté de leurs corps exige qu'ils s'accoûtument de bonne heure aux intempéries de l'atmoſphère qui les entoure. Les oiſeaux ne ſont-ils pas échauffés en hyver par les mêmes plumes qui les couvrent en été? Il eſt vrai que leur plumage eſt plus touffu dans la ſaiſon du froid, qu'il ne l'eſt dans toutes les autres; mais la différence eſt bien légère.

En ſuivant donc les règles de la nature & de la raiſon, on doit toujours proportionner la peſanteur du vêtement à l'âge, aux degrés des forces muſculaires & du tempérament plus ou moins robuſte des enfans. Il arrive quelquefois que les plus foibles ont

besoin d'être un peu plus couverts; mais en général les plus forts doivent porter des habits plus pesans. La Médecine fournit des règles à peu-près semblables à l'égard des habillemens des adultes ; mais nous ne devons parler ici que de celles qui regardent les enfans. Passons à la qualité de l'étoffe qu'on doit appliquer immédiatement sur la peau. Les Anciens, chez qui le fin lin étoit peu commun, portoient des tuniques de laine. Les Orientaux sont encore dans cet usage. On se sert plus généralement de la toile dans les autres païs. Chacune de ces étoffes a ses avantages particuliers. La laine un peu fine me paroîtroit plus convenable aux enfans qui ont assez communément la peau rude, seche, sujette à de légères gersures qui proviennent d'une transpiration trop aqueuse. Cette étoffe est plus huileuse, plus émolliente,

liente, plus *douillette* que la toile; elle a plus de rapport avec toutes les couvertures que la nature a ménagées aux différens animaux, & qui les échauffent autant par une eſpèce de graiſſe, dont elles ſont imbibées, qu'en interceptant l'attouchement immédiat de l'air. La toile de lin eſt plus ſèche, plus convenable aux peaux graſſes, huileuſes, humides & relâchées. C'eſt ſur ces principes qu'on doit ſe fixer pour l'application des étoffes ſur la peau, pour le choix de la laine ou de la toile, &c.

Je finirai cet article en rapportant les circonſtances de l'enfance de Henri IV. qu'une tradition plus fidèle, à cet égard, que les écrits de nos Hiſtoriens, nous a conſervées. Jeanne d'Albret ayant perdu pluſieurs enfans élevés avec des attentions & des précautions ſingulières, confia le jeune Henri à ſes Médecins, qui lui conſeillè-

rent de l'envoyer chez un Païsan des environs de *Pau*. Il y fut effectivement nourri, élevé, soigné, habillé comme un fils de la maison, couvert seulement de quelques haillons, conformes à l'état de son pere nourricier. C'est là qu'il devint fort, vigoureux, robuste, agile, infatigable; c'est là que se forma ce corps qui logeoit une si belle ame. Ce n'est pas là le seul Prince & Héros que la France a dû au secours de la Médecine.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la quantité, du poids & de la qualité des différentes couvertures qui doivent garantir le corps des injures de l'air, & préserver la peau du séjour des humeurs qu'elle transpire sans cesse. La façon dont on les applique mérite des réflexions particulières. Ce que nous allons dire sur les *Corps* qui sont la partie la plus importante de l'habillement des enfans,

a quelque liaiſon avec les précautions qu'on doit prendre pour ne pas les bleſſer ou les gêner en les emmaillotant.

On connoît aſſez généralement la ſtructure des corps & leur uſage. On ſçait qu'ils ſont faits avec de la baleine, de la corde, & qu'ils ſont plus ou moins ſolides; mais on ne ſçait gueres l'origine de ces fourreaux. Auroient-ils quelque rapport avec les armures & les corſelets des anciens guerriers? Auroit-on voulu, par cet habillement, plier de bonne heure la jeuneſſe à toute ſorte d'exercice militaire? C'eſt ce qui paroît peu vrai-ſemblable, ſur-tout lorſqu'on vient à conſidérer que les jeunes filles ont été de tout tems les victimes d'une pratique auſſi gênante. Il eſt plus naturel de penſer que les anciens qui avoient un goût décidé pour la belle taille, pour la démarche noble, pour le port

gracieux, qui étoient exposés à se montrer en public dans leurs cirques & dans leurs arènes, ont employé ce secours pour former les hommes de très-bonne heure à tous ces avantages. Cette présomption est d'autant plus vraisemblable que les habits de cérémonie des anciens ressembloient assez aux corps dont nous parlons. Enfin, de même qu'on a emmaillotté les enfans pour la commodité des femmes qui en sont chargées, on a bâti & appliqué les corps dans la même vûe pour soûtenir leur robbe, & pour n'avoir pas si souvent la peine de les habiller. Peut-être même n'a-t-on d'abord porté des corps que comme une espèce de bandage propre à réparer ou à couvrir des défauts naturels? Peut-être cette précaution & cette nécessité ont-ils dégénéré en mode & en habitude?

Mais est-il essentiel pour la for-

mation & pour la bonne constitution du corps humain, de l'enfermer & de l'assujettir ainsi dans un fourreau ? C'est ce que nous allons examiner. Il faut d'abord prendre garde à l'épigastre, aux hypochondres, & sur-tout à leurs portions osseuses & cartilagineuses qui donnent attache au diaphragme, qui sont mobiles, qui doivent pourtant se fixer dans certains mouvemens de cet organe, qui est un des plus importans & des moins connus de l'œconomie animale.

Si les hypochondres sont fixés & portés vers l'intérieur ou l'axe du corps par des compressions trop solides qui les gênent, les mouvemens du diaphragme ne sçauroient être complets, tous les viscères en souffriront nécessairement. De plus, les côtes des jeunes sujets sont des arcs osseux, ou pour mieux dire, osso-cartilagineux,

mous, incapables d'une certaine résistence, qui n'ont point encore acquis leur grandeur naturelle, qui seront nécessairement dérangés dans leur accroissement, dans leur forme & dans leur solidité, s'ils sont trop fortement assujettis. Les omoplates sont destinées à glisser sur les côtes postérieurement; les mouvemens du bras seront donc gênés si les mouvemens de ces parties, qui ne sçauroient jouer elles-mêmes, lorsqu'elles seront trop fortement appliquées ou contenues sur les côtes, viennent à l'être. Les clavicules elles-mêmes, trop écartées & retenuës en arrière, perdront la courbure & l'aisance du jeu qu'elles doivent avoir. Enfin, pourquoi nous attacherions-nous à des raisons fondées sur la formation des parties, & dont tout le monde ne sçauroit sentir toute la force & la solidité? J'en appelle à des observations

que chacun peut aiſément confirmer. Combien d'enfans ne voit-on pas qui ſont ſujets à des rougeurs au viſage, à des étouffemens, à des toux, à des vomiſſemens dûs à cette gêne & à cette compreſſion ? Un grand Anatomiſte moderne * a déja fait ſentir les inconvéniens & les abus des corps ; mais il me paroît qu'on ne profite guères des ſçavantes réfléxions qu'il a faites. Cet Auteur prétend, avec quelque fondement, qu'on devroit renoncer à toutes les ligatures qui gênent trop le jeu des vaiſſeaux & le cours des humeurs, aux jarretières, par exemple, aux boutons des manches, aux cols, &c. Il me ſemble pourtant que cet uſage n'a des inconvéniens qu'autant qu'on en abuſe. L'envie d'avoir la taille leſte & bien faite, a fait imaginer les corps ; mais con-

* M. Winſlow, Mém. de l'Acad.

venons que les incommodités qui peuvent en résulter, étant fort aisées à découvrir, la tendresse des meres, toujours attentives aux plaintes & aux besoins des enfans, les auroit déterminées à les proscrire. Pourquoi n'a-t-on donc pas aboli ces espèces de fourreaux ? On s'est apperçu sans doute qu'ils étoient de quelque utilité. En effet, ils sont nécessaires pour prévenir certaines difformités dont nous parlerons dans la suite de cet Ouvrage, pour les cacher, pour y remèdier. Parlons seulement ici de l'état naturel & bien sain. Deux réflexions que nous allons faire, me semblent prouver qu'ils ne sont pas si nuisibles à l'accroissement des parties qu'une analyse trop scrupuleuse de leur structure pourroit le faire présumer.

1°. On peut assurer que la rectitude du corps ou celle de l'épine du dos (en prenant pour rectitude

l'état

l'état qu'elle doit avoir & qu'on ſçait être toujours plus ou moins éloigné de la ligne droite) eſt auſſi néceſſaire à la force du corps qu'à ſa ſoupleſſe, à ſon agrément & à ſa légéreté. Pour faire un effort conſidérable, il eſt avantageux de ceindre & de ſerrer les lombes, les hypochondres mêmes & l'épigaſtre. La coûtume que pluſieurs peuples ont euë de porter des ceintures, tiroit, ſelon toute apparence, ſon origine de cet avantage ou de ce beſoin que la nature enſeigne, & que le raiſonnement, fondé ſur l'inſpection & le jeu des parties, paroît confirmer. Une compreſſion modérée ſoûtient donc les parties, elle favoriſe leur jeu, augmente leur force & leur élaſticité. Je rapporterai ici ce que j'ai obſervé à l'égard du corps d'un ſauteur fort agile. Il avoit les articulations lâches, ſon épine du dos étoit ſouple comme celle d'un

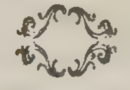
serpent; mais il étoit mal fait, il marchoit mal, les jambes écartées; lorsqu'il étoit debout un certain tems, on le voyoit chanceler; en un mot, il étoit foible dans tous les exercices qui n'avoient aucun rapport à ses tours de souplesse & à la justesse de l'équilibre. Il est en tout un milieu raisonnable. Les parties de notre corps perdent leur jeu naturel par une direction mal entendue, par des compressions peu mesurées, par des mouvemens forcés, &c; elles peuvent également se déranger lorsqu'elles sont livrées à elles-mêmes. Le colon, par exemple, agit contre le foye, l'estomac & la rate, il s'engage aisément vis-à-vis l'épigastre dont il distend les parties. Il est donc nécessaire de le contenir modérément; les ceintures & les corps produisent ce bon effet. Je ne suis donc pas d'avis qu'on bannisse tout

à fait leur uſage. Il s'agit ſeulement de ne pas gêner les aiſſelles, de ne pas comprimer la partie moyenne du ſternum ou l'épigaſtre ; de les proportionner à la force & à l'âge des enfans, & de les renouveller ſouvent. L'induſtrie des ouvriers, ſur cette matière, ne laiſſe rien à déſirer, lorſqu'on veut y faire la moindre attention. Ce que nous diſons des corps, doit auſſi s'entendre des autres ligatures, des jarretières, des coliers, des ſouliers, &c ; elles doivent toujours être appliquées avec précaution, d'une façon plutôt lâche que trop ſerrée.

Enfin, notre corps, qui a été formé & nourri dans la matrice, y a toujours été modérement comprimé. Ses parties ſe ſont parfaitement bien formées par ce ſerrement gradué. De plus la nature a placé ſur tous les membres des aponévroſes, qui ſont autant de

ligatures propres à contenir les parties, & qui nous indiquent, qu'outre la gravité de l'atmosphère, elles ont besoin de quelqu'autre corps qui les applique & qui les retienne doucement les uns contre les autres, afin que leurs efforts n'en puissent occasionner le dérangement. Si l'on m'objecte qu'il y a des nations entières qui n'usent point de ces bandages, je répondrai que l'habitude fait tout jusqu'à un certain point; qu'il est peu de choses absolument nécessaires dans la vie; que la plûpart doivent être regardées comme indifférentes; qu'il est impossible de les proscrire dans certains païs, ou de les faire recevoir dans d'autres. Il faut encore observer que les peuples qui ne portent point de corps, sont presque toujours nuds; leur peau se renforce par l'attouchement immédiat de l'air, elle acquiert une espèce de dureté

qui approche de la callosité, elle se resserre plus aisément, & sert presque autant que pourroit servir un corps à assujettir les parties intérieures. Enfin, parce qu'il y a des personnes qui marchent pieds nuds parmi les épines ; parce qu'elles parviennent, à force d'exercice, à se rendre invulnérables & même insensibles à leurs pointes ; auroit-on quelque droit de condamner l'usage des bas, des chaussures, &c. ?



CHAPITRE IV.

De la différence des Sexes, & de la Puberté.

LA constitution des enfans des deux sexes ne change ordinairement qu'après la chute des dents de lait, & même, pour parler plus exactement, qu'à l'âge de puberté, au tems plus ou moins anticipé de cette révolution qui termine l'enfance. En vain plusieurs Naturalistes ont prétendu que le mâle & la femelle occupoient des places différentes dans la matrice, & qu'on pouvoit dès lors connoître, par des signes sensibles, la différence de leur sexe, la nature de leur tempérament, leur degré de force, & leurs inclinations. Ceux de no-

tre ſiècle combattent ce ſyſtême par des préſomptions qui paroiſſent plus ſolides : ils ſoûtiennent que l'embrion eſt, pendant les premiers tems de la groſſeſſe, un être indécis pour le ſexe ; qu'il n'eſt ni mâle ni femelle ; qu'il faut quelque révolution particulière pour former, d'une façon diſtincte, les parties de la génération * ou pour les ſéparer ; qu'enfin cette union primitive, ou pour mieux dire, cette confuſion des ſexes dans le même individu, eſt la cauſe de l'analogie & du rapport ſingulier qu'on obſerve dans la ſuite entre les deux ſexes.

Au lieu de nous arréter à l'examen de cette dernière opinion,

* Les Anciens ont cru que ces parties qui nous paroiſſent ſi différentes à l'extérieur ne ſont au fond que les mêmes organes, mais plus ou moins dévéloppés. M. Daubanton a eu ſur ce ſujet des idées très-ingénieuſes, qu'il a appuyées de quelques nouvelles Obſervations. *Tom. III. de l'Hiſtoire naturelle.*

dont les fondemens se trouvent en partie dans les ouvrages des Anciens, qui accusoient la nature d'erreur ou de foiblesse, lorsqu'elle produisoit une femelle ; nous nous contenterons d'admettre ce qui frappe nos sens, & ce qui peut être de quelque utilité Médicinale. Le mâle & la femelle ne diffèrent guère l'un de l'autre dans le tems de l'enfance, & même jusqu'à l'âge de puberté, que par les parties de la génération, qui ont à peine acquis, chez la plûpart, au tems que nous venons de fixer, les qualités particulières qui peuvent produire des effets marqués sur l'œconomie animale, & servir à la propagation de l'espèce. Les enfans des deux sexes peuvent donc être élevés, nourris & médicamentés presque de la même façon jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Mais dès que les premiers rayons de la puberté viennent à

paroître (ce qui varie un peu dans les différens climats) la conſtitution du corps n'eſt plus la même. Le mâle eſt plus fort, plus robuſte & plus nerveux, la femelle conſerve un peu plus long-tems ſon air enfantin. Le même changement ſe manifeſte à peu-près à l'égard des paſſions. Le mâle eſt naturellement féroce, il aime les jeux de force, la chaſſe, la lutte, la courſe & tous les autres exercices du même genre; il a l'air plus décidé, plus hardi; la jeune fille eſt preſque toujours plus tendre; la douceur: la modeſtie & la timidité accompagnent toutes ſes actions, elle a du gout pour la retraite & pour les affaires du ménage. Il eſt vrai que l'éducation peut donner lieu à toutes ces différences; mais la nature paroît y contribuer auſſi. Une fille élevée comme un garçon ſera toujours moins forte, moins robuſte, moins pro-

pre, par conséquent, à l'art militaire, aux voyages sur terre & sur mer, à la chasse, à la lutte, aux vicissitudes des saisons, aux changemens des climats, &c. Il en est de ces dispositions comme de celles de l'esprit & de l'ame, que l'éducation peut bien rectifier; mais que nous devons regarder presque toujours comme un présent de la nature. Parmi plusieurs enfans d'une même famille également bien nourris & élevés, n'en trouve-t-on pas tous les jours des stupides, des vicieux, parmi d'autres qui sont bons & spirituels? Enfin les enfans qui s'étoient plû jusqu'ici à vivre & à jouer ensemble, sentent naître un goût tout opposé. Il semble que la nature, en leur inspirant cette séparation, veuille augmenter le plaisir qu'ils auront à se rejoindre. Tous ces changemens sont encore plus frappans dans un jeune garçon. A peine

ressent-il les premiers effets de la virilité qu'il s'apperçoit avec étonnement que sa voix grossit tous les jours ; sa surprise est accompagnée d'une nonchalance & d'une timidité singulière, il fuit la société ou la compagnie domestique, il ne se plait qu'avec les jeunes gens de son âge ; les enfans qui l'amusoient auparavant, commencent à l'ennuyer, il tremble devant les hommes faits, dont les propos & les actions ont très-peu de rapport communément avec les désirs qui l'occupent. Il vit, en un mot, dans une espèce d'yvresse, tant ses idées sont fortes, vives, passagères & extrêmement multipliées.

C'est à cet âge tout à fait critique pour l'éducation, que les maîtres doivent redoubler leurs efforts & leur attention ; le tempérament va se décider pour le reste de la vie & prendre un caractère *indélébile*. L'esprit & le cœur étant

alors plus susceptibles que jamais de toutes les impressions, & toute sorte d'impressions étant inculquées à cet âge d'une façon bien permanente, on ne sçauroit trop s'attacher à leur donner une tournure convenable à la religion, à la société & à l'emploi qu'on leur destine.

Le corps est également sujet à une infinité de changemens remarquables, il se trouve plus exposé que jamais à mille accidens qui peuvent avoir des suites fâcheuses; malgré les forces qu'il a réellement acquises, il est encore dans un état de mollesse qu'on ne sçauroit trop ménager; on doit éviter avec soin tout effort considérable, tout exercice violent. Les viscères, sur-tout ceux de la poitrine, reçoivent à cet âge des impressions notables; la phthisie, les dispositions au marasme, aux maux de tête, aux migraines, sur-

tout, aux dévoyemens, &c, se manifestent pour lors assez communément. Ces accidens, qui n'ont point échappé aux grands Maîtres de l'Art, tels qu'*Hippocrate*, *Stahl*, &c, sont l'effet d'une révolution qui survient à la peau. Elle avoit été jusqu'ici souple, douce, *mollete*; elle se sèche, se resserre & se durcit; cette altération de la peau se communique au tissu graisseux; il n'est donc pas étonnant que celui-ci diminue, qu'il devienne moins humide, moins pliant, & que l'état vital d'embonpoint disparoisse. Les enfans éprouvent à cet âge les mêmes changemens que les animaux, que les chevaux, par exemple, qui maigrissent singulièrement à deux ou trois ans, comme si les premiers efforts que la nature fait vers la virilité n'étoient qu'un resserrement, une disposition spasmodi-

que, une contraction & une sécheresse de la peau.

Le ventre, qui avoit été libre jusqu'alors, commence à devenir plus ou moins serré ; tous les viscères acquièrent un degré de force proportionné à celui de cet organe extérieur : enfin, cette sécheresse générale de la peau favorise le rétrécissement du diamètre des vaisseaux, & occasionne par là une espèce de pléthore qui devient, pour ainsi dire, *la pierre de touche* des viscères. Les enfans, qui sont bien constitués, résistent à l'effort des humeurs qui se trouvent plus accumulées à cet âge, & poussées avec plus de violence qu'auparavant vers les viscères essentiels à la vie & à la perfection de la santé. Ceux qui sont foibles & d'une complexion délicate, reçoivent des impressions funestes de cette nouvelle direction des humeurs.

De là les ſaignemens du nez, les toux, les crachemens de ſang & les maux de tête ſi fréquens à cet âge.

On attribue la plûpart des révolutions & des incommodités dont nous venons de parler, au développement des parties de la génération qui fourniſſent des ſucs nourriciers plus forts & plus capables de donner du ton & de l'élaſticité aux ſolides & aux humeurs. Mais le développement particulier de ces parties dépend lui-même des changemens ſurvenus à la peau & aux autres viſcères. Il eſt vrai qu'elles concourent enſuite ſingulièrement elles-mêmes à l'entretien de la ſanté & à la vigueur du corps; la foibleſſe & le tempérament valétudinaire des eunuques le démontre évidemment.

Le ſon moins aigu de la voix eſt une ſuite néceſſaire de la force qu'acquièrent toutes les parties du

corps. Ce changement est plus frappant, il est vrai, que tous les autres ; cependant les modifications qui arrivent aux autres organes, qu'il suppose & qu'il suit constamment, ne sont pas moins réels. Ceux qui prétendent que l'organe de la voix est un instrument à corde, ne seront pas embarrassés dans l'explication de ce phénomène de la puberté. A mesure, diront-ils, que les cordes vocales acquièrent plus de grosseur, elles doivent avoir des vibrations qui approchent davantage de celles des grosses cordes des instrumens ; mais comme les observations Anatomiques ne sont pas entièrement favorables à ceux qui prennent les bords de la glotte pour des cordes, & qu'il est évident que le cerceau, qui forme le cartilage cricoïde, acquiert plus de diamètre par le progrès de l'âge ; que l'ouverture de la glotte devient un

peu

peu plus longue, & que les cartilages aryténoïdes s'écartent l'un de l'autre dans l'accroiſſement de toutes ces parties : il eſt auſſi certain que la gravité du ton de la voix des jeunes gens, eſt dûe à l'aggrandiſſement de la glotte ou de la fente, à travers laquelle l'air eſt vivement pouſſé & ſingulièrement modifié. Enfin, ce différent ſon de voix eſt toujours proportionné (ainſi que dans les autres âges) à la dilatation de la glotte.

L'apparition de la barbe eſt encore un changement qui caractériſe la puberté des hommes. Juſqu'ici la peau n'étoit couverte que d'un léger duvet également répandu ſur toute ſa ſurface. Semblable à ces terres humides & légères ſur leſquelles il ne croît qu'une eſpèce de mouſſe, elle donne ſeulement naiſſance à des tiges de poils qui ne ſçauroient pouſſer juſqu'à un certain point, tant leur racine eſt

peu nourrie, molle & logée dans des interstices où les substances, qui doivent servir à son accroissement, ne s'arrêtent en aucune façon : mais à mesure que la peau se resserre & devient plus compacte, les racines des poils reçoivent une plus grande abondance de suc nourricier ; il n'est donc pas surprenant que leur accroissement soit sensible, & qu'il devienne tous les jours plus considérable. Il en est de même des tiges des plantes qui reçoivent plus de nourriture en hyver qu'en été, les pousses de ces mêmes tiges deviennent alors plus épaisses & plus fortes, &c.

On a pris bien de la peine jusqu'ici pour trouver la raison qui fait croître les poils dans certains endroits plutôt que dans d'autres, & pour indiquer la disposition particulière de la peau sur laquelle on voit pousser la barbe. Mais

on devroit ſeulement être étonné de ce qu'elle ne paroît pas également ſur tout le corps ; puiſque toute la ſurface de la peau en eſt également couverte, ſi nous en exceptons les plantes des pieds & les paumes de la main, dans leſquelles il ſemble que les membranes calleuſes, deſtinées à former les bulbes des cheveux, ſont étendues en pluſieurs couches propres à renforcer l'épiderme.

En effet, ſi l'on examine la peau avec une loupe, on y découvre, dans toute ſon étendue, des poils qui croîtroient ſûrement ſi toutes les autres circonſtances étoient également favorables à leur accroiſſement, & ſi la peau étoit aſſez reſſerrée pour que les bulbes fuſſent arroſés d'une ſuffiſante quantité de la matière de la tranſpiration. Cette diſpoſition particulière, qui met cette liqueur à profit, ne ſe trouve pas ſans doute

au même dégré dans tous les endroits où le poil ne croît pas. Elle me paroît dépendre 1°. de l'épaisseur & de la solidité de la peau ; 2°. de ses différens dégrés de tension ; 3°. de la chaleur & de la quantité de la transpiration qui aboutit à une partie plutôt qu'à une autre ; 4°. des frottemens occasionnés par les habillemens. Ainsi la peau du front est plus tendue, plus maigre, moins épaisse que celle de la tête & des sourcils ; celle des pommettes, des environs des oreilles & des côtés du cou, plus que celle du menton ; celle des aisselles & du pubis est plus chaude & plus libre que celle de tout le reste du corps, &c.

D'où l'on peut conclure que la peau des femmes se maintenant presque toujours dans un état plus approchant de celui des enfans que celle des hommes ; il n'est pas étonnant qu'elles soient moins ve-

lues ; que les poils ne croiſſent dans ce ſexe qu'aux endroits fort chauds & les plus arroſés de la liqueur de la tranſpiration ; que la peau de leur menton étant fine & extrêmement douce, elles n'ayent de la barbe que lorſque leur conſtitution approche de celle des hommes. Les différences qu'on obſerve à l'égard de la peau des eunuques viennent de la même cauſe.

Les teſticules des enfans reſtent quelquefois cachés dans l'abdomen ou dans les anneaux juſqu'à l'âge de puberté : la nature fait alors un dernier effort pour les faire paroître au dehors. Cette apparition, qui n'eſt pas abſolument néceſſaire pour rendre propre à la génération, eſt quelquefois l'effet d'une maladie, d'un mouvement violent, d'une chute, &c. La plûpart reſſentent à cet âge une eſpèce d'engourdiſſement aux ai-

nes, qui devient plus sensible & plus douloureux lorsqu'ils veulent marcher.

Les garçons éprouvent encore quelquefois un autre symptôme de puberté. Quoiqu'il ne soit pas bien commun, plusieurs Médecins l'ont observé, * & je l'ai vû. Je veux parler d'une révolution qui arrive à leurs mammelles. Ces organes, dont l'utilité dans les hommes n'est pas connue, viennent quelquefois à grossir, à se durcir, & à devenir fort douloureux vers l'âge de treize ou de quatorze ans. Il s'y fait une espèce de développement comme dans celles des filles qui approchent de l'état de puberté. J'ai vû des jeunes gar-

* Bouillet, *Elémens de Médecine-Pratique.* Excellent Traité dont je ne sçaurois trop recommander la lecture aux jeunes Praticiens. Quoique je sois proche parent de l'Auteur de cet Ouvrage, je ne crains pas qu'on me soupçonne d'être prévenu en sa faveur. Son nom est assez connu dans la Médecine, pour me mettre à l'abri d'un pareil jugement.

çons dont l'engorgement finiſſoit par un ſuintement ſéreux du mammellon. On dit qu'on a vû des hommes qui ont nourri des enfans; les faits que je rapporte rendent ceux-là plus vrai-ſemblables. Toute la différence qui ſe trouve entre les mammelles qui ſéparent du lait, & celles qui ne ſont que ſuinter une matiere ſéreuſe, ou ſouffrir ſeulement quelque tuméfaction cauſée par l'introduction d'une plus grande quantité d'une liqueur d'une autre nature & d'une autre conſiſtence, dans ſes vaiſſeaux ſécrétoires, conſiſte dans la réſiſtance ou la fléxibilité des vaiſſeaux; les premiers ſont parvenus au dernier degré d'accroiſſement, d'action & de ſolidité, tandis que les autres ſouffrent ſeulement des changemens peu conſidérables. Ces révolutions arrivent, ſelon toute apparence, à tous les garçons & à toutes les filles, à l'âge

de puberté, mais ils ne sont pas toujours sensibles. Il ne faut donc pas les regarder comme une maladie; ce n'est qu'une légère incommodité qui se dissipe aisément & presque toujours sans le secours d'aucun remède. A la suite des longues maladies que les enfans éprouvent quelquefois avant l'âge de puberté, on les voit grandir plus qu'ils n'auroient fait en santé. Ceux-là sont ordinairement contrefaits des jambes, bossus, &c. Ce phénomène peut être attribué à l'extension des solides occasionnée par le mouvement de la fièvre, à l'impression notable de quelque viscère, & au dérangement qui survient dans l'application du suc nourricier, &c. On ne sçauroit donc traiter, avec trop de prudence, les maladies de l'enfance, puisque la constitution générale de la vie en dépend.

La vivacité des jeunes gens qui

ſont parvenus à l'âge de puberté, ne doit pas ſuppoſer qu'ils ſont propres au mariage ; cet état ne peut que les énerver & ruiner pour toujours leur ſanté. Il ſuffit de les obſerver avec grand ſoin, de ne pas les perdre de vûë, pour ainſi dire, afin qu'ils ne ſe livrent point à leur fougue & à leur impétuoſité. C'eſt de la continence qu'ils obſerveront, dans ces premières années, que dépendra la force ou la foibleſſe de leur conſtitution. Heureux ceux que le tempérament, l'amour de la ſanté, de la réputation, de la vigueur, la raiſon & ſur-tout la religion ſauvent des excès qui ne ſont que trop communs à cet âge. Ils ne ſe laiſſeroient pas ſi aiſément ſéduire par des appas trompeurs qui les précipitent dans mille écueils funeſtes, ſi l'on prenoit ſoin de les leur faire connoître, & de leur faire enviſager par des exemples & des raiſonne-

mens frappans, la perte de leur esprit, de leur force, de leur santé & de leur vie.

Les corps des jeunes filles souffrent à peu-près, à l'entrée de la puberté, les mêmes changemens que ceux des garçons; la peau se resserre, les viscères acquièrent de la solidité, la voix change, les humeurs sont portées vers la poitrine & vers la tête avec plus de violence & d'irrégularité; & ces révolutions sont plus ou moins promptes & sensibles, à proportion que les filles sont plus ou moins précoces & bien constituées. La matrice est le viscère qui se ressent le plus de tous ces changemens. Jusqu'ici elle avoit été nourrie comme toutes les autres parties du corps, sans exercer aucune fonction particulière. Elle commence maintenant à donner des marques de son action & du rôle important qu'elle va jouer le reste de la vie. Or quel change-

ment ne doit pas occasionner dans l'œconomie animale, une fonction nouvelle aussi importante?

Depuis que Freind avoit appliqué les loix de l'hydraulique aux fonctions de la matrice, on avoit regardé ces règles comme un effet de la pléthore du sang qui se fraye une route particulière par son volume, son mouvement, son poids & sa raréfaction. Ce systême a quelque air de vraisemblance & de probabilité, on ne doit donc pas être surpris qu'il ait été généralement adopté. Il sembloit même avoir des fondemens inébranlables. Freind & ses sectateurs ont trop donné aux causes purement méchaniques; ils n'ont pas assez évalué l'action particulière de la matrice qui concourt à l'apparition des règles aussi activement que les autres organes concourent à leur excrétion particulière. Tout bon observateur conviendra, je pense,

aisément, que c'est de ce jeu, de ce méchanisme de la matrice que dépendent les convulsions, les trémoussemens, les douleurs, les vomissemens, les maux à la tête & tous les autres signes qui précèdent les tems des menstrues. Les Anciens Médecins, plus fidèles observateurs que la plûpart des Modernes, avoient apperçu l'action particulière de ce viscère, qu'ils comparoient à un animal contenu dans un autre. L'école de Stahl scrupuleusement attachée à l'*Autocratie* de la nature & à l'étude de ses efforts actifs, qui ont leur fin déterminée & leur marche assez souvent règlée, a soûtenu le systême à l'égard des autres organes de notre corps, par exemple, l'action particulière de la veine-porte & de ses ramifications dans les hémorrhoïdes, &c.

Mais l'Auteur des Commentaires d'Heister, a jetté des fonde-

mens plus Physiques & plus clairs, sur les mouvemens sympathiques des nerfs ; nous serions privés sans lui des lumières que l'exacte & la bonne Physique, appliquée à l'Anatomie, répandent sur l'Œconomie Animale & sur la Médecine. Je trouve dans l'histoire de ces mouvemens les raisons convaincantes des phénomènes qui précèdent ou qui suivent l'apparition des règles & l'action de la matrice.

Enfin, c'est dans l'Ecole de Montpellier qu'on a examiné plus spécialement, même que n'avoient fait les Auteurs Anglois, le systême de Freind, & qu'on a commencé d'en démontrer la fausseté. C'est par les principes simples, précis & lumineux que l'Auteur de l'excellent Traité des Glandes a répandus sur l'action bien marquée de différens organes, & notamment de la matrice, qu'on

doit expliquer tout ce que ce viscère produit d'extraordinaire sur le corps des jeunes filles. C'est à la force de cet organe, à son espèce d'érection que sont dûs tous les changemens qui précèdent les règles. Ces révolutions sont de son département & la suite nécessaire de la vie, de la sensibilité, de la sensation particulière de ses nerfs. Elle travaille l'excrétion des menstrues, comme les glandes parotides travaillent celle de la salive; & comme il est nécessaire, afin que les glandes salivaires exercent leurs fonctions, que les humeurs abondent jusqu'à un certain point, & que les glandes soient disposées par elles-mêmes & indépendamment des autres fonctions du corps, à leur excrétion ; de même il faut que le sang fournisse à la matrice une certaine abondance de sucs, & que la matrice se développe, s'érige, se contourne d'une façon propre à séparer une partie du sang

utile à ſa dépuration. L'Auteur, dont nous venons de parler, pouſſe encore plus loin ſon raiſonnement; il doute de l'exiſtence & de la néceſſité de la pléthore qu'on a regardée avant lui comme la ſeule cauſe de l'évacuation des règles. Il entre dans un détail ſi exact de l'action des nerfs à l'égard de toutes les fonctions, de la ſenſation particulière dont chaque nerf eſt doué en conſéquence de ſon degré de tenſion, & de tiraillement, de l'état de ſenſibilité qui fait leur vie & leur exiſtence dans l'animal vivant, qu'on conviendra aiſément que toutes ſes obſervations ſont conformes aux loix de la nature & de l'œconomie animale, & que les expériences qu'on a répandues au ſujet de *l'irritabilité* des nerfs, ne nous apprennent rien de nouveau. Cet Auteur avoit enfin expoſé ce ſyſtême dans des Thèſes qu'il avoit ſoûtenues à Montpel-

lier il y a dix ou douze ans, & dont j'ai été témoin.

Revenons à notre sujet principal, toutes ces considérations doivent obliger un Médecin à ne jamais perdre de vûe, dans le traitement des maladies des jeunes filles, l'apparition & l'évacuation des règles. Il est important quelquefois de modérer la vivacité des symptômes, d'augmenter les forces de la nature & de les diriger vers la matrice par des apéritifs, des saignées & autres remèdes appropriés : car si les viscères de la poitrine ou des autres cavités viennent à souffrir quelque atteinte, à être accablés sous le poids des humeurs, que des mouvemens mal dirigés y accumulent, il surviendra des dérangemens considérables, dont les impressions ne passeront qu'avec la vie. En un mot, ce dernier période de l'enfance des jeunes filles est une maladie qui

demande bien de l'attention : mais comme ce n'eſt que par une méthode réfléchie & variée, ſuivant les circonſtances qu'on peut ſe flater de réuſſir, qu'il n'en eſt point de ſpécifique pour tous les cas, qu'elle a beaucoup de rapport enfin aux maladies des adultes, nous nous contenterons de recommander l'exercice, le choix des bons alimens, la ſobriété, la diſſipation, la bonne humeur, & la fuite de tout médicament donné par des Empyriques.

Il eſt à ce ſujet une erreur ancienne & aſſez répanduë qu'il eſt bon d'obſerver. On croit que le mariage remédie à toutes les incommodités des jeunes perſonnes du ſexe. Je puis aſſurer, d'après bien des fameux Praticiens, & des remarques que j'ai eu occaſion de faire moi-même, que le mariage ne fait, le plus ſouvent, qu'aggraver ou changer toutes ces indiſpo-

sitions. Il convient quelquefois, il est vrai, mais on s'est fait une loi trop générale de le prescrire. Ce conseil, que les filles craignent qu'on leur donne, & qui irrite souvent leur modestie & leur pudeur, les empêche de se plaindre assez à tems. Elles aiment mieux souffrir que faire soupçonner des désirs qu'elles n'ont point ou qu'elles veulent cacher. Enfin, je ne doute point qu'un mariage précoce ne nuise autant aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons. Il est donc très-important d'attendre pour leur mariage qu'ils ayent l'âge de puberté. Sans cette précaution, qui n'est guère observée, sur-tout parmi les grands & à l'égard du sexe, le corps fournit à la production des nouveaux êtres, ce qui étoit absolument nécessaire à son accroissement. Aussi voyons-nous qu'il se ressent toute la vie de la précocité de cette opération

& que l'être qui en résulte en est presque toujours la victime. Les molécules organiques, qui ont servi à sa formation, étoient en trop petit nombre & trop peu actives; doit-on être surpris de la foiblesse, de la maigreur & de la mort de l'enfant qu'elles ont formé?



CHAPITRE V.

De la chûte des Dents de lait ; de l'entretien des Cheveux , des Ongles , &c.

LES dents de lait * qui coûtent tant aux enfans, comme nous l'avons remarqué au Chapitre VI. du premier Livre, tombent à peu-près vers la septième année. Il se fait alors une révolution que les Anciens avoient observée & qu'ils appliquoient à la doctrine des nombres , doctrine dont l'obscurité faisoit tout le mérite , &

* Elles sont ordinairement au nombre de vingt, huit incisives partagées en haut & en bas, quatre canines, & huit molaires ; elles commencent à paroitre le troisième ou le quatrième mois , & sont toutes venues à deux ou trois ans. Voyez l'*Essai sur les Maladies des Dents , par M. Bunon*. p. 99.

qui a été entièrement abandonnée plutôt par la naiſſance des nouvelles opinions, que par la ſolidité des raiſons dont on s'eſt ſervi pour la combattre.

Les dents de lait ne ſemblent deſtinées qu'à préparer les voyes aux dents ſecondaires. On peut les regarder comme les premières feuilles d'une plante ou d'un arbre, qui tombent pour faire place à des feuilles plus fortes. Les dents de lait moulent les gencives & les alvéoles. Elles entretiennent la diſtance qui doit ſe trouver entre les deux mâchoires, & ne doivent faire aucun effort. On pourroit même les conſidérer en pouſſant les choſes plus loin, comme faiſant un ſeul & même corps avec les ſecondaires. Diſons mieux, il n'y a qu'une eſpèce de dents, les ſecondaires ſervent de racines aux premières, celles-ci ne ſont que les premières couches du corps

de la dent, qui s'en détachent dans la suite plus ou moins aisément. Il n'est donc pas étonnant que les dents de lait n'ayent aucune racine, ou plutôt qu'elles ne paroissent pas en avoir, dès qu'on vient à les comparer avec les dents secondaires. C'est à quoi se réduit tout ce qu'on a débité là-dessus. Les dents de lait ont une partie contenue dans la gencive, & qu'on désigne sous le nom de dents secondaires, qui font évidemment la fonction de racine. La plûpart des Dentistes ont assuré que les dents de lait étoient séparées des dents secondaires, par une petite lame très-mince, &c. Le sieur Bunon a cru donner des grandes preuves de sa sagacité, en assurant contre l'opinion reçue, *que les dents de lait ont une racine qui s'use insensiblement par la pression, & que les particules de la dent de lait sont consumées par la chaleur*

des parties, ou entraînées par la salive. * Ce Dentiſte n'a ſûrement pas entendu la queſtion; les dents de lait regardées comme un corps particulier, n'ont point de racines comme en ont les dents ſecondaires. Mais ſi l'on conſidère les dents de lait comme une épiphiſe des dents ſecondaires, on verra que celles-ci ſervent de racine aux premières; on doit obſerver que la formation des unes & des autres varie un peu dans les différens ſujets. Mais toutes ces queſtions ne ſont pas d'une grande importance. Parlons ſeulement des dents, qu'on appelle ſecondaires. Je ne détaillerai point ici toutes les règles qu'on doit ſuivre pour les faire croître comme il faut, pour leur procurer l'arrangement le plus convenable,

* Page 103. *Eſſai ſur les Maladies des Dents*, par M. Bunon.

& pour les bien entretenir, cette matière se trouve traitée assez au long dans les différens ouvrages des bons Dentistes François, je me contenterai de faire quelques remarques générales qui pourront avoir leur utilité.

La première regarde la prévention ordinaire où l'on est que l'entretien des dents, n'exige que des soins ou des remèdes locaux, & que tous les vices qui s'y trouvent, dépendent seulement de la mauvaise disposition de la bouche. Il est cependant assez généralement observé que bien des familles se ressemblent par la nature de l'émail des dents, par leur figure, leur coupe, leur emplacement & leur conformation. Les vices qui se trouvent dans les germes des dents, tirent quelquefois leur origine de la mauvaise compléxion des parens.

En second lieu, les dents ont un

rapport bien marqué avec tous les viſcères. On a vû des femmes qui perdoient une dent à chaque couche ; d'autres dont les dents changeoient de couleur lorſqu'elles éprouvoient quelque dérangement ou quelque ſuppreſſion des menſtrues. Les impreſſions faites avec quelque violence ſur les bras ou ſur les jambes, ſelon l'obſervation de M. Andry, ſe font quelquefois ſentir aux dents *. En un mot, la tranſpiration, le jeu des parties, les excrétions des différens organes ont une liaiſon avec les dents, conſtatée par des faits qu'on ne ſçauroit nier. Elles ne manquent guère de s'altérer ou de ſe gâter après bien des maladies, & même lorſque l'ordre des fonctions eſt troublé juſqu'à un certain point.

J'ai vû des jeunes perſonnes du

* Voyez l'Hiſtoire du *Tenia*, rapportée dans un Mercure de France.

sexe, assez bien règlées, mais très-sujettes à des fluxions à la bouche, qui se dissipoient peu de tems après le mariage. Les caries mêmes de leurs dents faisoient alors moins de progrès qu'auparavant. La bonne transpiration entretient la beauté & la solidité des dents. Il n'est rien de plus efficace contre les fluxions des dents, que de tenir la tête bien couverte; des personnes du sexe ont été délivrées de cette incommodité, en portant dans la nuit un bonnet d'homme de laine ou de coton, par-dessus leurs coëffures. Mais un moyen plus sûr & qui ne peut être suivi d'aucun danger, pour faciliter la transpiration dans toutes les parties, c'est de ménager l'estomac, de ne pas le surcharger d'alimens, & de manger à peu-près à des heures règlées. On a de la peine à s'imaginer que la diète puisse concourir à la

bonté des dents, & remèdier à leurs maladies. Le fait eſt néanmoins très-conſtant. Quiconque a les dents mal-ſaines, a sûrement quelque vice ou quelque dérangement dans les viſcères. Ce qui ſe manifeſte ſur les dents & ſur les gencives, n'eſt qu'un effet de ce qui ſe paſſe au-dedans du corps. On convient de cette obſervation pour ce qui concerne les maladies ſcorbutiques, & l'on ne voit pas que les autres diffèrent de celles-ci ſi ce n'eſt par quelques nuances plus ou moins conſidérables, & plus ou moins ſenſibles.

Je crois même que la formation du tartre, qu'on attribue aux parties terreuſes des alimens, a plus de rapport qu'on ne penſe avec toutes les fonctions de notre corps. Quand je vois, par exemple, des vieillards ſujets à la gravelle, qui ont les dents

fort tartareuſes, je ne puis m'empêcher de conclure qu'il y a beaucoup de reſſemblance entre la diſpoſition qui entretient la gravelle & celle qui cauſe la formation du tartre des dents. L'obſervation que je vais rapporter confirmera ce raiſonnement.

Une vieille fille, qui étoit fort ſujette à la colique néphrétique, rendoit très-fréquemment des pierres de la groſſeur d'un pois. Cette incommodité avoit duré pluſieurs années, il arriva par quelque cauſe que je ne pus découvrir que cette fille eut une fluxion aux dents, qui ſe couvrirent de couches tartareuſes juſqu'à la hauteur de l'émail. Il ſe fit même du côté interne de la bouche, dans les gencives qui ſoutenoient les dents inciſives inférieures, une concrétion calculeuſe, de la nature des pierres que la malade rendoit auparavant, & qu'elle avoit ſoigneu-

ſement conſervées. Cette concrétion tomba d'elle-même dans peu de tems. Les douleurs de coliques ceſſèrent, la malade ne rendit plus de pierres, comme elle faiſoit auparavant ; on remarquoit ſeulement dans ſes urines quelque peu de gravier.

Il faut convenir que nous ne ſommes pas aſſez avancés dans la connoiſſance de l'œconomie animale pour expliquer ces rapports extraordinaires ; mais les faits ſeuls & iſolés ne ſont pas moins parlans, & lorſqu'on a ſoin de les comparer entr'eux, on ne peut s'empêcher de voir que la formation des calculs, ou l'amas des matières tartareuſes ne ſe fait pas avec la bizarrerie & l'irrégularité qu'on ſuppoſe, & que la nature a, ſelon toute apparence, ſes loix fixes, ſes vues & ſa marche réglée dans dans la manière dont elle dirige ſes excrétions.

Les dents se couvrent de tartre dans bien des maladies, & surtout dans quelques fièvres malignes ; elles deviennent même dans ces derniers cas noires, & chargées d'un sédiment fœtide. Les humeurs qui coulent dans les gencives & dans leurs cavités, ont donc ainsi que la salive, les qualités propres à entretenir & à fomenter la formation du tartre. On diroit que les couches qui le composent sont autant de couches du tissu cellulaire des gencives qui ont acquis une consistance skirreuse.

D'où nous conclurons avec les meilleurs Médecins que les Maladies locales des dents, ne sont le plus souvent que le symptôme des dispositions des humeurs ; on ne doit donc jamais perdre celle-ci de vue ; il est très-essentiel de ne pas laisser ignorer à des personnes qui se ménagent peu à tous égards, qui veil-

lent, qui boivent avec excès, qui s'exposent aux intempéries des saisons, qui surchargent leur estomac d'une quantité prodigieuse d'alimens de toute espèce, combien ces excès sont capables de gâter les dents & la bouche. Ce n'est pas à leurs Dentistes qu'elles doivent s'en prendre, ni s'arrêter à des vices extérieurs & apparens de leurs dents, lorsqu'elles s'apperçoivent que leur bouche est gâtée par le tartre, que leurs gencives sont mollasses, rouges, calleuses, & que l'émail de leurs dents est altéré.

Ces observations prouvent la nécessité de faire examiner les dents des enfans par un bon Dentiste, comme nous l'avons déja recommandé, & de veiller sur eux afin qu'ils n'employent pas leurs dents à toute sorte d'usage. Ils brisent ordinairement, ils déchirent, ils arrachent avec les

dents tout ce qui résiste à leurs mains. On doit encore les empêcher de manger des fruits verds & acides, de boire trop froid après avoir mangé chaud, de passer trop subitement d'une de ces extrémités à l'autre, &c. Il est très-important de limer les dents des enfans de bonne heure, lorsqu'on y découvre quelque indice de carie qu'on peut aisément détruire. Mais il faut prendre garde, dit M. Bunon, de les ébranler, il faut les limer peu à peu, à plusieurs reprises, afin que les dents, ayent le tems de se fortifier.

La chûte des dents de lait est une époque qui demande bien de l'attention. Les dents secondaires s'arrangent toujours mieux lorsque les devancières ont bien disposé la place qu'elles doivent occuper. Bien des gens ont les dents malsaines & mal placées parce qu'on a usé à leur égard d'une complaisance

ſance mal entendue à la chûte des dents de lait, qu'on a négligé de faire l'extraction de celles-ci qui étoient cariées, &c. Les dents molaires de lait ſont plus ſujettes à la carie, que les canines & les inciſives *.

Les enfans tremblent lorſqu'ils s'apperçoivent qu'on veut introduire quelque inſtrument dans leur bouche; il faut les encourager, perſiſter malgré leurs plaintes & leurs cris, leur ôter, autant qu'il eſt poſſible, tout ſujet de crainte ou de frayeur à cet égard, & les accoutumer de bonne heure à l'entretien de leur bouche, & à la propreté des dents ſi néceſſaire à leur conſervation. Nous remarquerons en paſſant, que dans les provinces on néglige un peu trop cet avan-

* Lorſque la carie, dit M. Bunon, attaque un côté des dents; les mêmes dents du côté oppoſé en ſont preſque toujours atteintes, ce qui fait quatre dents en danger.

tage & cet agrément, & que dans les grandes villes on donne le plus souvent dans l'excès opposé.

Je passerai sous silence les différens ingrédiens que la Médecine employe pour les dents. Les circonstances qui se présentent, doivent déterminer le choix convenable qu'on doit faire entre les absorbans, les astringens, les irritans, les légers acides & les alkalis. Nous ne sçaurions nous dispenser de blâmer la négligence des Chirurgiens, qui livrent à des Charlatans peu instruits, même sur ce sujet, toutes les opérations qui concernent les dents. Les premiers font trop peu de cas de cette partie de leur Art; les autres veulent trop l'élever. Il seroit, je pense, très-nécessaire & très-avantageux, qu'on envoyât dans chaque ville un peu considérable de la province, un Chirurgien-

Dentiſte, ſage & expérimenté. L'entretien des dents contribueroit à la ſanté du corps, & l'envie de les avoir belles, propres, ſaines, feroit mettre en uſage tous les moyens connus pour y parvenir. Le régime qu'on obſerveroit dans cette vue, diſſiperoit & préviendroit même la plûpart des maladies que l'intempérance produit, & qui diminuent le nombre des Citoyens.

Quant à l'uſage des cure-dents, je ſuis ſurpris que M. Andry ait condamné ceux de plume, juſqu'à leur préférer ceux de bois, de biſnague, de lentiſque, d'or & d'argent. Cet Auteur a cru, ſans aucun fondement, que les cure-dents de plume enlevoient la ſolidité de l'émail. La lime de la meilleure trempe peut à peine entamer cet émail; quelle impreſſion doit-on donc appréhender pour les dents & pour leur émail,

d'un tuyau de plume qui s'émousse & s'amollit aussi-tôt que la salive l'a pénétré & qui ne peut seulement effleurer le tartre, quand il commence à se durcir * ?

On a prouvé depuis, à l'Académie Royale des Sciences, que les plumes sont, à cause de leur légèreté, de leur souplesse, & de leur solidité, plus convenables que toute autre matière. Ceux de métal surtout, ceux de fer & de cuivre, ou les épeingles, dont les jeunes filles se servent assez communément, comme d'un instrument qu'elles ont toujours sous leurs mains, sont rudes, extrêmement brusques, ennemis de l'émail qu'ils brisent & qu'ils coupent à peu près comme le diamant casse le verre. Ceux de bois sont trop mols, ils durent peu & ne sont pas assez propres. Ceux des

* Voyez M. Bunon, pag. 229.

plumes méritent ſans contredit la préférence.

» Bien des gens prétendent, » dit l'Auteur de l'Hiſtoire Natu- » relle, que les cheveux que l'en- » fant apporte en naiſſant, ſont » toujours bruns; mais que ces » premiers cheveux tombent bien- » tôt, & qu'ils ſont remplacés » par d'autres de couleur diffé- » rente ». Je ne ſçai ſi cette remarque eſt vraie, la plûpart des enfans ont les cheveux blonds, & ſouvent preſque blancs: quelques-uns les ont roux, & d'autres les ont noirs; mais tous ceux qui doivent être un jour blonds, châtains ou bruns, ont les cheveux plus ou moins blonds dans le premier âge. Ceux qui doivent être blonds ont ordinairement les yeux bleus, les roux ont les yeux d'un jaune ardent, les bruns d'un jaune foible & brun; mais ces couleurs ne ſont pas bien marquées

dans les yeux des enfans qui viennent de naître, ils ont alors presque tous les yeux bleus. Ces règles n'ont pas lieu pour tous les climats. La différence en est même sensible en France. Il y a peu de personnes blondes dans nos provinces méridionales. J'y ai vû naître plusieurs enfans avec des yeux & des cheveux noirs.

Tout le monde sçait combien les cheveux sont à la phisionomie; c'est un défaut que d'être chauve; l'usage de porter des cheveux étrangers, qui est devenu si général, auroit dû se borner à cacher les têtes chauves; car cette espèce de coëffure empruntée altère la vérité de la phisionomie, & donne au visage un air différent de celui qu'il doit avoir naturellement. On jugeroit beaucoup mieux les visages, si chacun portoit ses cheveux, & les laissoit flotter librement. La partie la plus

élevée de la tête eſt celle qui devient chauve la première, auſſi-bien que celle qui eſt au-deſſus des tempes. Il eſt rare que les cheveux qui accompagnent les bas des tempes tombent en entier, non plus que ceux de la partie inférieure du derrière de la tête. Au reſte, il n'y a que les hommes qui deviennent chauves, en avançant en âge; les femmes conſervent toujours leurs cheveux, & quoiqu'ils deviennent blancs, comme ceux des hommes, lorſqu'elles approchent de la vieilleſſe, ils tombent beaucoup moins. Les enfans & les eunuques ne ſont pas plus ſujets à être chauves que les femmes; auſſi les cheveux ſont-ils plus grands & plus abondans dans la jeuneſſe qu'ils ne ſont à tout autre âge. Les plus longs cheveux tombent peu à peu à meſure qu'on avance en âge, ils diminuent &

se desséchent ; ils commencent à blanchir par la pointe, dès qu'ils sont devenus blancs; ils sont moins forts & se cassent plus aisément. On a des exemples de jeunes gens dont les cheveux devenus blancs par l'effet d'une grande maladie , ont ensuite repris leur couleur naturelle peu à peu , lorsque leur santé a été parfaitement rétablie. Voyez p. 290. *de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.*

Depuis que les Médecins Anatomistes de l'Ecole de Montpellier ont démontré que les cheveux ont une racine particulière assez semblable aux oignons de certaines fleurs , & que c'est de ces oignons plantés dans la chair, que sortent les cheveux , comme les tiges d'une plante sortent de sa racine , on a moins de peine à rendre raison des différentes conformations qui arrivent aux che-

veux ; on indique même avec plus de connoiſſance, les remèdes convenables à leurs maladies, & les moyens propres à changer leur couleur.

Mais pourquoi les cheveux n'ont-ils pas toujours la même conſiſtance & la même couleur ? Cette diverſité ne peut dépendre que de la nature de l'humeur qui les nourrit, & de la façon dont la racine ſe trouve placée dans la peau. Les Anciens qui faiſoient dépendre tous les changemens qu'ils obſervoient dans les animaux, de la bile, de la mélancholie, de la pituite, & du ſang ; qu'ils regardoient comme les parties intégrantes des différens ſucs qui roulent dans nos corps, attribuoient la couleur rouſſe au ſang & à la bile ; la couleur blanche à la pituite, la couleur noire à la mélancholie, & les différentes nuances aux différens mélanges de ces mê-

mes humeurs. Sans entrer dans aucune discussion sur cette matière, nous dirons seulement qu'il est naturel de présumer que les bulbes de cheveux, étant placés plus ou moins profondément dans la peau, & les pores de la peau étant plus ou moins ouverts ; ces bulbes se nourrissent des sucs qui occasionnent la différence des couleurs par une plus grande ou par une moindre quantité de la partie colorante du sang qu'ils reçoivent. Cette partie ou la substance qui constitue la rougeur du sang étant reçue dans les cheveux avec les sucs lymphatiques dans une proportion plus ou moins considérable, teint les cheveux différemment & les rend plus ou moins secs, mols, souples, forts, frisés, &c. Enfin de quelque façon que les cheveux soient colorés & nourris, il est toujours nécessaire de les bien entretenir.

Il y a une incommodité, particulière à la peau de la tête, qui forme une callosité qui s'exfolie, & qui forme des couches presque semblables à la teigne, qu'on appelle *rouille* des cheveux. L'usage des peignes & des décoctions légérement émollientes, fait tomber cette rouille insensiblement; après quoi les cheveux poussent plus vîte. Les cheveux *fourchus* ne demandent que d'être souvent rafraîchis ou raccourcis; ils prennent alors des nouvelles forces, ainsi que les plantes qu'on a soin de monder.

La chûte des cheveux * qui vient ordinairement des sueurs abondantes, ou d'une sécheresse de la peau à la suite des maladies,

* Aristote & Pline, disent qu'aucun homme ne devient chauve avant avoir fait usage des femmes, à l'exception de ceux qui sont chauves dès leur naissance. Les anciens Ecrivains ont appellé les habitans de l'Isle de *Mycone* Têtes chauves; on prétend que c'étoit

exige des remèdes généraux, qui ne doivent pourtant pas faire négliger les remèdes locaux qu'on regarde comme les plus propres à combattre les indispositions qui ont fait naître ou qui fomentent cette incommodité. J'ai vû dans ces cas là de très-bons effets du suc d'oignon avec lequel on humecte toute la tête, qu'on frotte ensuite avec l'oignon même. Mais il faut pour lors faire raser les cheveux qui poussent peu de tems après avec plus de force, & faire attention que ce topique qui convient dans le relâchement de la peau, deviendroit nuisible lorsqu'elle est resserrée. Rien n'est plus utile pour l'entretien des cheveux, que de les faire raser. Leurs difformités naturelles disparoissent

un défaut naturel à ces Insulaires, & comme une maladie endémique; avec laquelle ils venoient presque tous au monde. Voyez *la Description des Isles de l'Archipel, par Dappr.* p. 354.

ou ſe corrigent par ce moyen ; les cheveux roux d'un blond ardent, noirciſſent ; ceux qui ſont foibles, trop fins, peu touffus, ſe fortifient & deviennent plus abondans. Cette méthode ſert auſſi pour remédier aux vices ou aux maladies de la peau : quoiqu'on voye des gens qui ont d'aſſez beaux cheveux, ſans jamais avoir eu la tête raſée, il n'eſt pas moins néceſſaire de faire raſer ſes premiers cheveux, d'autant plus qu'ils réſiſtent rarement à tous les événemens de l'enfance. On doit prendre les mêmes précautions pour les cheveux de lait, comme pour les dents de lait ; il convient de s'en défaire, afin d'en ſubſtituer d'autres qui ayent plus de force & de ſolidité. La diſpoſition des cheveux plats ou friſés eſt incorrigible ; elle dépend de la façon dont le bulbe ou le germe eſt placé dans la peau. Il en eſt

d'eux comme des branches d'un arbre, qui s'étendent suivant la coupe & la nature du terrain dans lequel ils se trouvent plantés, & suivant la profondeur des racines qu'ils ont jetté. La bisarrerie & la variété des usages paroissent bien sensiblement dans la manière différente dont les hommes ont arrangé les cheveux & la barbe. Les uns, comme les Turcs, coupent leurs cheveux & laissent croître leur barbe. Les Sauvages se l'arrachent & conservent soigneusement leurs cheveux. Les Négres se rasent la tête par figures, tantôt en étoiles, tantôt à la façon des Religieux, & plus communément encore par bandes alternatives, en laissant autant de plein que de rasé, & ils font la même chose à leurs petits garçons. Les Talapoins de Siam font raser la tête & les sourcils aux enfans dont on leur confie l'éducation. Cha-

que Peuple a ſur cela des uſages différens, les uns font plus de cas de la barbe de la lèvre ſupérieure que de celle du menton ; d'autres préfèrent celle des joues & celle du deſſous du viſage, les uns la friſent, les autres la portent liſſe. Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, p. 308.

Enfin ce que nous venons d'obſerver à l'égard des cheveux, doit être appliqué aux poils des cils & des ſourcils ; ils ſont durs, mal placés, friſés, plats, s'ils tombent, &c ; le traitement doit être, à peu de choſe près, le même. Les cils ſont quelquefois compoſés d'un double rang de poils, on doit pour lors en arracher un, mais on ne ſçauroit s'y prendre avec trop d'adreſſe & de légèreté. Surtout il faut bien ſe garder d'employer aucune eſpèce de cauſtique.

L'entretien des ongles, ſurtout ceux des orteils, exige auſſi beau-

coup d'attention. Tout le monde ne peut pas avoir les ongles arrondis à leur extrémité, bien pliés en arc, luisants, polis, couleur de chair avec une sorte de lanule blanche à la racine, en forme de croissant, en un mot dans la dernière perfection. Mais chacun peut observer, 1°. de ne jamais couper les ongles trop courts; puisqu'outre l'incommodité qui peut en résulter & la difformité qu'on se procure, l'usage naturel des ongles, & la forme des doigts la plus avantageuse, exigent qu'ils soient un peu plus longs qu'on n'a coutume de les porter. Par cette manœuvre le bout du doigt se contourne, grossit, est rempli de durillons, &c, peut-être même l'organe du tact en reçoit-il quelque atteinte? Il est du moins évident qu'un doigt désarmé de son ongle, n'est ni assez fort, ni assez souple. Il est plus commode

sans

ſans contredit d'avoir les ongles un peu longs, ils viennent inſenſiblement à ſe coller avec la peau du doigt; il ne s'y ramaſſe plus aucune eſpèce de craſſe; outre que la propreté doit faire éviter l'excès oppoſé, il arrive que la même adhérence venant à ſe faire entre ces parties, la peau du doigt ſuit l'ongle & s'allonge d'une façon incommode & difforme. Le nombre des gens qui gâtent leurs ongles à force de les racourcir & de nettoyer le petit eſpace qui ſe trouve entre leurs bords & le bout du doigt, eſt auſſi grand que le nombre de ceux qui déchauſſent leurs dents à force de les nettoyer avec un cure-dent de plume, de bois, &c. Cette habitude dégénère quelquefois en eſpèce de paſſion, ſurtout chez les jeunes perſonnes du ſexe, qui ont la fureur de ronger leurs ongles avec les dents.

2°. Il est bon de racler légèrement le dessus des ongles avec un verre, ou avec des ciseaux, &c, lorsqu'ils sont durcis, peu polis, trop épais, &c, mais toujours avec l'attention de ne pas trop avancer vers la racine, où l'ongle se trouve plus mince & presqu'adhérent à la peau. L'épiderme y forme une espèce de bourlet qu'il ne faut pas détruire du moins jusqu'à la peau, qui seroit autrement exposée à se fendre & à tomber en petits lambeaux qui rendent ces parties difformes, douloureuses, & dans lesquelles il survient quelquefois des excroissances, qui occasionnent des petits ulcères.

3°. Les ongles des pieds à force d'être comprimés par la chaussure, & par les cors qui se forment aux pieds, entrent dans la chair, surtout vers les côtés des doigts & y causent des douleurs

très-vives. Comme leur dureté eſt la principale cauſe de ces accidens, il faut les laver ſouvent, les racler, les polir avec un verre ou avec des ciſeaux, &c, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez ſouples. On éprouve quelquefois des effets pernicieux du racourciſſement des ongles, lorſqu'on a l'imprudence de les couper trop près de la chair. Les orteils en ſouffrent beaucoup. A peine a-t-on la liberté de ſe ſoutenir.

Ces obſervations paroîtront peut-être de peu de conſéquence à des gens qui ne ſentent pas le prix de tout ce qui regarde la ſanté; la gangrène, la perte des doigts, la mort même, ont été plus d'une fois les ſuites des mauvaiſes manœuvres qu'on a mis en uſage pour l'entretien de ces parties. Telle eſt la délicateſſe de notre ame que les fonctions ſont dérangées lorſque le corps reſſent

la moindre incommodité. Un ongle mal contourné suffit pour ébranler la patience & la fermeté du plus grand Philosophe. On ne doit donc pas négliger les plus petits détails ; tout est intèressant dans l'œconomie animale. Le fameux *Rondelet* n'a pas dédaigné de faire un Traité sur le Fard, dont nous aurons occasion de parler dans la suite de cet Ouvrage.

L'exemple d'un si grand homme nous autorise à recommander les pratiques dont nous venons de parler. Le soin de prévenir des incommodités réelles, & l'indication des moyens capables d'y remédier, sont bien plus utiles que les conseils qu'on peut donner pour l'embellissement du du corps, &c.

Fin du Livre II. & du premier Volume.



